



CE

Coll. spec.









# P E T I T RESERVOIR,

C O N T E N A N T

UNE VARIÉTÉ DE FAITS HISTORI-  
QUES ET CRITIQUES, DE LIT-  
TERATURE, DE MORALE  
ET DE POÉSIES, &c.

Et quelques fois de Petites

## AVANTURES

ROMANESQUES ET

## GALANTES.

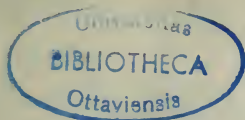
TOME CINQUIEME. NUM. LXXXI.



A L A H A Y E,

Chez J E A N N E A U L M E,

M D C C L I.



T I T I S

SECRETARY

1875

1875

1875

1875

1875

1875

PQ

2

.P48

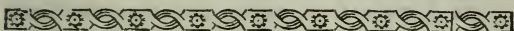
1750

v.5

Coll. spec



# P E T I T R E S E R V O I R.



MEMOIRES ET LETTRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA VIE  
DE MADEMOISELLE

D E L' E N C L O S.

---

## AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

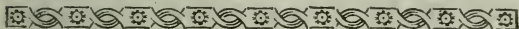
„ **O**N a témoigné tant de satisfaction à  
„ la lecture des lambeaux de ces Me-  
„ moires, que nous avons jugé à propos  
„ de les communiquer tout-à-fait, en ren-  
„ voyant cependant ce qui a déjà été rap-  
„ porté dans notre *Petit Reservoir*, à l'en-  
„ droit où cela se trouve, pour éviter des  
„ rédites. Mais commençons notre Au-  
„ teur.



## A E U G E N I E.

*VOUS* m'avez demandé, belle Eugénie, l'Histoire de Mlle de l'Enclos, & j'ai eu l'imprudence de vous la promettre. Mais les recherches que j'ai faites pour contenter votre curiosité, n'ont point été aussi heureuses que je le souhaitois; & je ne puis vous donner qu'une esquisse très-légère & très-imparfaite de son caractère & de ses aventures. Au reste ne cherchez point, dans le cours de sa vie, cette foule d'événemens intéressans que produisent les passions, quand elles sont obligées d'opposer le voile du mystère au joug de l'importunité & de la contrainte. Vous n'y trouverez ni les raffinemens de la coquetterie, ni les artifices de l'infidélité, ni les noirceurs de la perfidie. La Liberté, l'Amour, & la Philosophie, chez elle, se tenoient par la main: c'étoit une ame noble, mais sensible, qui se livroit avec franchise à toute la vivacité de ses goûts, & qui savoit allier avec dignité la conduite la plus galante avec les sentimens les plus respectables. C'étoit une amie fidelle, dont la vertu conduisoit la raison, & dont le cœur ne connoissoit ni l'intrigue, ni la fausseté. Cependant avec des qualités si rares & si estimables, peu de personnes aujourd'hui conviendront sincèrement de son mérite: ses vertus dont la mémoire commence à se perdre dans le lointain des années, seront moins apperçûes que ses foiblesses. Les Jeunes-gens la regarderont

deront comme une précieuse, les femmes, comme une fille sans mœurs, & les gens du monde comme un personnage embelli par le pinceau de l'enthousiasme & de la prévention. Mais vous, belle Eugénie, qui possédez un esprit mûr dans un âge où les autres femmes n'ont encore que de la beauté, vous qui ne jugez avec rigueur que vous seule, vous lui rendrez plus de justice : Vous la trouverez telle qu'elle étoit en effet, c'est-à-dire la plus aimable des femmes ; & vous ne serez point étonnée, qu'avec un génie supérieur, une beauté inaltérable, & un caractère excellent, elle ait fait les délices de la société, & l'admiration de son siècle.



## V I E

DE MADemoisELLE

DE L'ENCLOS.

MADemoisELLE de l'ENCLOS, qui, sous le nom de *Ninon*, s'est rendue si célèbre, dans le dernier siècle, par les charmes de son esprit & par ceux de sa personne, étoit née Demoiselle. Elle étoit fille unique de Monsieur de l'Enclos, Gentilhomme de Touraine, & de Mademoiselle de Raonis, son épouse, Demoiselle de l'Orleanois. Elle

## 6 VIE DE MADEMOISELLE

le naquit à Paris le 15 Mai 1616, & elle se nommoit Anne de l'Enclos.

M. de l'Enclos, son pere, avoit pris le parti des armes dans sa jeunesse, il avoit servi sur la fin du regne de Henri IV, & au commencement de celui de Louis XIII. S'étant fait connoître pour un des braves de son tems, il s'attacha sur la fin de ses jours, en cette qualité, au fameux Cardinal de (a) Retz, qui étoit pour lors Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Notre-Dame de Paris, lequel avoit toujours eu pour lui beaucoup d'estime. Madame de l'Enclos, sa mere, étoit une dévote dont l'esprit étoit extrêmement borné.

M. de l'Enclos étoit un homme d'intrigues & de cabales, il avoit cependant de l'esprit & de l'érudition; & entr'autres talens, il avoit celui de jouer parfaitement du luth; c'est ce qui a fait dire faussement dans le monde, que Mademoiselle de l'Enclos étoit la fille d'un Joueur de luth. Il est vrai que son pere, qui l'aimoit passionnément, eut la complaisance de lui apprendre lui-même à jouer de cet instrument dès son enfance,  
&

(a) Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de Retz, Damoiseau de Commerci, Abbé de S. Denis, & second Archevêque de Paris, naquit en Octobre 1614, fut Chanoine de Notre-Dame le 31 Décembre 1627, Coadjuteur de Paris le 10 Juin 1643, Cardinal le premier Mai 1652, Archevêque de Paris le 21 Mars 1654. Il se démit de son Archevêché en Mars 1662, & mourut à Paris, le 24 Août 1679, âgé de 64 ans & 10 mois.



& qu'elle y fit de grands progrès en très-peu de tems.

SA mere, qui en vouloit faire une dévote comme elle, la menoit tous les jours à Vêpres & au Sermon ; mais *la petite Ninon*, avant de fortir, avoit toujours soin de mettre dans sa poche quelque livre divertissant, d'Histoire ou de Poësie, qu'elle portoit à l'Eglise pour se désennuyer.

Elle perdit son pere & sa mere dès sa plus tendre enfance, c'est-à-dire, à l'âge de quinze ans. Jusqu'à cet âge elle fut élevée par un pere qui l'aimoit à la folie, & par une mere qui la contrarioit sans cesse. Mais sans entrer dans les détails de sa premiere éducation, il suffit de dire, qu'elle étoit si bien née, qu'elle se forma, pour ainsi dire, toute seule, & que la justesse de son esprit l'éclaira sur les défauts de sa mere, sans rien diminuer des sentimens qu'elle lui devoit.

Elle perdit sa mere à l'âge de quatorze ans, en 1630, & son pere mourut un an après, en 1631, âgé d'environ cinquante ans. Ainsi elle se trouva, à l'âge de quinze ans, maitresse de sa destinée ; mais avec un bien qui n'étoit pas considérable, parcee que son pere, qui avoit eu part à beaucoup de duels, avoit dissipé presque tout son patrimoine, dans l'espérance de faire un jour fortune.

MADemoiselle de l'Enclos, malgré sa grande jeunesse, avoit naturellement l'esprit mâle (a) . . . . . les redites.

UN

(a) Ce qui est omis ici, se trouve dans notre *Petit Reservoir Tom. IV. Num. 73. pag. 194--199.*

UN jour, Mignard, le célèbre Peintre, étoit chez elle, & se plaignoit de ce que sa fille, qui étoit fort belle, & qui a été depuis Madame la Comtesse de Feuquieres, manquoit de mémoire; *Vous êtes trop heureux, Monsieur*, lui dit Mademoiselle de l'Enclos, *elle ne citera point*. Et en effet, Mademoiselle de l'Enclos ne citoit presque jamais, persuadée que les citations ennuyent à la longue, & humilient les Auditeurs. Son érudition fuyoit l'étalage, & étoit toujours accompagnée de modestie, & d'égards pour ceux avec qui elle se trouvoit. Elle ne faisoit jamais la savante, cependant elle savoit beaucoup. Historiens, Philosophes, Poètes anciens, Romans même, rien n'avoit échappé à ses lectures. Elle faisoit également ses délices & des richesses de l'antiquité, & des fleurs de l'érudition moderne. Et quoiqu'elle n'eût aucune connoissance des Langues Grecque & Latine, elle jugeoit très-sagement de nos meilleures Traductions Françaises de Vaugelas & d'Ablancourt. Quelle différence prodigieuse d'une fille si charmante à ces femmes frivoles d'aujourd'hui, dont un joli visage fait tout le mérite! qui n'ont ni caractère, ni sentimens, ni mœurs, qui ne savent faire que des nœuds, qui ne lisent que dans un jeu de cartes, qui ne parlent que d'après les autres, qui ne pensent ni ne réfléchissent, qui vont dix fois au même Opera sans en comprendre le sujet, qui, sans le jeu, la médifance & la galanterie, n'auroient jamais rien à dire, qui n'acquiescent, en vieillissant, que de nouveaux ridicules,

les , & qui n'ont plus d'esprit lorsqu'elles n'ont plus d'adorateurs !

L'ABBÉ Scarron (a), Poëte célèbre, dont Mademoiselle de l'Enclos étoit amie, ayant quitté le petit collet en 1651, pour épouser Mademoiselle d'Aubigné, qui logeoit chez lui depuis un an qu'elle étoit de retour de la Martinique, & qui n'avoit alors que seize ans, Mademoiselle de l'Enclos fit bien-tôt connoissance avec la jeune Madame Scarron, à qui elle trouva beaucoup d'agrémens dans l'esprit pour son âge. Elle ne tarda guères à se lier d'une grande intimité avec elle, & souvent même elle lui prêta généreusement de l'argent dans ses besoins les plus pressans. Ces bons offices, malgré toute la reconnoissance qu'ils méritoient, n'empêcherent pourtant pas Madame Scarron, qui avoit 19. ans moins qu'elle, de lui enlever, un beau jour, le cœur du Marquis de Villarceaux, son amant, l'un des hommes le plus aimable de son tems. Mademoiselle de l'Enclos en fut long-tems piquée au vif, & se repentit amèrement d'avoir pris pour confidente une femme plus jeune qu'elle. Mais, comme elle favoit, & sur tout par elle-même, qu'il n'est point

(a) Paul Scarron, fils d'un Conseiller au Parlement de Paris, naquit à Paris en 1601, fut d'abord Chanoine du Mans; étant tombé tout-à-coup, après une débauche, dans une espece de Paralyse, à l'âge de 27. ans, il demeura perclus de tous ses membres pendant le reste de sa vie, & il mourut à Paris le 14. Octobre, 1660, âgé de 59. ans.

point d'éternelles amours , elle pardonna dans la fuite à Madame Scarron, & depuis elle fut toujours la meilleure de ses amies, jusques-là même qu'après la mort de Scarron, en 1660, le rapport de leurs goûts & de leurs humeurs, étant devenus des titres nouveaux pour cimenter entr'elles une plus grande union; il y a eu des tems dans le cours de leur vie, où elles n'eurent qu'un même lit pendant des mois entiers.

MADAME SCARRON étant parvenue dans la fuite à une fortune plus éclatante, n'oublia jamais l'amitié que Mademoiselle de l'Enclos avoit eu pour elle; & elle se fit même un plaisir de lui donner quelquesfois des marques de son souvenir.

LA Reine Christine de Suede, qui vint à Paris en 1656, où elle passa deux ans, fut enchantée des fréquentes conversations qu'elle eut avec Mademoiselle de l'Enclos; & elle dit, en partant, à toute la Cour, qu'elle n'avoit trouvé aucune femme en France qui lui plût autant que l'*illustre Ninon*. Christine la combla de louanges & de présens, & fit tous ses efforts pour l'emmener avec elle à Rome en 1658. Mais les louanges ne tournent la tête qu'à ceux qui ne sont pas accoutumés à les entendre, *Ninon* n'en fut point enorgueillie. Elle remercia très-humblement la Reine, & la laissa partir.

LE Prince de Condé (a), qui avoit été  
du

(a) Louïs de Bourbon II. du nom, d'abord Duc d'Enguien, ensuite Prince de Condé, fils de Henri de Bourbon, & de Charlotte-Margueritte de

du nombre de ses amans, avoit toujours conservé pour elle une grande considération. Quand il la rencontroit dans les ruës, il ne manquoit jamais de faire arrêter son carosse, & de la saluer. Cet honneur, qu'un Prince tel que lui rendoit ainsi publiquement à son mérite, auroit pû flater la vanité d'une autre femme qu'elle ; cependant, elle n'en étoit nullement éblouie. Elle connoissoit le prix de ces sortes de distinctions, & elle faisoit les réduire à leur juste valeur, quelque remarquables qu'elles fussent. Les grands Seigneurs, disoit-elle, se glorifient du mérite de leurs ancêtres, parce qu'ils n'en ont point d'autres. Les beaux esprits se glorifient de leur propre mérite, parce qu'ils le croient unique. Les gens de bon sens ne se glorifient de rien. Et en effet, elle n'étoit ni fière, ni vaine, ni envieuse. Mais elle étoit naturellement jalouse du mérite des autres femmes. C'étoit-là son foible & son unique défaut.

ELLE logeoit dans la rue des Tournelles, derrière la place Royale, dans une maison qu'elle avoit achetée à vie. Cette maison étoit petite, mais elle étoit commode & propre, & elle contenoit deux appartemens séparés,

de Montmorenci, né le 8. Septembre 1621, épousa le 11. Février 1641. Claire-Clémence de Maillé, Marquise de Brezé, gagna la fameuse Bataille de Rocroy contre les Espagnols, le 19. Mai 1643, cinq jours après la mort de Louis XIII, & mourut le 11. Décembre 1686, âgé de soixante-cinq ans, trois mois & trois jours.



parés. Dans son premier appartement elle avoit un fort beau & fort grand salon, où elle recevoit ses visites. C'étoit la pièce d'assemblée. La compagnie se rassembloit ordinairement chez elle sur les cinq heures, & y restoit jusqu'à neuf. Ce salon n'avoit point de tapisserie, il étoit boisé, avec des filets d'or; & l'on y voyoit les portraits de ses principaux amis, & quelques tableaux des plus excellens Peintres de son tems. C'étoit dans cette pièce qu'étoient son claveffin & sa bibliothèque. Dans le fond de son second appartement, qui donnoit sur le boulevard, il y avoit un assez grand cabinet, plus voluptueusement meublé que tout le reste: il étoit orné de glaces & de panneaux de menuiserie; elle avoit fait peindre à fresque, sur le plafond, toute l'histoire de Pſyché, & sur les panneaux plusieurs autres aventures des plus galantes de la fable. Aucun de ces sujets charmans ne représentoient les rigueurs de l'amour: elles étoient bannies, même en peinture, de ce lieu délicieux: & tout y respiroit l'amour heureux. C'étoit dans ce cabinet qu'elle se plaisoit le plus, & qu'elle aimoit à se retirer, quand la Compagnie n'étoit pas nombreuse. C'étoit là qu'elle avoit coutume de jouer du luth. Quand elle en jouoit, ce qui étoit très-rare, elle en jouoit si parfaitement, qu'on auroit dit qu'elle n'avoit fait autre chose toute sa vie; & dans ces momens on pouvoit se consoler de ce que l'on perdoit d'ailleurs, parce qu'elle trouvoit le secret d'y mettre tout son esprit & toute son ame; ce qui donnoit  
à son

à son jeu je ne fai quoi de brillant & de tendre, où celui des plus grands Maîtres ne pouvoit atteindre.

ELLE avoit aussi une petite maison de campagne à Pique-pusse, où il y avoit un assez beau jardin, & un fort joli bouquet de bois: elle y alloit ordinairement passer les Automnes.

MADemoiselle de l'Enclos ne pouvoit souffrir qu'un homme eût les mains grandes, ni qu'il eût un gros ventre. Elle disoit que cela avoit l'air ignoble.

ELLE ne buvoit jamais que de l'eau; mais elle mangeoit beaucoup. Et elle étoit si gaie & si animée, quand elle étoit à table, qu'on disoit ordinairement qu'elle étoit yvre dès la soupe. Elle aimoit toutes les personnes qu'elle estimoit: mais elle avouoit naturellement qu'elle n'estimoit pas toujours tous ceux qu'elle aimoit. Elle avoit peu d'opinion en général de la probité humaine. Aussi, disoit-elle souvent: Quand le crime chargé d'or, vient fraper à la porte de l'indigence, il est rarement renvoyé. Voici quelques-unes de ses réflexions.

ON est bien à plaindre quand on a besoin du secours de la Religion pour se conduire dans le monde. Car c'est une marque certaine que l'on a l'esprit bien borné, où le cœur bien corrompu.

IL n'y a rien de si varié dans la nature que les plaisirs de l'amour, quoiqu'ils soient toujours les mêmes.

LES Poètes font des foux, d'avoir donné au fils de Venus, un flambeau, un arc, un carquois; la puissance de ce Dieu ne ré-

fide

fide que dans son bandeau : tant que l'on aime, on ne réfléchit point ; dès que l'on réfléchit, on n'aime plus.

QUE les femmes sont malheureuses ! s'écrioit-elle quelquefois ; leur propre sexe est leur ennemi le plus cruel. Un mari les tyrannise ; un amant les méprise, & souvent les deshonne. Observées de toutes parts, contrariées sans cesse, toujours dans la crainte & dans la gêne, sans apui, sans secours, elles ont mille adorateurs, & n'ont pas un seul ami véritable. Faut-il s'étonner qu'elles aient de l'humeur, de la dissimulation, des caprices ?

ELLE avoit coutume de dire à ses amis, que la beauté sans grâces étoit un hameçon sans appas. Qu'une femme sensée ne devoit jamais prendre d'amant sans l'aveu de son cœur ; ni de mari sans le consentement de sa raison. Qu'il falloit cent fois plus d'esprit pour faire l'amour, que pour commander des Armées. Qu'il y avoit des ames privilégiées qui étoient capables de trouver dans l'amour même des raisons d'aimer encore davantage. Qu'on ne devoit faire provision que de vivres, & jamais de plaisirs, qu'il falloit toujours les prendre au jour la journée ; & que les rides auroient été beaucoup mieux placées sous le talon que sur le visage.

ELLE disoit un jour à M. de Saint-Evremond, qu'elle rendoit grâces à Dieu tous les soirs de son esprit ; & qu'elle le prioit tous les matins de la préserver des sottises de son cœur.

M. de Saint-Evremond étoit un des plus  
anciens



anciens amis de Mademoiselle de l'Enclos. Il n'a jamais été son amant; mais il a toujours été enchanté de la beauté de son amé, & sur tout de cet esprit philosophique qui présidoit à toutes ses réflexions. Voici des stances irrégulières qu'il lui adressa en 1646.



*Stances irrégulières de Monsieur de Saint-Evremond à Mademoiselle de l'Enclos, sur les premières années de la Régence d'Anne d'Autriche.*

J'Ai vû le tems de la bonne Régence,  
Tems, où regnoit une heureuse abondance,  
Tems, où la Ville aussi-bien que la Cour  
Ne respiroient que les jeux & l'amour.

Une Politique indulgente,  
De notre nature innocente,  
Favorisoit tous les desirs :

Tout goût paroïsoit légitime,  
La douce erreur ne s'appelloit point crime,  
Les vices délicats se nommoient des plaisirs.

Meubles, habits, repas, danses, musiques;  
Un air facile avec la propreté,  
Rien de contraint, pas trop de liberté,  
Peu de gens vains, presque tous magnifiques;  
N'avoir chez soi que la commodité,  
Faisoit alors les chagrins domestiques  
Qu'aux autres tems fait la nécessité.

Dans le commerce on étoit sociable,  
Dans l'entretien, naturel, agréable;  
On haïssoit un chagrin Médisant,  
On méprisoit un fade Complaisant,  
La vérité délicate & sincere  
Avoit trouvé le secret de nous plaire.

L'Art

L'art de flater en parlant librement ,  
 L'art de railler toujours obligeamment ,  
 En ce tems seul étoient choses connues ,  
 Auparavant nullement entendues ,  
 Et l'on pourroit aujourd'hui sûrement  
 Les mettre au rang des sciences perdues.

Le sérieux n'avoit point les défauts  
 Des gravités, qui font les importantes ;  
 Et le plaissant, rien d'outré ni de faux ;  
 Femmes favoient, sans faire les savantes.  
 Moliere en vain eut cherché dans la Cour  
 Ses (a) Ridicules affectées ;  
 Et ses Fâcheux (b) n'auroient pas vû le jour ,  
 Manque d'objets à fournir les idées.

Aucun amant qui ne servît son Roi.  
 Aucun Guerrier qui ne servît sa Dame.  
 On ménageoit l'honneur de son emploi.  
 On ménageoit la douceur de sa flâme.  
 Tantôt les cœurs s'attachoient aux appas ,  
 Libres tantôt, ils cherchoient les combats.

Un jeune (c) Duc, qui tenoit la victoire  
 Comme une esclave attachée à son char ,  
 Par sa valeur, par l'éclat de sa gloire ,  
 Fit oublier Alexandre & César.

Que ne mouroit alors son Eminence (d) ,  
 Pour son bonheur & pour notre repos !  
 Elle eût fini ses beaux jours à propos ,  
 Laissant un nom toujours cher à la France.

(a) Elles parurent en 1659.

(b) Ils furent joués en 1661.

(c) Le Duc d'Enguien.

(d) Le Cardinal Mazarin, mort le 9. Mars  
 1661, âgé de cinquante-huit ans, sept mois,  
 vingt-quatre jours.

(La Suite dans le Num. suivant.)



# P E T I T R E S E R V O I R.



*Suite de l'Histoire de la Vie de Mademoiselle  
de l'Enclos.*

V O I C I ce que Mademoiselle de l'Enclos répondit un jour à un de ses amis, qui étoit venu lui faire confidence de sa passion naissante pour une des plus belles femmes de la Cour : Monsieur, lui dit-elle, ce n'est que par des respects, par des soins assidus, par des complaisances infinies, & par des hommages éternels, que vous pouvez parvenir à partager l'amour extrême que votre maîtresse a pour sa beauté. Parlez-lui sans cesse d'elle-même, & rarement de vous, & foyez persuadé qu'elle est cent fois plus enchantée des charmes de sa figure, que de tout l'étalage de vos sentimens. Cependant, si quelque jour elle se rend à vos empressements, souvenez-vous, en recevant son cœur, qu'elle dépose entre vos mains le bonheur de sa vie ; qu'elle vous confie son

*Num. LXXXII.*

B

repos

repos & sa gloire; & qu'elle vous rend l'arbitre suprême de sa destinée.

QUOIQUE Mademoiselle de l'Enclos eût l'ame naturellement galante, elle n'étoit ni coquette, ni volage. Tant que son goût subsistoit, elle aimoit fidèlement & de bonne foi; & elle ne connoissoit point ce qu'on appelle aujourd'hui des *friponneries*. Mais si-tôt que son goût étoit fini, ce qui lui arrivoit souvent au moment qu'elle y pensoit le moins, tout étoit rompu sans retour. Du reste, elle étoit d'une humeur égale, & d'un commerce charmant. Bonne amie, généreuse, désintéressée, serviable, vraie, équitable, exacte à sa parole, sûre dans la société, & sur tout, d'une probité sans exemple. En voici un trait singulier.

M. de Gourville, homme d'esprit & d'intrigues, mais infiniment estimable du côté des qualités du cœur, & intimement attaché au parti du grand Condé, étoit son amant du tems de la fronde. Se voyant tout d'un coup pros crit, & obligé de sortir du Royaume en 1650, au commencement des troubles qui s'éleverent dans Paris, à l'occasion de la révolte de Madame de Longueville, & de la prison des trois Princes de Condé, de Conti & de Longueville, il vint trouver Mademoiselle de l'Enclos, la veille de son départ, & lui apporta vingt mille écus en or, qu'il la pria de lui garder jusqu'à son retour. Et pour ne pas confier tous ses effets à la même personne, il alla, au sortir de chez elle, déposer une pareille somme entre les mains de M. . . . homme fa-  
meux

meux alors, par l'austérité de ses mœurs, par le gouvernement des consciences délicates, & par le bruit prodigieux que sa probité faisoit dans tout Paris. Au bout de deux mois, Mademoiselle de l'Enclos, selon sa coutume, prit un nouvel amant. Le pauvre Gourville, qui étoit encore errant dans les Pays étrangers, pensa mourir de douleur à cette triste nouvelle, maudit cent fois son imprudence, & crut ses vingt mille écus perdus sans ressource; de sorte qu'au bout de six mois, lorsqu'il eut permission de revenir à Paris, au lieu d'aller descendre chez Mademoiselle de l'Enclos, son premier soin fut d'aller retirer des mains de M. . . les vingt mille écus qu'il lui avoit donnés en garde, & qui faisoient alors toute sa fortune. Mais quel coup de foudre pour lui! cet homme de bien, malgré toute la réputation de probité dont il jouissoit, eut l'effronterie de lui nier le dépôt; & de lui soutenir en face, qu'il n'avoit rien à lui rendre. Mademoiselle de l'Enclos, quelques jours après, ayant appris le retour de M. de Gourville, fut fort étonnée de son silence, & du peu d'empressement qu'il témoignoit de la voir. Elle l'envoya chercher, pour lui en faire des reproches. Il se rendit chez elle le lendemain, & elle remarqua qu'il avoit l'air fort triste. Monsieur, lui dit-elle, en l'abordant, il m'est arrivé un grand malheur pendant votre absence, & je vous prie de me le pardonner. J'ai perdu le goût que j'avois pour vous: mais je n'ai point perdu la mémoire. Voici les vingt mille écus que

vous m'avez confiés à votre départ de Paris. Ils sont encore dans la même cassette où vous les avez ferrés vous-même. Rempportez-les promptement chez vous, & ne nous voyons plus. M. de Gourville frappé d'admiration pour la grandeur de ce procédé, tomba à ses genoux en lui baisant les mains, & lui raconta celui de M. . . . qui étoit si différent du sien. Elle l'écouta jusqu'à la fin sans l'interrompre, & sans en paroître étonnée. Et elle lui répondit, avec modestie, *Mon cher Gourville, cela n'est pas surprenant : je suis une Catin, & non pas un . . . . .*

TOUT le monde fait son aventure avec le Marquis de la Châtres : il en étoit amoureux à la folie. Et dans le plus fort de sa passion pour elle, il reçut un ordre de la Cour d'aller rejoindre l'armée le plus promptement qu'il lui seroit possible. Il falloit se séparer l'un de l'autre, peut-être pour long tems, & partir le lendemain. Il étoit désolé. Il se désespéroit. Il maudissoit sa destinée. Mademoiselle de l'Enclos avoit beau-faire : les caresses, les sermens, les adieux les plus tendres, rien ne pouvoit le calmer. Enfin, ne sachant plus que lui dire pour le consoler, elle imagina de lui faire un billet en forme, signé de sa main, par lequel elle lui promettoit, parole d'honneur, que malgré son absence, elle n'en aimeroit jamais d'autre que lui de sa vie. La Châtres avoit peu d'esprit, cet expédient lui parut admirable. Il en fut transporté de joye. Il baisa cent fois le billet, le ferra précieusement, & partit l'homme du monde le plus content.

Quel-



Quelque tems après son départ, Mademoiselle de l'Enclos, toujours inconstante à son ordinaire, se trouva entre les bras d'un nouvel amant qu'elle adoroit. C'étoit une fatalité qu'elle ne pouvoit guères éviter. La folie & l'extravagance de ce billet lui revinrent alors dans l'esprit. Elle en sentit le ridicule, & dans le moment le plus doux & le plus voluptueux de ses transports, elle s'écria deux ou trois fois : *Ab! le bon billet qu'a la Châtres !* Bon mot qui a passé depuis en proverbe parmi les femmes ; & dont elle rioit elle-même la première, toutes les fois qu'on lui en rappelloit le souvenir.

MAIS la plus étonnante de toutes ses aventures galantes, est celle qui lui arriva à quatre-vingt ans, avec l'Abbé Gedoyn, qui a été le dernier de tous ses amans. Elle est peut-être unique.

M. l'Abbé Gedoyn (a) au fortir des Jesuites, s'étant répandu dans le monde en 1694, sous le titre d'un jeune-homme de beaucoup d'esprit, quelques-uns de ses amis, qui connoissoient Mademoiselle de l'Enclos, lui demanderent la permission de le lui présenter. Elle

(a) Nicolas Gedoyn, Abbé de Notre-Dame de Baugency, Chanoine de la Sainte-Chapelle ; de l'Académie Françoisse & de celle des Inscriptions ; né en 1667, entra aux Jesuites en 1684, & en sortit en 1694, après y avoir demeuré dix ans. Il fit connoissance avec Mademoiselle de l'Enclos en 1696, & mourut à la campagne, chez M. de Fontpertuis le 10. Août 1744, âgé de 77. ans.

Elle y consentit, on l'amena chez elle, elle lui trouva l'esprit aimable, & il fut admis dans sa société en 1694, à l'âge de vingt-neuf ans. Quoique cette charmante fille fût alors dans un âge extrêmement avancé, elle étoit encore si fraîche & si belle, que l'Abbé Gedyon ne put la voir long-tems sans en devenir éperdûement amoureux. C'étoit le sort de tous ceux qui la connoissoient. L'Abbé étoit un jeune-brun dont les regards étoient au moins aussi éloquens que les discours. Elle le trouvoit fort à son gré, cependant elle fit semblant d'éprouver sa constance; & quoiqu'elle eût approuvé ses soupirs & reçu ses hommages, elle voulut absolument laisser passer encore quelques mois avant de lui accorder la dernière faveur. Au bout du terme dont il avoit été obligé de convenir avec elle, il se rendit chez elle avec empressement, c'étoit au mois de Mai, il commençoit à faire chaud, il la trouve couchée sur son canapé, il se jeta à ses genoux, lui rappella ses engagemens, & la conjura, au nom de l'amour le plus soumis & le plus tendre, de lui tenir la parole qu'elle lui avoit donnée. Elle convint de tout, & elle lui accorda tout de la meilleure grace du monde. L'Abbé, enchanté de sa bonne fortune, après avoir obtenu ses bonnes grâces, s'écria, transporté d'amour, Ah ! divine Ninnon ! puisque j'avois eu le bonheur de ne vous pas déplaire d'abord, puisque mes premiers soupirs vous avoient rendu sensible, pourquoi avez-vous eu la cruauté de me faire languir si long-tems ? Hélas ! mon cher Abbé,



bé, lui répondit-elle, avec une naïveté charmante, pardonnez-moi ce retardement, ma tendresse en a souffert autant que la vôtre; mais c'est l'effet d'un petit grain de vanité que j'avois encore dans la tête. J'ai voulu, pour la rareté du fait, attendre que j'eusse quatre-vingt ans accomplis, & je ne les ai eu que d'hier au soir.

MADemoiselle de l'Enclos ne garda l'Abbé Gedoyne qu'environ un an. Il alla au bout de ce tems-là faire un voyage du côté d'Orléans, dont elle ne fut point du tout contente. Il y séjourna beaucoup plus de tems qu'il ne lui avoit promis en partant, & il marqua même peu d'empressement pour revenir à Paris. Elle lui dit, à son retour, Mon cher Abbé, les plus courtes folies sont les meilleures. Je m'apperois un peu tard que j'ai fait une sottise en vous prenant pour mon amant à l'âge où je suis. Je ne veux pas la prolonger davantage; quittons-nous tous deux de bonne foi, dès ce moment, & ne nous voyons plus. Ainsi après avoir, à l'âge de quatre-vingt ans, inspiré de l'amour à un jeune-homme de vingt-neuf, ce fut elle qui le quitta, & qui rompit la première. L'Abbé fut sensiblement touché de cette rupture. Cependant il continua toujours de la voir, de l'aimer & de l'estimer. Mais depuis ce moment, il ne la vit plus que comme son ami.

DE tous les amans de Mademoiselle de l'Enclos, M. le Marquis de Villarceaux (a) est

(a) Louis de Mornay, Marquis de Villarceaux, Capitaine-Lieutenant des Chevaux-Légers de Mon-

## 24 VIE DE MADEMOISELLE

est celui qu'elle a aimé le plus long-tems. Elle a passé avec lui plus de trois années de suite dans ses terres, & elle l'a aimé au moins quatre ou cinq ans. Il étoit jeune, grand, beau & bien fait; il avoit une figure noble & intéressante, & beaucoup d'esprit. Mais, avec toutes ces belles qualités, c'étoit l'homme du monde le moins fidelle dans ses amours. Comme il avoit un penchant prodigieux pour les femmes, il en trouvoit peu de laides; & il partageoit souvent ses hommages entre les charmes de la maitresse la plus aimable, & les appas de la femme-de-chambre la moins jolie. Du reste, jugeant du cœur de toutes les femmes par le sien, il portoit la jalousie jusqu'à l'extravagance. Il étoit quelquefois si jaloux de M<sup>le</sup> de l'Enclos, qu'il faisoit cacher la nuit sous son lit, des petits-garçons, pour savoir si quelqu'autre amant ne venoit point coucher avec elle pendant son absence.

(a) M. de Sévigné, fils de Madame la Mar-

seigneur le Dauphin, & du Duc d'Orléans, Capitaine de ses Gendarmes, & de la meute des chiens du Roi courant pour la chasse du lièvre, naquit en 1619, & mourut dans son Château de Villarceaux le 21. Février 1691, âgé de 72. ans. Cette branche de Mornay-Villarceaux s'est éteinte en la personne de son fils, Charles de Mornay, Marquis de Villarceaux qui fut Chevalier des Ordres du Roi, posséda les mêmes charges que son pere, & fut tué en Flandres à la Bataille de Fleurus le premier Juillet 1690, sans laisser de postérité de sa femme Catherine-Brunet de Chailly.

(a) Charles Marquis de Sévigné naquit en  
1646.

Marquise de Sévigné, dont nous avons un recueil de Lettres, se mit aussi sur les rangs, & devint amoureux de Mademoiselle de l'Enclos en 1671. Mais il paroît qu'elle en faisoit peu de cas, & même qu'elle s'en mocquoit, ou du moins qu'elle n'en parloit pas avec beaucoup d'estime. Car elle disoit ordinairement qu'il avoit la simplicité de la colombe; que c'étoit une ame de bouillie, un corps de papier mouillé, un cœur de citrouille fricassé dans de la neige; & un homme au-dessous de la définition. Il est vrai qu'il avoit, pendant quelque tems, partagé son cœur entr'elle & la Champmélé (a), fameuse Comédienne du théâtre François, qu'il quitta cependant à la fin, pour retourner à Mademoiselle de l'Enclos. Mais Mademoiselle de l'Enclos, pour le punir d'une infidélité aussi marquée, le quitta aussi à son tour dans la même année, après l'avoir aimé, à diverses reprises, pendant l'espace de neuf ou dix mois. M. de Sévi-

1646. Il a été Sous-Lieutenant des Gendarmes-Dauphins, & Lieutenant du Roi au Comté Nantois. Il devint amoureux de Mademoiselle de l'Enclos en Mars 1671. Elle le quitta un mois après, puis elle le reprit, & le quitta encore dans la même année. Il est mort dans la dévotion le 27. Mars 1713, âgé de 67. ans. Il avoit de l'esprit & de l'érudition; il a écrit contre M. Dacier une Dissertation critique sur un endroit de l'Art poétique d'Horace, qui a été imprimée à Paris en 1718, in-12.

(a) Mademoiselle de Champmélé est morte à Auteuil en Juillet 1698.

Sévigné en fut au désespoir, & quoiqu'il se trouvât malheureux tandis que Mademoiselle de l'Enclos l'aimoit, il fut inconsolable quand il vit qu'il n'en étoit plus aimé.

LORSQUE Mademoiselle de l'Enclos l'eut enfin obligé de rompre tout commerce avec la Champmélé, elle lui dit, que cela ne suffisoit pas, & qu'il faisoit encore, pour lui prouver la sincérité de son retour, lui sacrifier les Lettres de cette Comédienne. M. de Sévigné, qui étoit un homme facile, eut la foiblesse de lui obéir. Mademoiselle de l'Enclos n'avoit exigé le sacrifice de ces Lettres, que pour les faire servir à sa vengeance; & son dessein étoit de les envoyer, par un inconnu, à l'amant en titre de la Champmélé, afin de l'engager à se brouiller avec elle, en lui faisant voir, par une preuve aussi convainquante, à quel point elle le trompoit. Mais, Madame de Sévigné, à qui son fils avoit coutume de raconter toutes ses aventures, ayant appris celle-ci, le blâma beaucoup d'avoir eu l'imprudence de sacrifier ces Lettres à Mademoiselle de l'Enclos, & elle lui ordonna d'aller sur le champ les lui redemander. M. de Sévigné se rendit à l'instant même chez Mademoiselle de l'Enclos, & il lui parla avec tant d'amour, tant d'éloquence & tant d'adresse, qu'enfin elle consentit à lui rendre les Lettres. Si-tôt qu'il les eut entre les mains, il courut les porter à sa mere, qui les fit bruler en sa présence.

C'EST à cette occasion que Madame de Sévigné dit assez légèrement, que Mademoiselle de l'Enclos étoit la personne du monde  
la

la plus dangereuse pour les jeunes gens, & qu'elle avoit un talent tout particulier pour les pervertir. En effet, elle avoit raison; chez les belles les plus à la mode de son tems, le talent de plaire se perdoit avec l'éclat de la jeunesse; & les jeunes-gens de vingt ans ne trouvoient pas ordinairement les femmes de cinquante cinq, fort dangereuses. On voit par là que M<sup>de</sup> de Sévigné se lâchoit quelquefois un peu trop sur le compte de M<sup>lle</sup> de l'Enclos. Mais il faut se souvenir que c'étoit une mere tendre, & facile à s'allarmer: qui connoissoit toute la foiblesse du cœur de son fils, & qui craignoit pour lui les charmes de toutes les femmes; c'est-à-dire, tous les égaremens où l'amour peut entraîner un jeune-homme (a).

CE fut peu de tems après cette scène,  
que

(a) Voici ce qu'elle écrivoit sur ce sujet à Madame de Grignan, sa fille, dans le cours de l'année 1671.

Votre frere entre sous les loix de Ninon, je doute qu'elles lui soient bonnes. Il y a des esprits à qui elles ne valent rien. Elle avoit gâté son pere.

Votre frere est à S. Germain. Il est entre Ninon & la Champmêlé. Il a tous les Despréaux & les Racines, & paye les soupers.

La Choiseul ressemble, comme dit Ninon, à un Printems d'hôtellerie comme deux gouttes d'eau. Cette comparaison est excellente. Mais qu'elle est dangereuse cette Ninon! Si vous saviez comme elle dogmatise sur la Religion, cela vous feroit horreur. Son zèle pour pervertir les jeunes-gens



que Mademoiselle de l'Enclos congédia M. de Sévigné, & rompit tout-à-fait avec lui. Cependant, comme elle demeura toujours son amie, il continua de la voir de tems en tems ;  
mais

gens est pareil à celui d'un certain M. de S. Germain, que nous avons vû une fois à Livry.

Votre frere a eu son congé de Ninon. Elle s'est lassée d'aimer sans être aimée. Elle a redemandé ses Lettres, on les a rendues, & j'ai été fort aise de cette séparation. Il me raconte toutes ses folies.

Il a quitté la Champmêlé, après l'avoir aimée par-ci par-là. Quand il la voyoit, quand il lui écrivoit, c'étoit de bonne foi, mais un moment après il s'en mocquoit. Enfin Ninon l'a quitté, il étoit malheureux quand elle l'aimoit, il est au désespoir de n'en être plus aimé, & d'autant plus qu'elle n'en parle pas avec beaucoup d'estime. Elle voulut, l'autre jour, lui faire donner les Lettres de la Comédienne, il les lui donna. Elle en a été jalouse. Elle vouloit les donner à un amant de la Princesse, afin de lui faire donner quelques petits coups de Baudrier. Il me le vint dire, je lui dis que c'étoit une infamie, une trahison, indigne d'un homme de qualité. Il entra dans mes raisons ; il courut chez Ninon, & moitié par adresse, moitié par force, il retira les Lettres de la Champmêlé, je les ai fait brûler. Mon fils n'est point fou par la tête, c'est par le cœur. Ses sentimens sont tous vrais, sont tous faux, sont tous froids, sont tous brûlans, sont tous fripons, sont tous sinceres. Enfin son cœur est fou. Il est vrai qu'il ne se connoît pas lui-même, ni les autres encore moins. Enfin, votre frere est présentement en repos. Il voit pourtant Ninon tous les jours, mais c'est comme un ami.

mais ce n'étoit plus que sur le ton d'amitié. Et même un jour qu'elle entra avec lui dans une chambre, où il y avoit cinq ou six hommes de leur connoissance, ils se regarderent tous sans se rien dire, & firent connoître par leur surprise qu'ils le croyoient encore l'amant regnant. Mais, Mademoiselle de l'Enclos, qui vit leur étonnement, devina tout d'un coup leur pensée; & leur dit : Messieurs, vous vous trompez tous, si vous croyez qu'il y ait du mal entre Sévigné & moi ; je vous assure que nous vivons comme frere & sœur.

Le premier des amans connus de Mademoiselle de l'Enclos, fut M. le Comte de Coligny (a), qui en devint amoureux en 1646. Après lui, elle prit le Marquis de Gersey (b), dont elle eut ce fils infortuné qui se tua pour elle, & dont je parlerai bientôt. Ensuite le Marquis de Villarceaux qu'elle aima fort longtems, & que les charmes de Madame Scarron lui enleverent. Puis le

(a) Ce Comte de Coligny, étoit le dernier de la Maison de Coligny. Il fut tué à l'attaque du pont de Charenton, dans la guerre civile de Paris, le 8 Février 1649. à l'âge de 38 ans, & 9 mois; avec son cousin le Duc de Châtillon, mari de la belle Duchesse de Châtillon, & frere de la célèbre Comtesse de la Suze.

(b) M. le Marquis de Gersey étoit Capitaine des Gardes du Corps du Roi en 1649. Il fut aimé de Mademoiselle de l'Enclos en 1650.

le Duc de la Rochefoucault (a), le grand Prince de Condé, M. de Gourville, le Marquis de la Châtres, M. de Sévigné, le Comte de Saint Pol, qui fut depuis appelé le Duc de Longueville, & qui fut tué au passage du Rhin, le 12 Juin 1672, à l'âge de 23 ans, le Maréchal d'Albret (b), & le Comte d'Estrées (c), depuis Maréchal de France, & Vice-Amiral. Pour le fameux Jean Bannier, parent des Rois de Suede, qui fut tué en duel à Londres, en 1686, par le Prince Philippe de Savoye, ce fut le dernier de ses amans connus. Elle avoit soixante-huit ans lorsqu'il en devint amoureux.

Ses principales amies étoient, la Comtesse de la Suze, la Comtesse d'Olonne, la Maréchale de Castelnau, la Maréchale de la Ferté, la Duchesse de Sully, la Comtesse de Fiesque, Madame de la Fayette, Madame Scarron, Madame de Choisy, Madame de Sévigné, Madame de Grignan, Madame de Coulanges, Madame du Tort, Madame la Marquise de Lambert, la Duchesse de Bouillon

(a) C'est ce Duc de la Rochefoucault qui a écrit un Livre de maximes. Il est mort à Paris le 17 Mars 1680. âgé de 68 ans.

(b) Cesar Phœbus d'Albret, Comte de Miens, qui fut Maréchal de France en 1653, Chevalier du Saint Esprit en 1662, mourut le 3 Septembre 1676, âgé de 63 ans.

(c) Le Comte d'Estrées fut Maréchal de France en 1681, & mourut à Paris le 19 Mai 1707, âgé de 83 ans.



lon-Mancini, la Comtesse de Sandwich, qui vint à Paris pour la première fois en 1698, & qui vit encore, &c.

LA funeste aventure (a) . . . . . pareil spectacle.

Mademoiselle de l'Enclos eut depuis, du Marquis de Villarceaux, un autre fils, nommé M. de la Boissière, qui fut plus heureux, & qui a fait une espèce de fortune. Cependant, comme le Comte d'Estrées étoit devenu l'amant de Mademoiselle de l'Enclos, sur la fin du bail du Marquis de Villarceaux, il prétendoit toujours que ce fils étoit de lui & non pas de Villarceaux. Enfin, après plusieurs années de disputes sur ce sujet, ces deux Messieurs, n'ayant pu s'accorder sur les dates, ils prirent un jour chacun un cornet dans un trictrac, pour décider définitivement leurs prétentions, & ils jouèrent au dez à qui appartiendrait l'enfant. Le sort le fit échoir au Comte d'Estrées, qui dans la suite, étant devenu Maréchal de France & Vice-Amiral, le mit dans la Marine, & prit soin de son établissement. Ce M. de la Boissière faisoit son séjour ordinaire à Toulon. C'étoit un très-bon Officier, d'une valeur distinguée, & fort estimé dans la Marine; mais, du reste, un homme d'un caractère singulier. La Musique étoit son unique amusement. Il l'aimoit avec une passion extrême, quoiqu'il ne

(a) Ce qui ne se trouve pas ici, a été déjà rapporté dans notre *Petit Reservoir* Tom. IV. Num. LXXIV. pag. 214-216.

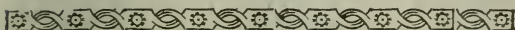
ne la fût point du tout, & qu'il ne connût pas même une notte. Il y avoit dans sa maison un grand cabinet séparé, qu'il avoit consacré au Dieu de l'harmonie, & qui étoit tout rempli de violons, de guitares, de basse-de-violes, de claveffins, de théorbes, de luths & de toutes sortes d'instrumens à cordes. Il avoit coutume d'y rassembler tous les Musiciens Italiens qui passoient par Toulon, soit pour venir en France, soit pour s'en retourner en Italie; & après les avoir bien régalez en vin de Champagne, il leur faisoit faire un petit concert pour lui tout seul. Il est mort à Toulon, Capitaine de Vaisseaux, en 1732, à l'âge de 75 ans, sans avoir été marié.

POUR l'histoire du Noctambule, ou du petit homme noir, qui vint trouver Mademoiselle de l'Enclos à l'âge de 18 ans, pour lui offrir une beauté éternelle, & la conquête de tous les cœurs, c'est une plaisanterie de l'invention de l'Abbé Servien, qui s'avisa de la faire courir sur son compte; comme un fait incontestable, lorsqu'elle avoit plus de 75 ans. Cette histoire est une fable qui n'a jamais eu aucune réalité, ni aucun fondement. Mais comme elle a eu un cours prodigieux, malgré sa fausseté; que tout le monde en a parlé dans le tems, & qu'il y a encore aujourd'hui beaucoup de femmes qui la croient véritable; je vais la rapporter telle qu'elle fut débitée alors.

*(La Suite dans le Num. suivant.)*



# P E T I T R E S E R V O I R.



*Suite de l'Histoire de la Vie de Mademoiselle  
de l'Enclos.*

**M**ADEMOISELLE de l'Enclos, à l'âge de 18 ans, étant un jour seule dans sa chambre, on vint lui annoncer un homme inconnu, qui demandoit à lui parler, & qui ne vouloit point dire son nom. D'abord, elle lui fit dire qu'elle étoit en compagnie, & qu'elle ne pouvoit point le voir. Je sai, dit-il à ses Domestiques, que Mademoiselle de l'Enclos est seule, & c'est à cause de cela que j'ai pris ce moment pour lui rendre visite. Pourquoi mentez-vous? Allez, retournez lui dire que j'ai des choses de la dernière importance à lui communiquer, & qu'il faut absolument que je lui parle. Cette réponse singulière lui donna une espece de curiosité. Elle ordonna qu'on le fît entrer. Cet homme étoit petit, âgé, sans être cassé, vêtu de noir, sans épée, & d'assez

*Num. LXXXIII.*

C

mau-

mauvaise mine, il avoit une calotte & des cheveux blancs, une petite canne fort légère à la main, & une grande mouche sur le front. Du reste, il avoit les yeux pleins de feu, & la physionomie assez spirituelle. Mademoiselle, lui dit-il, en entrant, ayez la bonté de renvoyer votre femme-de-chambre, car personne ne doit entendre ce que j'ai à vous révéler. Mademoiselle de l'Enclos, à ce début, ne put se défendre d'un petit mouvement de frayeur; mais faisant réflexion qu'elle n'avoit devant elle qu'un petit vieillard décrépît, elle se rassura, & fit sortir sa femme-de-chambre. Que ma visite, lui dit-il, ne vous effraye point, Mademoiselle, il est vrai que je n'ai pas coutume de faire cet honneur à tout le monde, mais vous n'avez rien à craindre. Soyez tranquille, & écoutez-moi avec attention. Vous voyez en moi un homme à qui toute la terre obéit, & qui possède tous les biens de la nature. J'ai présidé à votre naissance. Je dispose à mon gré du sort de tous les humains. Et je viens savoir de vous de quelle façon vous souhaitez que je dispose du vôtre. Vos beaux jours ne sont encore qu'à leur aurore. Vous entrez dans l'âge où les portes du monde vont s'ouvrir devant vous, & il ne dépend que de vous d'être la personne de votre siècle la plus illustre & la plus heureuse. Je vous apporte la grandeur suprême, des richesses immenses, & une beauté éternelle. Ces trois choses peuvent également flatter la vanité d'une jeune personne. Choisissez des trois celle qui vous touche  
le

le plus, & foyez convaincue qu'il n'est point de Mortel sur la terre qui soit en état de vous en offrir autant. Vraiment, Monsieur, lui répondit-elle, en éclatant de rire, j'en suis bien persuadée, & la magnificence de vos dons est si grande. . . . Mademoiselle, vous avez trop d'esprit, lui dit-il, pour vous moquer d'un homme que vous ne connoissez pas. Choisissez, vous dis-je, ce que vous aimez le mieux, des grandeurs, des richesses, ou de la beauté éternelle. Mais, déterminez-vous promptement. Je ne vous accorde qu'un instant pour vous décider. Ah! Monsieur, lui dit-elle, il n'y a pas à balancer sur ce que vous avez la bonté de m'offrir; & puisque vous m'en laissez le choix, je choisis la beauté éternelle. Mais, dites-moi, que faut-il faire pour obtenir une chose aussi précieuse? Mademoiselle, lui dit-il, il faut écrire votre nom sur mes tablettes, & me jurer un secret inviolable. Je ne vous demande rien de plus. Mademoiselle de l'Enclos lui promit tout ce qu'il voulut, & écrivit son nom sur de vieilles tablettes noires à feuillets rouges, qu'il lui présenta, en lui donnant un petit coup de sa baguette sur l'épaule gauche. C'en est assez, lui dit-il, Mademoiselle, comptez sur une beauté éternelle, & sur la conquête de tous les cœurs. Je vous donne le pouvoir de tout charmer. C'est le plus beau privilège dont une créature humaine puisse jouir ici-bas. Depuis six mille ans que je parcours l'Univers d'un bout à l'autre, je n'ai encore trouvé sur la terre que quatre Mortelles qui en aient été



dignes. Sémiramis, Hélène, Cléopatre & Diane de Poitiers, & vous êtes la cinquième & la dernière à qui j'ai résolu d'en faire don. Vous paroîtrez toujours jeune, & toujours fraîche. Vous ferez toujours charmante & toujours adorée. Aucun homme ne pourra vous voir, sans devenir amoureux de vous. Vous ferez aimée de tous ceux que vous aimerez. Jamais vos aimans ne vous quitteront, & vous les quitterez toujours la première. Vous jouirez d'une santé parfaite, & vos maladies feront si légères qu'elles n'apporteront aucun changement ni à votre esprit, ni à vos charmes. Vous parviendrez jusqu'à un âge fort avancé, mais vous ne vieillirez jamais. Il y a des femmes qui semblent n'être nées que pour le plaisir des yeux, il y en a d'autres qui semblent n'être faites que pour le charme des cœurs : vous réunirez en vous ces deux qualités si rares ; vous charmerez également le cœur & les yeux. Votre beauté ne sera point sujette aux outrages du tems, le regne de vos beaux yeux ne finira qu'avec votre vie ; vous ferez des passions dans un âge où les autres femmes ne sont environnées que des horreurs de la caducité ; & l'on parlera de vous tant que le monde subsistera. Tout ce que je viens de vous dire, Mademoiselle, doit vous paroître un enchantement. Mais ne me faites point de questions, je n'ai rien à vous répondre. Vous ne me verrez plus qu'une seule fois de votre vie, & ce sera dans moins de quatre-vingts ans. Mais tremblez alors, quand vous me reverrez, vous n'au-

n'aurez plus que trois jours à vivre. Souvenez-vous seulement que je m'appelle Noctambule. Il disparut à ces mots, & laissa Mademoiselle de l'Enclos dans une frayeur mortelle. Voilà l'histoire du Noctambule telle que l'Abbé Servien la répandit dans Paris en 1692.

LORSQUE Mademoiselle de l'Enclos étoit encore fort jeune, le Poëte Scarron, qui étoit un de ses vieux amis, ainsi que M. de Saint-Evremond, lui envoya les Stances suivantes pour ses étrennes.

# ETRENNES

## A Mlle DE L'ENCLOS,

PAR SCARRON.

STANCES. (a)

O ! Belle & charmante Ninon,  
A laquelle jamais on ne répondra non,  
Pour-

(a) Mademoiselle de l'Enclos n'avoit que 25 ans quand Scarron lui adressa ces Stances. Ainsi elles ont été écrites en 1642. Dès sa plus tendre jeunesse elle a reçu des éloges de la plupart des meilleurs Poëtes de son tems. Jules de la Mesnardiere lui adressa, en 1648, une longue pièce de Vers, sous ce titre, GALANTERIE A Mlle. DE L'ENCLOS.



# 38 VIE DE MADEMOISELLE

Pour quoi que ce soit qu'elle ordonne ;  
Tant est grande l'autorité  
Que s'acquiert en tous lieux une jeune personne,  
Quand avec de l'esprit elle a de la beauté.

Ce premier jour de l'an nouveau,  
Je n'ai rien d'assez bon, je n'ai rien d'assez beau,  
De quoi vous bâtir une étrenne ;  
Contentez-vous de mes souhaits,  
Je consens de bon cœur d'avoir grosse migraine,  
Si ce n'est de bon cœur que je vous les ai faits.  
Je souhaite donc à Ninon,  
Un mari peu hargneux, mais qui soit bel & bon.  
Force gibier tout le Carême ;  
Bon vin d'Espagne, gros marron.  
Force argent, sans lequel tout homme est triste  
& blême,  
Et qu'un chacun l'estime autant que fait Scarron.

Quelques années après, lorsqu'elle partit  
de Paris pour aller faire un voyage dans les  
Terres de M. de Villarceaux, son amant,  
Scarron lui envoya les Vers suivans (a).

Adieu,

L'ENCLOS. Je ne la rapporte point à cause de  
sa longueur, on la trouvera à la page 65 des Poë-  
sies de cet Auteur. M. de la Mesnardiere étoit de  
Loudun, il étoit Maître d'Hôtel, & Lecteur or-  
dinaire du Roi, il fut reçu à l'Académie Fran-  
çoise en 1655, & mourut le 4 Juin 1663.

(a) Ces vers de Scarron ont été faits en 1652.  
Mademoiselle de l'Enclos avoit alors 36. ans.

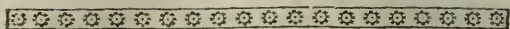
Adieu, bien que ne foyez blonde,  
Fille dont parle tout le monde,  
Charmant esprit, belle Ninon.  
La maitresse d'Agamemnon  
N'eut jamais rien de comparable  
A tout ce qui vous rend aimale.

Elle étoit fans voix, & fans luth,  
Et mit pourtant les Grecs en rut,  
De si furieuse maniere,  
Que, ma foi, ne s'en fallut guére  
Que tout leur camp n'en fût gâté,  
Par Messire Hector irrité.

Tant est vrai que fille trop belle  
N'engendre jamais que querelle.  
De peur qu'il n'en arrive autant,  
Tâchez de n'en blesser pas tant;  
Et commandez à vos œillades  
De faire un peu moins de malades.

Voici encore des Vers sur le même sujet :  
c'est une Elégie que M. de S. Evremond écri-  
vit à Mademoiselle de l'Enclos, sur son ab-  
sence, dans le tems que ce même Marquis  
de Villarceaux étoit son amant, & qu'il la  
retenoit dans une de ses maisons de campa-  
gne, où elle demeura avec lui pendant  
plus de trois ans.





E L E G I E,  
 DE MONSIEUR.  
*DE SAINT EVREMOND,*  
 A M<sup>lle</sup> DE L'ENCLOS.

*Sur son absence , dans le tems que M. le Mar-  
 quis de Villarceaux la retenoit dans une  
 de ses maisons de campagne.*

C HERE Philis ; qu'êtes-vous devenue ?  
 Cet enchanteur , qui vous a retenue ,  
 Depuis trois ans , par un charme nouveau ,  
 Vous retient-il encore en quelque vieux Château ?  
 S'il est ainsi , je cherche une aventure  
 En Chevalier de la triste figure ;  
 Et dût Rolland ici ressusciter ,  
 Contre Rolland-j'oserai tout tenter.  
 Mais , non , Philis , délivrez-vous vous-même ,  
 Vous en avez souvent usé de même.  
 Ces enchanteurs cent fois plus renommés ,  
 Malgré leur art , se trouverent charmés ,  
 Et votre esprit dégagé de leurs charmes  
 Ne leur laissa que la plainte & les larmes.  
 Pour relever un courage abaissé ,  
 Songez Philis , songez au tems passé ;

Ce

Ce beau garçon dont vous futes éprise, (a)  
Mit en vos mains son aimable franchise.  
Il étoit jeune, il n'avoit point senti  
Ce que ressent un cœur assujetti:  
Et jeune encore vous ignoriez l'usage  
Des mouvemens qu'excite un beau visage.  
Vous ignoriez la peine & le plaisir  
Qu'ont fû donner l'amour & le désir.  
Dans les transports d'une premiere flame  
Vous vous nommiez & mon cœur & mon ame.  
Noms vains & chers, que les jeunes amans  
Savent mêler dans leurs contentemens.  
Jamais les nœuds d'une chaîne si sainte  
N'eurent pour vous ni force ni contrainte;  
Une si douce & si tendre amitié  
Ne vit jamais un tourment sans pitié.  
Les seuls soupirs que l'amour nous envoie  
Furent mêlés à l'excès de la joie:  
Et des plaisirs sans cesse renaissans  
Remplirent l'ame, & troublèrent les sens.  
Doux fruits d'amour, cueillis en abondance,  
Ah, qu'aujourd'hui l'on fait bien pénitence!  
Loin des appas de toute volupté  
Philis languit dans l'inutilité;  
Et pour flatter sa languissante vie  
Philis n'a pas le plaisir d'une envie.  
Philis à peine oseroit désirer,  
Que sa raison lui défend d'espérer.

Vous,

(a) Le Duc de Chatillon qui avoit été son Amant.

## 42 VIE DE MADÉMOISELLE

Vous, qui trouviez autrefois favorable  
 Ce même Dieu qui vous rend misérable,  
 Pour relever un courage abaissé  
 Songez, hélas ! Songez au tems passé :  
 Un Maréchal, l'ornement de la France, (a)  
 Rare en esprit, magnifique en dépense,  
 Devint sensible à tous vos agrémens,  
 Et fit son bien d'être de vos amans.  
 Ce jeune Duc, qui gaignoit des Batailles, (b)  
 Qui fut couvrir de tant de funérailles  
 Les champs fameux de Norlingue & Rocroi,  
 Qui fut remplir nos ennemis d'effroi,  
 Las de fournir les sujets de l'histoire,  
 Voulant jouir quelquefois de sa gloire,  
 De fier & grand, rendu civil & doux,  
 Ce même Duc alloit souper chez vous.  
 Comme un Héros jamais ne se repose,  
 Après souper il faisoit autre chose ;  
 Et sans savoir s'il pouffoit des soupirs,  
 Je fais au moins qu'il aimoit ses plaisirs.  
 L'air délicat d'une exquise peinture,  
 Cette fraîcheur qu'inspire la nature,  
 Ce teint uni qui paroît sur les fleurs,  
 Le vif éclat des plus riches couleurs,  
 N'ont rien d'égal à ces belles Jeunesſes,  
 Qui vous donnoient leurs plus molles caresses :  
 N'ont rien d'égal à de tendres beautés,  
 Charmans sujets de mille voluptés ,

Que

(a) Le Maréchal d'Albret.

(b) Le Duc d'Enguien.

Que leur amour, aux dépens de leurs larmes,  
 Assujettit autrefois à vos charmes :  
 Que leur amour, par des désirs pressans,  
 Assujettit au pouvoir de vos sens.  
 Dis-je bien vrai, n'est-ce point un mensonge ?  
 Las ! Il fut vrai, mais ce n'est plus qu'un songe.  
 Quand un plaisir une fois est goûté,  
 Ce n'est plus rien que songe & vanité.  
 Des vieux Amans si la gloire passée  
 Vient quelquefois s'offrir à la pensée,  
 Le souvenir de leurs traits les plus beaux  
 Donne un desir pour des objets nouveaux :  
 Et rappelant cette première image  
 Touche le cœur pour un autre visage.  
 Les Bien-aimés, les heureux Successeurs  
 Doivent jouir, & perdre leurs douceurs.  
 Une paisible & longue jouissance  
 Fait les dégoûts & détruit la constance.  
 Car s'attacher toujours au même bien,  
 C'est posséder, & ne sentir plus rien.  
 Ainsi, Philis, il faut être inconstante ;  
 Vous passerez pour une vieille Amante,  
 En prévenant cette triste saison  
 Où la constance est jointe à la raison,  
 Moins de chagrins en de si longs ménages  
 A fait souvent rompre des mariages :  
 Et votre esprit mille fois dégoûté,  
 Se pique encore de sa fidélité ?  
 Avoir toujours son ame accoutumée  
 Aux vieux plaisirs dont elle fut charmée ;  
 Avoir toujours les mêmes sentimens,

Tou-



# 44 VIE DE MADEMOISELLE

Toujours sentir les mêmes mouvemens,  
 Vivre toujours sans dessein, sans envie,  
 C'est être morte au milieu de la vie.  
 Laissez toucher votre inclination,  
 Cherchez ailleurs quelque autre passion.  
 Quoi? Vous parlez, en Corisque savante (a)  
 Et vous aimez en Bergere innocente!  
 Si vous aimiez comme une Amarillis  
 D'un jeune amant les roses & les lis,  
 J'approuverois que votre ame blessée  
 Gardât toujours cette chere pensée;  
 Mais vous n'aimez que certaine langueur  
 Qui ne vient pas des mouvemens du cœur.  
 Corisque, hélas! agréable, infidelle,  
 Vous, que j'ai vûë & perfide & si belle,  
 Laissez-vous périr votre beauté  
 Pour démentir votre légèreté?  
 Dans vos plaisirs l'une & l'autre enchainées  
 Ont toujours eu les mêmes destinées,  
 Et la rigueur d'un semblable destin  
 Leur va donner une pareille fin.  
 Vos yeux mourans reprochent à votre ame  
 Qu'ils vont s'éteindre en cette vieille flamme;  
 Et que l'amour de quelque objet nouveau  
 Rendroit leur feu plus brillant & plus beau.  
 Tous vos attraits s'adressent à la bouche  
 Pour vous parler de l'ennui qui les touche;  
 Mais elle-même aujourd'hui sans couleur  
 N'ose parler de sa propre douleur,

Ses

(a) Voy. le Pastor Fido.

Ses doux appas exposés au pillage  
Endurent seuls une impuissante rage.  
Tant de beautés qui regnoient autrefois  
Pour leur salut ont recours à ma voix.  
Leur mal est grand, sensible à qui vous aime,  
En les plaignant, c'est vous plaindre vous-même.  
Et si je cherche un remède à ce mal.  
Au vôtre, au leur, le remède est égal.  
Ecoutez donc un avis salutaire,  
Sachez de moi ce que vous devez faire:  
Un Dieu chagrin s'irrite contre vous,  
Tâchez, Philis, d'appaîser son couroux.  
Vous reprendrez votre premier visage,  
En reprenant votre premier usage,  
Et le retour de vos légèretés  
Nous fera voir celui de vos beautés.  
Il faut brûler d'une flâme légère,  
Vive, brillante, & toujours passagere,  
Etre inconstante aussi long-tems qu'on peut,  
Car un tems vient que né l'est pas qui veut.

Un jour Mademoiselle de l'Enclos étant au bal, après avoir beaucoup dansé, elle s'endormit de lassitude, & laissa tomber négligemment sa tête sur les genoux de son amie Madame la Comtesse de la Suze (a), qui sur le champ fit ces Vers, qu'elle prononça tout haut dans le bal.

Jouis-

(a) Henriette de Coligny, Comtesse de la Suze, née en 1618, morte à Paris le 10 Mars 1673, âgée de 55 ans.

# 46 VIE DE MADEMOISELLE

Jouissez, jouissez de cette paix profonde,

Que vous offre un heureux sommeil,  
Et laissez-lui fermer les plus beaux yeux du monde,  
Puisque demain, à leur réveil,  
Ils doivent effacer tous les traits du Soleil.

MADemoISELLE de l'Enclos ayant eu le bonheur de réchapper d'une maladie affez vive, M. l'Abbé Regnier Desmarêts, de l'Académie Française, (a) lui adressa ces Vers sur le retour de sa santé.

Clusine, qui dans tous les tems  
Eut de tous les honnêtes-gens  
L'amour ou l'estime en partage;  
Qui toujours pleine de bon sens,  
Sut de chaque saison de l'âge  
Faire à propos un juste usage;  
Qui dans son entretien, dont on fut enchanté,  
Sut faire un aimable alliage  
De l'agréable badinage  
Avec la politesse & la solidité;  
Et que le Ciel doua d'un esprit droit & sage,  
Toujours d'intelligence avec la vérité;  
Clusine est, grace au Ciel, en parfaite santé.

C'EST à Mademoiselle de l'Enclos que le Pere d'Orléans, Jésuite, qui a tant écrit  
(a),

(a) L'Abbé Regnier Desmarêts mourut à Paris Secrétaire perpétuel de l'Académie Française, le 6 Septembre 1713 âgé de 81 ans.

(a), dit un jour en conversation, au sujet de quelques articles de foi, qui choquoient sa raison, & qu'elle avoit de la peine à croire, *Hé bien, Mademoiselle, en attendant que vous en soyez convaincue, offrez toujours à Dieu votre incrédulité.* M. de Fontenelle à qui elle raconta la réponse de ce Jésuite, la redit depuis à Rousseau, qui en a fait le bon mot d'une de ses Epigrammes.

Mlle de l'Enclos bâilloit un jour fort indécemment à la lecture d'un Discours très-ennuyeux, qu'un certain Savant, nommé l'Abbé Tallemant (b), devoit prononcer le jour de sa réception à l'Académie Française. M. de S. Evremond (c), qui étoit présent, fit sur le champ ces Vers:

Dans un Discours académique,  
Rempli de Grec & de Latin,  
Le moyen que Ninon trouve rien qui la pique?  
Les figures de Rhétorique  
Sont bien fades après celles de l'Arétin.

Mais,

(a) C'est celui qui a écrit les Révolutions d'Angleterre, &c.

(b) François Tallemant, Abbé de Valchrétien, a traduit la Vie des homes illustres de Plutarque, & l'Histoire de Venise de J. B. Nani. Il fut reçu à l'Académie Française en 1651 & mourut le 6 Mai 1693 âgé de 73 ans.

(c) Charles de S. Denis, Sieur de Saint Evremond, né à 3 lieues de Coutance, en Basse-Normandie, le premier Avril 1613, fut fait Maréchal de Camp en 1652, passa en Angleterre en 1662,

Mais, dans la fuite, le même Saint Evremond fit l'éloge de son caractère, dans ces quatre Vers charmans, que l'on a mis depuis au bas de son portrait :

L'indulgente & sage Nature  
A formé l'ame de Ninon,  
De la volupté d'Epicure  
Et de la vertu de Caton.

M. de Saint Evremond a fait un excellent Discours sur la Morale d'Epicure, en 1690, qu'il a adressé à Mademoiselle de l'Enclos, sous le nom de la moderne Léontium, faisant allusion à une Dame d'Athènes, nommée Léontium, qui se rendit fameuse par ses galanteries, & par son application à la Philosophie, qu'elle étudia sous Epicure. Mais ce Discours est trop long pour être rapporté ici. Voici un Sonnet qu'il adressa à Mademoiselle de l'Enclos peu de tems après son passage en Angleterre.

1662, & mourut à Londres le 20 Septembre 1703, âgé de 90 ans, 5 mois & 20 jours.

*(La Suite dans le Num. suivant.)*





# P E T I T R E S E R V O I R.



*Suite de l'Histoire de la Vie de Mademoiselle  
de l'Enclos.*

S O N N E T,  
*DE M. DE S. EVREMOND,*  
A M<sup>lle</sup> D E L' E N C L O S.

P A S S E R quelques heures à lire,  
Est mon plus doux amusement;  
Je me fais un plaisir d'écrire,  
Et non pas un attachement.

Je perds le goût de la satire;  
L'art de louer malignement  
Cede au secret de pouvoir dire  
Des vérités obligeamment.

*Num. LXXXIV.*

D

Je



Je vis éloigné de la France (a)  
 Sans besoin & sans abondance,  
 Content d'un vulgaire destin.  
 J'aime la vertu sans rudesse,  
 J'aime le plaisir sans moleste,  
 J'aime la vie, & n'en crains pas la fin.

QUAND on commençoit à connoître Mlle de l'Enclos, on commençoit dès-lors à rendre justice à son mérite & à ses charmes: & l'on ne pouvoit s'empêcher de se dire en secret à soi-même, Que de bienféances! Que d'attraits! Que de graces foudroyantes pour les cœurs! Et qu'ai-je fait tout le tems de ma vie que j'ai passé sans la connoître? Elle vous auroit paru telle dans tous les tems qu'elle vous paroïssoit dans ces commencemens. Comme elle a toujours conservé tous les agrémens de son esprit, elle a eu, toute jeune qu'elle étoit, cette même solidité, qui, sur la fin de ses jours, paroïssoit être en elle le fruit des années & de l'expérience; & l'on a retenu des choses qu'elle a dites autrefois, qui prouvent qu'elle réfléchissoit dans un âge où à peine les autres sont capables de penser; & que sa prévoyance lui raprochoit dès-lors les tems de sa vie les plus éloignés.

SON siècle a changé de goût plus d'une fois, la mode n'a pas moins exercé son empire

(a) Il en sortit en 1662. pour passer en Angleterre.

pire sur la maniere de penser, que sur celle de s'habiller. Cependant Mademoiselle de l'Enclos a été successivement du goût de tout le monde, sans être différente d'elle-même; & elle a toujours été à la mode sans ressembler à personne. Elle avoit son esprit, & non pas celui de son tems. Et quand on a le bonheur d'avoir un esprit à soi, on a un esprit de tous les tems.

ENFIN il n'y a qu'un mélange toujours égal de solidité & d'agrémens, tel qu'elle le possédoit, qui ait pu produire cette persévérance d'estime & d'approbation dont elle a joui toute sa vie. Comme elle n'étoit pas moins éloignée de l'affectation, qui faisoit le caractère de son siècle, que de la frivolité qui fait aujourd'hui le caractère du nôtre, elle s'entretenoit également des matieres les plus relevées comme des plus communes; jusques-là même que les Sciences les plus abstraites & les plus seches, trouvoient quelquefois un asile dans son sanctuaire, qu'elle badinoit avec elles, & qu'elle avoit le talent de les égayer quand elles l'ennuyoient.

D'AILLEURS, comme elle avoit toujours eu une répugnance invincible pour tout ce qui demandoit de l'étude & de l'application, elle n'avoit presque rien appris de ce qu'elle savoit; & elle n'ambitionnoit jamais de passer pour savante. Mais quoiqu'elle ne laissât pas d'avoir un goût extraordinaire pour la lecture, comme elle oubloit ordinairement tout ce qu'elle avoit lû, elle prétendoit, au contraire, jouir de tous les

privilèges de l'ignorance. Cependant, par une espece de réminiscence particulière, si-tôt qu'un fait historique, un vers, ou un passage, avoit raport à sa pensée, ou à celle des autres, il ne manquoit jamais de se représenter à sa mémoire; & alors, il lui devenoit propre par l'usage qu'elle en faisoit, & il paroissoit tout nouveau par le sens qu'elle lui donnoit. De même, qu'un événement singulier, qu'une aventure plaisante, l'eût frappée autrefois, elle la retrouvoit à point nommé. Et avec quelle grace la racontoit-elle! Ce qu'on appelle des contes dans la bouche d'une autre, étoient dans la sienne des scènes parfaites, soit pour la ressemblance des caractères, soit pour la netteté ou la brièveté du récit, où l'on ne pouvoit rien retrancher, ni ajouter.

VOICI une particularité que Molière raconta lui-même peu de jours avant qu'il donnât son *Tartufe* au Public. Il étoit dans une maison où l'on parloit du pouvoir de l'imitation; quelqu'un de la compagnie lui ayant demandé pourquoi le même ridicule qui nous échapoit si souvent dans l'original, nous frapoit si vivement dans la copie? Il répondit que c'étoit parce que nous le voyons alors par les yeux de l'imitateur, qui étoient meilleurs que les nôtres. Car, ajouta-t-il, le talent de l'apercevoir par soi-même, n'est pas donné à tout le monde. Là-dessus, il cita Mademoiselle de l'Enclos, comme la personne du monde sur qui le ridicule faisoit l'impression la plus prompte & la plus vive. Et il raconta, qu'ayant été

la veille lui lire son Tartufe, selon la coutume où il étoit de la consulter sur tout ce qu'il faisoit ; elle l'avoit payé en même monnoye, par le récit d'une aventure qui lui étoit arrivée avec un scélérat à peu près de cette espece, dont elle lui avoit fait le portrait avec des couleurs si vives & si naturelles, que si la Piece n'eut pas été faite, il ne l'auroit jamais entreprise: tant il se seroit cru incapable de rien mettre sur le Théâtre d'aussi parfait que l'aventure du Tartufe de Mademoiselle de l'Enclos.

COMME elle étoit frappée plus que personne du ridicule, il ne faut pas s'étonner qu'elle fût si bien le dépeindre. Mais ce qu'on ne sauroit trop admirer, c'est qu'un talent si dangereux n'ait jamais pû lui faire perdre aucun ami. On étoit toujours disposé dans sa société, à recevoir en bonne part tout ce qui venoit d'une personne qui ne se pardonnoit rien à elle-même, & qui auroit été la premiere à relever en elle ce qui la bleissoit dans les autres. Elle étoit, d'ailleurs, si fort au-dessus de l'envie & de la malignité; on avoit tant de preuves de la bonté de son cœur; & son amitié étoit si précieuse, que l'on aimoit mieux prendre ses railleries pour des avis que pour des offenses.

LE premier usage que Mademoiselle de l'Enclos a fait de sa raison a été de s'affranchir des erreurs vulgaires. Elle a compris de bonne-heure qu'il ne pouvoit y avoir qu'une même morale pour les hommes & pour les femmes. Suivant cette maxi-

me, qui a toujours fait la règle de sa conduite dans tous les tems de sa vie, il n'y avoit ni exemple, ni coutume, qui pût lui faire excuser en elle, la fausseté, la malignité, la médifance, l'indiscrétion, l'envie, & tous les autres défauts, qui, pour être ordinaires aux femmes, n'en deshonoreroient pas moins leur caractère, & n'en bleffent pas moins les devoirs de la société.

MAIS ce principe, qui lui faisoit ainsi juger des passions selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, l'engageoit aussi par une suite nécessaire, à ne les pas condamner plus sévèrement dans l'un que dans l'autre sexe. C'est pour cela qu'elle n'a jamais pû souffrir à la coutume injuste & tyrannique où sont les hommes, de tirer vanité de la même passion à laquelle ils attachent la honte des femmes; & de réduire leurs vertus à une seule. Comme si la probité, qui comprend toutes les autres, devoit leur être interdite. Préjugé, non seulement faux dans son origine, mais d'autant plus dangereux qu'il ne sert qu'à les entraîner dans les plus affreux désordres. Parce qu'ayant une fois manqué à ce qu'elles regardoient comme leur principale obligation, elles croient n'avoir plus rien à ménager & ne daignent plus se contraindre sur tout le reste. C'est ce qui a fait dire à un des plus illustres amis de Mademoiselle de l'Enclos (M. le Duc de la Rochefoucault) dans son Livre des Maximes, que le moindre défaut d'une femme galante, étoit la galanterie: voulant, par-là, donner à entendre, qu'il



qu'il est plus rare, & en un sens plus glorieux, de s'en tenir à ce seul défaut, que de s'en garantir.

MAIS si Mademoiselle de l'Enclos s'est toujours soulevée contre un préjugé si dangereux, qui, en faisant de l'amour le plus grand crime des femmes, semble leur laisser la liberté de s'abandonner à tous les autres; il faut convenir aussi, qu'on ne peut être plus éloigné qu'elle l'étoit, de l'erreur insensée de ceux, qui sous le nom de belle passion, veulent ériger l'amour en vertu. Elle n'a jamais pris l'amour que pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour un goût passager, uniquement fondé sur l'illusion des sens, pour un sentiment aveugle, mais agréable, qui, par ses propres charmes, adoucit toutes les peines & toutes les amertumes de la vie, & qui remplit, lui seul, tout le vuide que les autres sentimens laissent dans notre ame, qui, cependant, ne suppose aucun mérite dans l'objet qui le fait naître, & qui ne l'engage à aucune reconnaissance. En un mot, pour un pur caprice, enfant du hazard, dont la durée ne dépend point de nous; toujours sujet au changement & au dégoût, & souvent même au repentir; & ce qui sembloit, enfin, lui donner encore plus de droit d'en parler ainsi, c'est qu'elle réservoir toute son estime & toute sa constance pour l'amitié, qui lui a paru une liaison respectable, & dans laquelle elle ne s'est jamais permis ni légèreté ni refroidissement, jusqu'à faire avouer à ses amans mêmes qu'ils n'avoient point de ri-



vaux plus à craindre & plus redoutables que ses amis.

ENFIN, cette charmante personne nous a montré qu'il pouvoit y avoir de la délicatesse jusques dans le libertinage. Elle connoissoit à fond tout le prix d'une vie voluptueuse ; & elle vouloit même qu'on lui rendît justice là-dessus. Elle a étendu la carrière de la galanterie au-delà de toutes ses bornes, & pendant plus de 60 ans elle a été aimée des plus grands Seigneurs de la Cour ; mais loin d'agir avec ses amans comme une femme intéressée, elle ne leur permettoit aucune espece de liberalité, & elle savoit refuser constamment jusqu'au moindre de leurs dons. Elle aimoit cependant que ses amans fussent généreux, quoiqu'elle ne voulût rien recevoir d'eux. Et elle regardoit la générosité comme la plus noble de toutes les passions de notre ame. La générosité des vrais amans, disoit-elle, n'est autre chose qu'une attention ingénieuse, dictée par une sensation noble & délicate, qui se plaît à entretenir par de petits soins, les graces de l'amour, sans allarmer ses plaisirs. En effet, elle étoit naturellement généreuse, elle aimoit à donner, & même elle savoit donner avec grace, mais elle n'aimoit point à recevoir. Aussi tous ceux qui l'avoient aimée pendant sa jeunesse, conserverent tant d'estime & tant de respect pour elle, qu'ils se firent un devoir & un honneur de lui envoyer des présens considérables, quand l'âge commença à diminuer ses charmes, & à prendre sur sa santé. Mais elle fut beaucoup.  
plus

plus touchée de la noblesse de leurs sentimens, que de la magnificence de leur générosité; elle leur renvoya sur le champ leurs présens; & jamais elle n'en accepta, ni des mains de l'amour, ni de celles de l'amitié.

CEUX qui voyoient Mademoiselle de l'Enclos, pour la première fois, dans les derniers tems de sa vie, étoient étonnés quand ils envisageoient cet air grave, & cette physionomie respectable, où brilloit la raison même. Ils avouoient qu'ils y cherchoient en vain la personne dont ils s'étoient formé une si agréable idée; & qu'ils n'y trouvoient rien de cette charmante Ninon, qui avoit autrefois causé tant de passions. Mais ce que la bienfaisance y avoit mis de beaucoup plus estimable, à la place de ces charmes dont on avoit tant de peine à retrouver les traces, surprenoît bien plus que les changemens qui pouvoient être arrivés aux traits de son visage. Car, malgré son grand âge, si on vouloit faire attention à ses yeux, on devenoit infailliblement de l'avis d'un ses (a) amis, qui disoit qu'on y pouvoit lire encore toute son histoire. Quels effets n'ont-ils donc pas dû produire ces beaux yeux, quand ils brilloient du feu de la jeunesse? Quand ils étoient accompagnés d'un teint vif & uni, d'une taille noble & déliée, d'une grâce dans sa démarche & dans sa danse, que rien n'a jamais égalé? On peut juger que tout cela, animé d'un esprit comme le sien, n'étoit

(a) M. l'Abbé Fraguier.

58 VIE DE MADEMOISELLE  
n'étoit que trop capable d'enchanter tous  
les cœurs.

ENFIN, on ne peut trop répéter ce qu'on  
en a dit tant de fois, qu'elle joignoit tou-  
tes les vertus de notre sexe aux graces du  
sien, en dépit duquel elle s'étoit mise au  
rang des plus grands hommes: c'est ce que  
l'Abbé de Château-neuf (a) a voulu expri-  
mer dans ces quatre Vers qu'il fit pour elle,  
quelques jours avant qu'elle mourût.

Nous ne reverrons de cent lustres,  
Ce que de notre tems nous a fait voir Ninon;  
Qui s'est mise, malgré le C...  
Au nombre des hommes illustres.

SUR la fin de sa vie, sa maison étoit de-  
venue le rendez-vous de tout ce que la  
Cour & la Ville avoient de gens polis & esti-  
mables, en hommes comme en femmes, &  
de tout ce que la République des Lettres  
avoit

(a) M. l'Abbé de Châteauneuf, originaire de  
Chambery, étoit un homme de beaucoup d'es-  
prit, & d'une grande érudition. Il fut envoyé,  
en 1697, à la Cour de Pologne, relever M.  
l'Abbé de Polignac, & hâter l'élection du Prince  
de Conti. Il mourut à Paris en 1615.

Son frere aîné, Pierre-Antoine de Castagne-  
re, Marquis de Châteauneuf & de Marolles, fut  
Conseiller au Parlement en 1675, Ambassadeur  
en Hollande, en Portugal, & à Constantinople,  
Conseiller d'Etat, & Prevôt des Marchands en  
1720, jusqu'en 1725. Il est mort sans alliance  
en 1727.

avoit de plus illustre & de plus distingué. Elle étoit regardée comme le centre du bon goût & de la bonne compagnie. Et les meres les plus vertueuses & les plus sévères, briguient pour leurs fils, lorsqu'ils entroient dans le monde, l'avantage d'être admis dans une société aussi aimable, & aussi respectable. Mais la naissance & les plus fortes recommandations, étoient bien souvent des titres inutiles pour y être reçu. Il falloit avoir beaucoup de mérite, & sur tout il falloit postuler long-tems avant que de pouvoir parvenir à ce bonheur.

M. l'Abbé Fraguier m'a raconté, à propos de cela, qu'elle se plaignoit souvent, quoiqu'en badinant, d'avoir fait, une fois en sa vie, une mauvaise emplette sur le rapport de ses meilleurs amis, & de s'être laissé tromper très-fotttement par leurs sollicitations. C'étoit au sujet de M. Rémond (a); & elle avoit coutume de dire, en parlant de lui : J'ai bien des choses à me reprocher dans ma vie, mais je ne me repens que d'une seule : *c'est d'avoir fait Rémond; il ne me fera*

(a) M. Rémond fut surnommé Rémond le Grec, parce qu'il savoit fort bien le Grec, & qu'il avoit fait bâtir une maison à la Grecque, où personne ne pouvoit habiter. Il étoit le cadet de tous ses freres. Il a été Introduceur des Ambassadeurs au commencement de la Régence. Il l'étoit à l'entrée du premier Ambassadeur Turc, le 21 Mars 1721, & il a gardé cette charge 5 ou 6 ans. Il est mort le 1 Décembre 1741, âgé d'environ 66 ans.

*fera jamais d'honneur.* Effectivement M. Rémond n'avoit été introduit chez elle qu'aux instances réitérées de ses amis, qui lui en avoient toujours parlé comme d'un homme accompli; & il avoit même soupiré longtems avant d'obtenir cette faveur, mais dès que la premiere séduction fut un peu dissipée, & qu'elle eut commencé à ouvrir les yeux sur un mérite si vanté, elle avoua qu'elle avoit été la dupe de son érudition grecque, & qu'elle avoit véritablement regret au tems qu'elle avoit employé à vouloir le former; enfin elle dit hautement qu'elle l'avoit banni de son école, parce qu'il avoit toujours pris la Philosophie & le monde à gauche; & qu'il n'étoit point digne d'une société aussi sennée que la sienne.

Je n'ai point vû Mademoiselle de l'Enclos dans la fleur de sa premiere beauté, disoit M. le Marquis de la Fare (a); mais à l'âge de cinquante ans, & même jusqu'au-delà de soixante & dix, elle a eu des amans qui

(a) Charles Auguste de la Fare, Marquis de la Fare-Laugere; Sous-Lieutenant des Gendarmes de Monseigneur le Dauphin, & en 1684 un des Capitaines des Gardes du Corps de Monsieur Duc d'Orléans, & ensuite Capitaine des Gardes du Duc d'Orléans Régent, naquit en 1644, & mourut le 3 Juin 1712, âgé de 68 ans. C'est celui qui étoit l'ami de Rousseau, & dont on a imprimé les Poësies avec celles de l'Abbé de Chaulieu, né au Château de Fontenay, dans le Vexin Normand, en 1639. Il est mort à Paris le 27 Juin 1720, âgé de 81 ans.



qui l'ont adorée, & les plus honnêtes gens de France pour amis. Et je n'ai point connu de femme plus respectable ni plus digne d'être regrettée. Elle rassembloit chez elle tout ce qu'il y avoit à Paris d'honnêtes gens, qui étoient attirés par les charmes de sa conversation, & sa maison étoit, peut-être, même dans les derniers tems de sa vie, la seule où l'on osât encore faire usage des talens de l'esprit, & où l'on passât des journées entières sans jeu & sans ennui. Enfin, jusqu'à l'âge de 87 ans, elle fut recherchée encore par la meilleure compagnie de son tems; & l'on peut dire, qu'avec un esprit né pour les agrémens, & qui n'a jamais sacrifié qu'aux Graces, elle a toujours conservé une imagination légère & brillante, & un jugement admirable. Je me souviens même que l'Abbé de Chaulieu disoit toujours, en parlant d'elle, *que l'Amour s'étoit retiré jusques dans les rides de son front*. Quand elle se sentit près de sa fin, elle eut d'elle-même l'attention d'aller à sa Paroisse aussi souvent que ses forces le lui permettoient. Elle fit une confession générale, & elle reçut en mourant le saint Viatique avec tous les sentimens d'une véritable piété. Elle est morte avec toute sa raison, & même avec tout l'agrément de son esprit, qui étoit le meilleur & le plus aimable que j'aye jamais connu en aucune femme.

ECOUTONS M. l'Abbé Fraguier dans l'éloge qu'il a fait d'une personne si rare, & nous verrons que tous ses amis ont parlé d'elle avec la même admiration.

POR-





# P O R T R A I T

## *DE M<sup>lle</sup> DE L'ENCLOS.*

PAR M. L'ABBE' FRAGUIER. (a)

J'AI connu Mademoiselle de l'Enclos les treize ou quatorze dernières années de sa vie. Elle vient de payer le tribut qu'elle devoit à la nature , & j'avoue que rien ne peut diminuer le regret que j'ai de sa perte. C'étoit un esprit & des manières au-dessus de tout pour les agrémens ; & c'étoit une probité si pure , que le mélange des agrémens avec la vertu en faisoit un prodige. Si elle eut passé sa vie dans les premiers emplois de l'Etat, elle n'auroit pas eu une vieillesse plus honorable , ni plus respectée , que celle qui suivoit une vie pleine de galanterie & d'amour. Les personnes âgées l'aimoient par le souvenir de la supériorité qu'elle

(a) M. L'Abbé Fraguier naquit à Paris le 28 Août 1666 , fit ses premières Etudes chez les Jésuites , entra le premier Août 1683 dans cette Société , en sortit en 1694 , s'établit à Paris ensuite , fut reçu à l'Académie Française le premier Mars 1708 , & mourut à Paris d'apoplexie , le 3 Mai 1728 , âgé de 61 ans , 8 mois & 5 jours.

qu'elle avoit eue de leur tems dans le monde, & moins par le souvenir de ses charmes que par celui de ses vertus. Les jeunes personnes l'aimoient pour les graces & la beauté qu'elles voyoient encore en elle dans un âge si avancé, & qui étoient telles que rien ne pouvoit lui être comparé. Son destin lui attachoit les plus honnêtes gens de la Cour & de la Ville. Mais il ne lui attachoit que les honnêtes gens. De sorte qu'il importoit peu qu'un secret ne fût su que d'elle, ou le fût de tout ce qui entroit chez elle. On ne se feroit pas pardonné de l'avoir blessée en la moindre chose. C'étoit une liaison naturelle, une amitié intime, entre tous ceux qui la voyoient. Ils s'estimoient dès-lors, & s'aimoient mutuellement. Son entretien étoit doux & léger. Le contraire la bleffoit; mais il n'y paroissoit point; & elle ne s'en ouvroit qu'à ses intimes amis. Elle appercevoit le bon au travers de mille défauts, & l'aimoit. Elle avoit la confiance de tout le monde, dans les plus grandes affaires comme dans les plus petites. Tout ce qu'elle pensoit étoit bien pensé. Tout ce qu'elle disoit étoit bien dit. Et tout ce qu'elle faisoit étoit bien fait. Sa maison étoit le rendez-vous des honnêtes gens. Et Mademoiselle de l'Enclos supérieure en quelque sorte aux plus grands génies, étoit toujours la plus révérée.

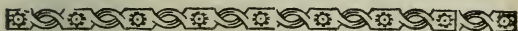
CE portrait est de la main d'un homme qui se connoissoit en mérite, qui avoit connu Mademoiselle de l'Enclos par lui-même,  
&

& qui avoit beaucoup vécu avec elle. Mais le souvenir d'une personne si charmante est encore trop récent pour être entièrement effacé de la mémoire de ceux qui ont eu le bonheur de la connoître. Et si l'on veut savoir quelque chose de plus détaillé sur les particularités de sa vie, on peut consulter Madame la Comtesse de Sandwich, qui a été son amie, dès l'instant qu'elle l'a connue, & qui lui a consacré une vénération sans bornes, & des hommages qui vont jusqu'à l'idolâtrie. En effet, cette Dame, respectable & par sa naissance & par son esprit, a toujours regardé Mademoiselle de l'Enclos comme une personne au-dessus de toutes les louanges humaines; aujourd'hui même encore, elle lui conserve, au bout de quarante-cinq années, une amitié aussi vive que le premier jour; non seulement elle n'en parle que comme d'une Divinité: mais elle ne peut souffrir que l'on en parle autrement. Elle n'admire qu'elle, elle ne regrette qu'elle, & elle porte si loin le scrupule, sur tout ce qui peut concerner la mémoire de Mademoiselle de l'Enclos, qu'elle ne veut pas même permettre que l'on entreprenne d'écrire l'histoire de sa vie; parce qu'elle est persuadée qu'il n'y a personne au monde qui puisse s'en acquiter dignement.

*(La Suite dans le Num. suivant.)*



# P E T I T R E S E R V O I R.



*Suite de l'Histoire de la Vie de Mademoiselle  
de l'Enclos.*

CETTE fille illustre par toutes les qualités du cœur & de l'esprit, cette fille adorable, à qui l'ancienne Grèce eût élevé des Autels, mourut à Paris, dans sa maison de la rue des Tournelles au Marais, le 17 Octobre 1706, sur les cinq heures du soir, à l'âge de quatre-vingt-dix ans & cinq mois, & fut pleurée & regretée universellement de tous ses amis. C'est d'elle seule enfin, que l'on peut dire, avec vérité, qu'elle a porté les fleurs du Printems bien au-delà de l'Automne; & que le tems; qui détruit tout, couloit sur son visage, sans y laisser remarquer aucun vestige de son passage.

VOICI l'Epitaphe que l'Abbé de Châteauneuf fit pour elle:

## 66 VIE DE MADEMOISELLE

Il n'est rien que la mort ne dompte :

Ninon, qui près d'un siècle a servi les Amours ,  
Vient enfin de finir ses jours.

Elle fut de son sexe & l'honneur & la honte ;  
Inconstante dans ses desirs ,

Délicate dans ses plaisirs ,

Pour ses amis fidelle & sage ,

Pour ses amans tendre & volage ,

Elle fit regner dans son cœur

Et la galanterie & l'austere pudeur :

Et montra ce que peut le triomphant mélange

Des charmes de Venus & de l'esprit d'un Ange ...

VOILÀ tout ce que j'ai pû découvrir de certain sur la vie de Mademoiselle de l'Enclos. Si j'avois voulu en faire un Roman, elle auroit été plus longue. Comme personne de son tems n'a pris soin de nous laisser des Mémoires sur les événemens particuliers de sa vie, j'ai recueilli avec exactitude tout ce que j'en ai oüi dire de remarquable à M. l'Abbé Fraguier, à M. l'Abbé Gedoyne, & à M. de Fontenelle, qui étoient ses amis. Voilà mes Mémoires & mes garands. Mais de tout ce qu'on m'en a raconté d'ailleurs, je n'ai pris que ce qui étoit reconnu pour vrai, & j'ai rejeté tout ce qui sentoit la fable & le mensonge.

JE n'ai point voulu rapporter, par exemple, cette fameuse réponse qu'on lui fait faire à un Exempt qui vint, dit-on, lui apporter une Lettre de Cachet, au commencement de la Régence d'Anne d'Autriche. Mlle, lui dit-il en entrant chez elle, le Roi  
vous



vous ordonne d'aller tout-à-l'heure dans un Couvent; & pour toute grace il vous permet de choisir celui qui vous conviendra le mieux. Hé bien, Monsieur, lui répondit-elle, puisqu'il m'en laisse le choix, que l'on me mene aux grands Cordeliers. Mademoiselle de l'Enclos n'avoit point de mari; ainsi elle étoit libre, & ne dépendoit que d'elle-même. Quoique toute sa vie n'ait été qu'un tissu de galanteries, elle n'est jamais tombée dans des désordres capables de lui attirer une pareille disgrâce de la Cour. Jamais elle n'a reçu de Lettre de Cachet, & jamais elle n'a été mise dans un Couvent. D'ailleurs, si cette prétendue Lettre de Cachet lui avoit été présentée, auroit-elle pû en éluder l'effet par une plaisanterie? Et au bout de 24 heures non seulement ses amis, mais tout Paris n'auroit-il pas fû dans quel Couvent on l'auroit renfermée? Et quelqu'un n'en auroit-il pas retenu le nom? Mais la fausseté de cette histoire se démontre d'elle-même, & ne vaut pas la peine d'être réfutée. Tout le monde voit assez que c'est un conte ridicule, inventé à plaisir, & que la malignité, l'envie & l'esprit de libertinage ont pu seuls lui donner cours.

IL en est de même du petit Noctambule, dont il a plû au Public d'achever l'histoire: on le fait revenir chez Mademoiselle de l'Enclos, trois jours avant sa mort. Malgré ses domestiques il pénètre jusques dans sa chambre, où il trouve une nombreuse compagnie. Il s'approche du pied de son lit. Il en ouvre les rideaux. Mademoiselle de



l'Enclos le reconnoît : elle pâlit , elle jette un cri horrible , & le petit-homme , après lui avoir annoncé qu'elle n'avoit plus que trois jours à vivre , lui montre sa signature , & dispaçoit , en prononçant ces mots , d'une voix terrible : *Tremble , c'en est fait , tu vas tomber en la puissance de Lucifer.*

CETTE histoire rechauffée pour Mademoiselle de l'Enclos , fut imaginée plus d'un siècle avant sa mort , à l'occasion de Louise de Budes , seconde femme de Henri I. Connétable de Montmorency , laquelle mourut soupçonnée de poison en 1599. Cette femme , qui avoit été extrêmement belle , devint , un moment après sa mort , si noire , si hideuse & si défigurée , qu'on ne la pouvoit regarder qu'avec horreur , ce qui fit faire alors divers jugemens sur la cause de sa mort ; & conclure que le Diable , avec qui elle avoit fait un pacte dans sa jeunesse , étoit entré dans sa chambre , sous la figure d'un petit vieillard habillé de noir , & l'avoit étranglé dans son lit.

COMME je connoissois beaucoup M. l'Abbé Gédoyne , & que je le voyois souvent , c'est de lui que j'ai appris la plus grande partie des faits que je raporte. Il a eu la bonté de m'instruire de la vérité des uns , & de la fausseté des autres.

CET Abbé , dans sa jeunesse , avoit fait connoissance avec M<sup>lle</sup> de l'Enclos , & avoit même été , comme on l'a dit plus haut , le dernier de ses amans. Il a toujours continué de la voir comme son ami ; & de l'aimer & de l'estimer , pendant les dix dernières

res années qu'elle a vécu. Il la regretoit sans cesse, & il m'en parloit souvent, & toujours avec un plaisir extrême. Ce sont les éloges continuels que je lui ai entendu faire de l'esprit & du caractère de cette fille adorable, qui m'ont associé aux regrets dont il honoroit sa mémoire, & qui m'ont engagé à écrire l'histoire de sa vie. Surtout après avoir vû dans sa chambre, un portrait admirable de cette aimable personne, qu'il avoit placé au chevet de son lit, & qu'il conservoit précieusement. Ce beau portrait, qu'elle lui avoit donné en mourant, est de la main de Ferdinand. Il est dans une bordure ovale, avec ces deux mots, en lettres d'or, NINON DE L'ENCLOS.. Le premier à la droite, & le second à la gauche de la tête. Mademoiselle de l'Enclos y est représentée en buste, à l'âge de 45 ans au plus; mais charmante, la gorge découverte, & coëffée en cheveux, avec de grosses boucles tombantes, comme les femmes l'étoient en 1660, dans le tems du Mariage de Louis XIV.

J'AvOIS toujours eu une envie extrême d'avoir ce portrait, & cependant j'avois toujours négligé de le faire copier, quoique M. l'Abbé Gédoyne m'en eût laissé le maître, parce que je comptois l'acheter après sa mort; mais malheureusement il m'a échappé. Ses Neveux n'ont point voulu le vendre; & ils l'ont gardé comme un portrait de famille, à cause de quelque parenté qu'il y avoit entre M. l'Abbé Gédoyne & la mere de Mademoiselle de l'Enclos.

JE favois, depuis long-tems, qu'il y avoit à Paris un vieux Valet de chambre de Mademoiselle de l'Enclos, nommé *la Pierre*, à qui elle avoit laissé, par son testament, la somme de mille écus, avec un de ses portraits, où elle étoit peinte beaucoup plus jeune, mais moins bien que dans celui qu'elle avoit donné à M. l'Abbé Gédoyne. Je donnai ordre, en 1736, que l'on me détachât ce Valet de chambre, & que l'on me l'amenât. Il vint enfin chez moi, & je lui proposai de me vendre ce portrait. Mais ce pauvre homme, qui, pour lors, étoit âgé de 73 ans, après m'avoir raconté qu'il étoit entré au service de Mademoiselle de l'Enclos à l'âge de 20 ans, & qu'il l'avoit servie pendant 23, jusqu'au jour de sa mort, m'avoua ingénument, les larmes aux yeux, & même avec une espèce de honte, que la misère extrême où il s'étoit trouvé réduit depuis 30 ans que sa bonne Maitresse étoit morte, l'avoit obligé de vendre jusqu'à son portrait pour subsister (a).

IL auroit été à souhaiter que M. l'Abbé Gédoyne, en reconnoissance de l'amitié que Mademoiselle de l'Enclos avoit eue pour lui, eût bien voulu se charger du soin d'écrire

(a) Je n'ai jamais pu savoir en quelles mains ce portrait est tombé, quelques soins que je me sois donné pour le découvrir. Aucun de nos Curieux n'en a eu connoissance. Et il n'y a plus aujourd'hui dans Paris, qu'un seul portrait véritable de Mademoiselle de l'Enclos; c'est celui que possède Madame la Comtesse de Sandwich.

crire lui-même l'histoire d'une personne si charmante & si célèbre. Que de circonstances intéressantes il nous auroit apprises ! Personne au monde n'étoit plus capable que lui d'entreprendre cet ouvrage. Car il convenoit lui-même qu'elle lui avoit raconté plusieurs fois jusqu'aux particularités les plus secrètes de sa vie ; & qu'il étoit le seul qui fût en état d'en faire part au Public. Mais l'ingratitude, si naturelle à l'humanité, est toujours ingénieuse à se dégager des liens de la reconnoissance. Et d'ailleurs, la vieillesse, qui nous surprend toujours au milieu de nos projets, & qui nous prive insensiblement de la faculté de les accomplir, devient de jour en jour, l'excuse légitime de notre paresse.

Quoi qu'il en soit, pour suppléer à sa négligence, j'ai voulu rassembler ici quelques Lettres de Mademoiselle de l'Enclos, afin qu'on pût l'entendre parler elle-même ; & que l'on pût juger de la beauté de son esprit, comme des charmes de sa personne. Chacun fait que ses Lettres, dans leur tems, ont généralement plu à tout le monde, parce que le stile en est charmant. Mais, malheureusement pour nous, il n'en reste aujourd'hui qu'un très-petit nombre, qui ne consiste que dans les réponses qu'elle a faites aux Lettres que M. de St. Evremond lui a écrites d'Angleterre, où il passa en 1662. Cependant, quoique le tour de ces Lettres soit singulier, quoiqu'elles soient toutes brillantes d'esprit, & presque toutes remplies de morale, elles n'ont rien de recherché.

Comme la morale y est toujours assaisonnée par les graces de l'enjouement, & que l'esprit ne s'y montre jamais que sous les apparences & les couleurs d'une imagination libre & naturelle, elles ne diffèrent en rien de sa conversation; & il est impossible de n'y pas sentir, qu'en écrivant à ses amis, elle croyoit elle-même leur parler.

ENFIN, j'ai pensé, qu'après avoir lu la vie de Mademoiselle de l'Enclos, on ne feroit point fâché de retrouver ici les onze Lettres qui nous restent d'elle, quoiqu'on les ait déjà vûes ailleurs. Et je me suis fait un plaisir de les rapporter, non, pour nous faire regretter la perte de celles qui nous manquent; mais comme des monumens précieux des graces de son esprit, qui acheveront de faire connoître l'excellence du caractère de cette illustre Fille.





## L E T T R E S

D E

*M. DE St. EVREMOND,*A M<sup>lle</sup> DE L'ENCLOS.

*Avec les Réponses de M<sup>lle</sup> DE L'ENCLOS à  
M. de St. EVREMOND, qui sont les seu-  
les Lettres qui nous restent de cette Dlle.*

PREMIERE LETTRE DE M. DE St. EVRE-  
MOND A M<sup>lle</sup> DE L'ENCLOS.

VOTRE vie, ma très-chère, a été trop illustre, pour n'être pas continuée de la même manière jusqu'à la fin. Que l'Enfer de M. de la Rochefoucault (a) ne vous épouvante pas ; c'étoit un Enfer médité, dont il vouloit faire une Maxime. Prononcez donc le mot d'Amour hardiment, & que celui de Vieillesse ne sorte jamais de votre bouche. Il y a tant d'esprit dans votre Lettre, que vous ne laissez pas même imaginer le

(a) L'enfer des femmes c'est la vieillesse, disoit un jour le Duc de la Rochefoucault à Mademoiselle de l'Enclos.



le commencement du retour. Quelle ingratitude d'avoir honte de nommer l'Amour à qui vous devez votre mérite & vos plaisirs? Car enfin, ma belle Gardeuse de cassette, la réputation de votre probité est particulièrement établie sur ce que vous avez résisté à des amans qui se fussent accommodés volontiers de l'argent de vos amis. Avouez toutes vos passions, pour faire valoir toutes vos vertus. Cependant vous n'avez exprimé que la moitié du caractère. Il n'y a rien de mieux que la part qui regarde vos amis. Rien de plus sec que ce qui regarde vos amans. En peu de Vers je veux faire le caractère entier. Et le voici formé de toutes les qualités que vous avez, ou que vous avez eues.

Dans vos amours on vous trouvoit legere ,  
 En amitié toujours sûre & sincere ;  
 Pour vos amans les humeurs de Venus ,  
 Pour vos amis les solides vertus.  
 Quand les premiers vous nommoient infidelle ,  
 Et qu'afferviis encore à votre loi ,  
 Ils reprochoient une flâme nouvelle ,  
 Les autres se louoient de votre bonne foi.  
 Tantôt c'étoit le naturel d'Helene ,  
 Ses appetits , comme tous ses appas :  
 Tantôt c'étoit la probité romaine ,  
 C'étoit l'honneur , la regle & le compas.  
 Dans un Couvent , en sœur dépositaire ,  
 Vous auriez bien ménagé quelqu'affaire.  
 Et dans le monde , à garder les dépôts ,  
 On vous eût justement préféré aux Dévots.

Que

Que cette diversité ne surprenne point :

L'indulgent & sage Nature ,  
A formé l'ame de Ninon ,  
De la volupté d'Epicure ,  
Et de la vertu de Caton.

## SECONDE LETTRE

DE M. DE SAINT EVREMOND A M<sup>lle</sup>  
DE L'ENCLOS.

QUAND la malignité de la nature auroit employé tout son pouvoir à faire quelque changement aux traits de votre visage , vous serez toujours dans mon imagination comme dans la gloire de Niquée , où vous savez qu'on ne change point. Vous n'en avez pas affaire pour vos yeux & pour vos dents , j'en suis assuré. Le grand besoin que vous ayez , c'est de mon jugement , pour bien connoître les avantages de votre esprit , qui se perfectionne tous les jours. Vous êtes plus spirituelle que n'étoit la jeune & vive Ninon.

Telle n'étoit point Ninon ,  
Quand le Gagneur (a) de Batailles ,  
Après l'expédition  
Opposée aux funérailles ,  
Attendoit avec vous en conversation  
Le mérite nouveau d'une autre impulsion.

Votre

(a) Le grand Condé qui avoit été son amant.

Votre esprit , à son courage  
 Qui paroissoit abatu ,  
 Faisoit retrouver l'usage  
 De sa premiere vertu.  
 Le charme de vos paroles  
 Passoit ceux des Espagnoles ,  
 A ranimer tous les sens  
 Des amoureux languissans.  
 Tant qu'on vit à votre service  
 Un jeune , un aimable garçon ,  
 A qui Venus fut rarement propice ,  
 Bussy n'en fit point de chanson.  
 Vous étiez même regardée  
 Comme une nouvelle Médée ,  
 Qui pourroit en amour rajeunir un Eson.  
 Que votre art seroit beau , qu'il seroit admirable ,  
 S'il me rendoit un Jason ,  
 Un Argonaute capable  
 De conquérir la toison !

## PREMIERE LETTRE

DE M<sup>lle</sup> DE L'ENCLOS A M. DE SAINT  
EVREMOND.

**J'**ETOIS dans ma chambre toute seule , &  
 très-lasse de lecture , lorsque l'on me dit ,  
 Voilà un homme de la part de M. de Saint  
 Evremond. Jugez si tout mon ennui ne s'est  
 pas dissipé dans le moment. J'ai eu le plaisir  
 de parler de vous , & j'en ai appris des cho-  
 ses que les Lettres ne disent point ; votre  
 santé

santé parfaite, & vos occupations. La joye de l'esprit en marque la force ; & votre Lettre, comme du tems que M. d'Olonne vous faisoit suivre, m'assure que l'Angleterre vous promet encore 40 ans de vie ; car il me semble que ce n'est qu'en Angleterre que l'on parle de ceux qui ont vécu au-delà de l'âge de l'homme. J'aurois souhaité de passer ce qui me reste de vie avec vous : si vous aviez pensé comme moi, vous seriez ici. Il est pourtant assez beau de se souvenir toujours des personnes que l'on a aimées. Et c'est peut-être pour embellir mon épitaphe que cette séparation du corps s'est faite. Je souhaiterois que le jeune (a) Prédicateur m'eût trouvée dans la gloire de Niquée, où l'on ne change point. Car il me paroît que vous m'y croyez des premières Enchantées. Ne changez point vos idées sur cela. Elles m'ont toujours été favorables, & que cette communication, que quelques Philosophes croyoient au-dessus de la présence, dure toujours.

J'AI témoigné à M. Turretin la joye que j'aurois de lui être bonne à quelque chose. Il a trouvé ici de mes amis qui l'ont jugé digne des louanges que vous lui donnez. S'il veut profiter de ce qui nous reste d'honnêtes Abbés en l'absence de la Cour, il sera traité comme un homme que vous estimez. J'ai lû devant lui votre Lettre avec des Lunettes, mais elles ne me faisoient pas mal.

J'ai

(a) M. Turretin, Professeur en Histoire Ecclésiastique à Geneve.

## 78 VIE DE MADEMOISELLE

J'ai toujours eu la mine grave. S'il est amoureux du mérite que l'on appelle ici distingué, peut-être que votre souhait sera accompli ; car tous les jours on me veut consoler de mes pertes par ce beau mot.

J'AI su que vous souhaitiez la Fontaine en Angleterre. On n'en jouit guères à Paris. Sa tête est bien affoiblie. C'est le destin des Poètes. Le Tasse & Lucrece l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait eu du Philtre amoureux pour la Fontaine. Il n'a guère aimé de femmes qui en eussent pu faire la dépense.

## TROISIEME LETTRE

DE M. DE SAINT EVREMOND A Mlle  
DE L'ENCLOS, 1696.

J'AI reçu la seconde Lettre que vous m'avez écrite, obligeante, agréable, spirituelle, où je reconnois les enjouemens de Ninon, & le bon sens de Mademoiselle de l'Enclos. Je savois comment la premiere a vécu, vous m'apprenez de quelle maniere vit l'autre. Tout contribue à me faire regretter le tems heureux que j'ai passé dans votre commerce, & à désirer inutilement de vous voir encore. Je n'ai pas la force de me transporter en France, & vous y avez des agrémens qui ne vous laisseront pas venir en Angleterre. Madame de Bouillon vous peut dire que l'Angleterre a ses charmes ; & je serois un ingrat, si je n'avois moi-même que j'y ai trouvé des douceurs.

J'ai

J'ai appris avec beaucoup de plaisir, que M. le Comte de Grammont a recouvré sa première fanté, & a acquis une nouvelle dévotion. Jusqu'ici je me suis contenté grossièrement d'être homme de bien. Il faut faire quelque chose de plus, & je n'attends que votre exemple pour être dévot. Vous vivez dans un pays où l'on a de merveilleux avantages pour se sauver. Le vice n'y est guères moins opposé à la mode qu'à la vertu. Pécher, c'est ne savoir pas vivre, & choquer la bienséance, autant que la Religion. Il ne falloit autrefois qu'être méchant, il faut être de plus malhonnête-homme pour se damner en France présentement. Ceux qui n'ont pas assez de considération pour l'autre vie sont conduits au salut par les égards & les devoirs de celle-ci. C'en est assez sur une matière où la conversion de M. le Comte de Grammont m'a engagé. Je la crois sincère & honnête. Il sied bien à un homme qui n'est pas jeune, d'oublier qu'il l'a été. Je ne l'ai pû faire jusqu'ici. Au contraire, du souvenir de mes jeunes ans, de la mémoire de ma vivacité passée, je tâche d'animer la langueur de mes vieux jours. Ce que je trouve de plus fâcheux à mon âge, c'est que l'espérance est perdue: l'espérance, qui est la plus douce des passions, & celle qui contribue davantage à nous faire vivre agréablement. Désespérer de vous voir jamais, est ce qui me fait le plus de peine. Il faut se contenter de vous écrire quelquefois, pour entretenir une amitié qui résiste à la longueur du tems, à l'éloignement



ment des lieux, & à la froideur ordinaire de la vieilleſſe (a). Ce dernier mot me regarde. La nature commencera par vous, à faire voir qu'il eſt poſſible de ne vieillir pas. Je vous prie de faire aſſurer M. le Duc de Lauzun de mes très-humbles ſervices, & de ſavoir ſi Madame la Maréchale de Créquî lui a fait payer 500 écus qu'il m'avoit prêtés. On me l'a écrit il y a longtems; mais je n'en ſuis pas trop aſſuré.

(a) Saint Evremond eſt né le premier Avril 1613, & Mademoiſelle de l'Enclos en Mai 1616, il avoit trois ans plus qu'elle.

*(La Suite dans le Num. ſuivant.)*





# P E T I T R E S E R V O I R.



*Suite de l'Histoire de la Vie de Mademoiselle  
de l'Enclos.*

## QUATRIÈME LETTRE

DE M. DE SAINT EVREMOND A Mlle  
DE L'ENCLOS.

**I**L y a plus d'un an que je demande de vos nouvelles à tout le monde, & personne ne m'en apprend.

M. de la Bastide m'a dit que vous vous portiez fort bien. Mais il ajoute, que si vous n'aviez plus tant d'amans, vous êtes contente d'avoir beaucoup d'amis. La fausseté de la dernière nouvelle me fait douter de la vérité de la première. Vous êtes née pour aimer toute votre vie. Les amans & les joueurs ont quelque chose de semblable. Qui a aimé, aimera. Si l'on m'avoit dit que vous êtes dévote, je l'aurois pu croire. C'est  
*Num. LXXXVI.* F passer

passer d'une passion humaine à l'amour de Dieu, & donner à son ame de l'occupation. Mais ne pas aimer est une espece de néant qui ne peut convenir à votre cœur.

Ce repos languissant ne fut jamais un bien,  
C'est trouver, sans mourir, l'état où l'on n'est rien.

JE vous demande des nouvelles de votre santé, de vos occupations, de votre humeur, & que ce soit dans une assez longue Lettre, où il y ait peu de morale, & beaucoup d'affection pour votre ancien ami. L'on dit ici que le Comte de Grammont est mort. Ce qui me donne un déplaisir fort sensible. Si vous connoissez Barbin, faites-lui demander pourquoi il imprime tant de choses sous mon nom, qui ne sont point de moi. J'ai assez de mes sottises, sans me charger de celles des autres. On me donne une pièce contre le Pere Bouhours, où je ne pensai jamais. Il n'y a pas d'Ecrivain que j'estime plus que lui. Notre Langue lui doit plus qu'à aucun Auteur; sans excepter Vaugelas. Dieu veuille que la nouvelle de la mort du Comte de Grammont soit fausse, & celle de votre santé véritable. La Gazette de Hollande dit que M. le Comte de Lauzun se marie; si cela étoit vrai, on l'auroit mandé de Paris: outre cela M. de Lauzun est Duc, & le nom de Comte ne lui convient point. Si vous avez la bonté de m'en écrire quelque chose, vous m'obligerez; & de faire bien des complimens à M. de Gourville de ma part, en cas que vous le voyiez  
tou-

toujours. Pour des nouvelles de paix & de guerre, je ne vous en demande pas. Je n'en écris point, & je n'en reçois pas davantage. Adieu. C'est le plus véritable de vos serveurs, qui gagneroit beaucoup si vous n'aviez point d'amans. Car il seroit le premier de vos amis, malgré une absence qu'on peut nommer éternelle.

## CINQUIEME LETTRE

DE M. DE SAINT EVREMOND A Mlle  
DE L'ENCLOS.

**M.** Turretin m'a une grande obligation de lui avoir donné votre connoissance. Je ne lui en ai pas une médiocre d'avoir servi de sujet à la belle Lettre que je viens de recevoir. Je ne doute point qu'il ne vous ait trouvée avec les mêmes yeux que je vous ai vûs. Ces yeux, par qui je connoissois toujours la nouvelle conquête d'un amant, quand ils brilloient un peu plus que de coutume, & qu'ils nous faisoient dire :

Telle n'est point la Cythérée, (a)  
Quand d'un nouveau feu s'allumant,  
Elle sort pompeuse & parée  
Pour la conquête d'un amant;  
Telle ne luit en sa carrière  
Des mois l'inégale Courriere;

Et

(a) Strophe de l'Ode de Malherbe à la Reine Marie de Médicis, en 1660.

Et telle dessus l'horison ,  
 L'Aurore au matin ne s'étale ;  
 Quand les yeux même de Cephale  
 En feroient la comparaïson.

Vous êtes encore la même pour moi , & quand la nature , qui n'a jamais pardonné à personne , auroit épuisé son pouvoir à produire une petite altération aux traits de votre visage , mon imagination fera toujours pour vous cette gloire de Niquée , où vous savez qu'on ne changeoit point.

## SECONDE LETTRE

DE Mlle DE L'ENCLOS A M. DE SAINT  
 EVREMOND.

**J**E défie Dulcinée de sentir avec plus de joye le fouvenir de son Chevalier. Votre Lettre a été reçue comme elle le mérite , & la Triste-figure n'a point diminué le mérite des sentimens. Je suis touchée de leur force & de leur persévérance. Conservez-les à la honte de ceux qui se mêlent d'en juger. Je crois , comme vous , que les rides sont les marques de la sagesse. Je suis ravie que vos vertus extérieures ne vous attristent point. Je tâche d'en user de même. Vous avez un ami (a) , Gouverneur de Province , qui doit sa fortune à ses agrémens.  
 C'est

(a) M. le Comte de Grammont.

C'est le seul Vieillard qui ne soit pas ridicule à la Cour. M. de Turenne ne vouloit vivre que pour le voir vieux. Il le verroit pere de famille , riche & plaifant. Il a plus dit de plaifanteries fur fa nouvelle dignité, que les autres n'en ont pensé. M. d'Elbene, que vous appelez le *Cunctator*, est mort à l'Hopital. Qu'est-ce que les jugemens des hommes! Si M. d'Olonne vivoit, & qu'il eût lu la Lettre que vous m'écrivez, il vous auroit continué votre qualité de son Philosophe. M. de Lauzun est mon voisin. Il recevra vos complimens. Je vous rends très tendrement ceux de M. de Charleval. Je vous demande instamment de faire souvenir M. de Ruvigny de son Amie de la rue des Tournelles.

### TROISIE' ME LETTRE

DE Mlle DE L'ENCLOS A M. DE SAINT  
EVREMOND.

**M.** De Charleval vient de mourir, & j'en suis si affligée, que je cherche à me consoler par la part que je fai que vous y prendrez. Je le voyois tous les jours. Son esprit avoit tous les charmes de la jeunesse, & son cœur toute la bonté & la tendresse désirable dans les véritables amis. Nous parlions souvent de vous, & de tous les Originaux de notre tems. Sa vie & celle que je mène présentement avoient beaucoup de rapport. Enfin, c'est plus que de mourir soi-même qu'u-



86 VIE DE MADEMOISELLE  
ne pareille perte. Mandez-moi de vos nouvelles. Je m'intéresse à votre vie à Londres, comme si vous étiez ici; & les anciens Amis ont des charmes que l'on ne connoît jamais si bien que l'orsqu'on en est privé.

## QUATRIÈME LETTRE

DE Mlle DE L'ENCLOS A M. DE SAINT  
EVREMOND.

J'Apprends avec plaisir que mon ame vous est plus chere que mon corps, & que votre bon sens vous conduit toujours au meilleur. Le corps à la vérité n'est plus digne d'attention, & l'ame a encore quelque lueur qui la soutient, & qui la rend sensible au souvenir d'un Ami dont l'absence n'a point effacé les traits. Je fais souvent de vieux contes où M. d'Elbene, M. de Charleval & le Chevalier de la Riviere réjouissent les Modernes. Vous avez part aux beaux endroits. Mais comme vous êtes Moderne aussi, j'observe de ne vous pas louer devant les Académiciens qui se font déclarez pour les Anciens. Il m'est revenu un Prologue en musique que je voudrois bien voir sur le Théâtre de Paris. La beauté, qui en fait le sujet, donneroit de l'envie à toutes celles qui l'entendroient. Toutes nos Helenes n'ont pas le droit de trouver un Homere, & d'être toujours les Déeses de la beauté. Me voici bien haut, comment en descendre? Mon très-cher ami, ne falloit-il pas mettre le cœur à son langage? Je vous assure

sure que je vous aime toujours plus tendrement que ne le permet la Philosophie. Madame la Duchesse de Bouillon est comme à 18 ans. La source des charmes est dans le sang Mazarin. A cette heure que nos Rois sont amis, ne devriez-vous pas venir faire un tour ici ? Ce seroit pour moi le plus grand succès de la paix.

## SIXIEME LETTRE

DE M. DE SAINT EVREMOND A Mlle  
DE L'ENCLOS.

**J**E prends un plaisir sensible à voir de jeunes personnes, belles, fleuries, capables de plaire, propres à toucher sincèrement un vieux cœur comme le mien. Comme il y a toujours eu beaucoup de rapport entre votre goût, entre votre humeur, entre vos sentimens & les miens, je crois que vous ne ferez pas fâchée de voir un jeune Cavalier, qui fait plaire à toutes nos Dames. C'est M. le Duc de Saint Albans, que j'ai prié, autant pour son intérêt que pour le vôtre, de vous visiter. S'il y a quelqu'un de vos amis avec M. de Tallard du mérite de notre tems, à qui je puisse rendre quelque service, ordonnez. Faites-moi savoir comment se porte notre ancien Ami M. de Gourville. Je ne doute point qu'il ne soit bien dans ses affaires. S'il est mal dans sa santé, je le plains.

LE Docteur Morelli, mon ami particulier,

lier, accompagne Madame la Comtesse de Sandwich, qui va en France pour sa santé. Feu M. le Comte de Rochester, pere de Madame Sandwich, avoit plus d'esprit qu'homme d'Angleterre. Madame Sandwich en a plus que n'avoit M. son pere. Aussi généreuse que spirituelle, aussi aimable que spirituelle & généreuse. Voilà une partie de ses qualités. Je m'étendrai plus sur le médecin que sur la malade.

SEPT Villes, comme vous savez, se disputèrent la naissance d'Homere. Sept grandes Nations se disputent celle du Morelli. L'Inde, l'Egypte, l'Arabie, la Perse, la Turquie, l'Italie, l'Espagne. Les pays froids, les pays tempérés même, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, n'y ont aucune prétention. Il fait toutes les Langues, il en parle la plûpart. Son stile haut, grand, figuré, me fait croire qu'il est né chez les Orientaux, & qu'il a pris ce qu'il y a de bon chez les Européens. Il aime la musique passionnément. Il est fou de la Poésie. Curieux en Peinture, pour le moins; Connoisseur, je ne le fais pas. Sur l'Architecture, il a des amis qui la savent. Célèbre, sérieusement, dans sa profession. Capable d'exercer celle des autres. Je vous prie de lui faciliter la connoissance de tous vos Illustres. S'il a bien la vôtre, je le tiens assez heureux. Vous ne lui sauriez faire connoître personne qui ait un mérite si singulier que Vous. Il me semble qu'Epicure faisoit une partie de son souverain bien, du souvenir des choses passées. Il n'y a plus de souverain bien pour un homme de cent ans comme moi. Mais  
il

il est encore des consolations. Celle de me souvenir de vous, & de tout ce que je vous ai ouï dire, est une des plus grandes. Je vous écris bien des choses dont vous ne vous souciez guere, je ne songe pas qu'elles vous ennuieront. Il me suffit qu'elles me plaisent. Il ne faut pas, à mon âge, croire qu'on puisse plaire aux autres. Mon mérite est de me contenter. Trop heureux de le pouvoir faire en vous écrivant. Songez à me ménager du vin avec M. de Gourville. Je suis logé avec M. de l'Hermitage, un de ses parens, fort honnête-homme, réfugié en Angleterre pour sa religion. Je suis fâché que la conscience des Catholiques François ne l'ait pu souffrir à Paris, ou que la délicatesse de la sienne l'en ait fait sortir. Il mérite l'approbation de son cousin assurément.

## CINQUIEME LETTRE.

RÉPONSE DE M<sup>lle</sup> DE L'ENCLOS A M.  
DE SAINT EVREMOND.

A QUOI songez-vous de croire que la vôtre d'un Jeune-homme soit un plaisir pour moi ? Vos sens vous trompent sur ceux des autres. J'ai tout oublié hors mes Amis. Si le nom de Docteur ne m'avoit rassurée, je vous aurois fait réponse par l'Abbé de Hautefeuille, & vos Anglois n'auroient pas entendu parler de moi. On leur a dit à ma porte que je n'y étois pas, & on y reçut votre Lettre qui m'a autant réjouie qu'aucun

ne que j'aye jamais reçue de vous. Quelle envie d'avoir de bon vin ! Et que je suis malheureuse de ne pouvoir vous répondre du succès ! M. de l'Hermitage vous diroit aussi bien que moi que M. de Gourville ne sort plus de sa chambre. Assez indifférent pour toutes sortes de goûts ; bon ami toujours , mais que ses amis ne songent pas d'employer , de peur de lui donner des soins. Après cela , si par quelque insinuation que je ne prévois pas encore , je puis employer mon savoir faire pour le vin , ne doutez pas que je ne le fasse. M. de Tallard a été de mes amis autrefois. Mais les grandes affaires détournent les grands hommes des inutilités. On m'a dit que M. l'Abbé Dubois (a) iroit avec lui. C'est un petit homme délié , qui vous plaira , je crois. Il y a vingt de vos Lettres entre mes mains , on les lit ici avec admiration , vous voyez que le bon goût n'est pas fini en France. J'ai été charmée de l'endroit où vous ne craignez pas d'ennuyer. Et que vous êtes sage , si vous ne vous souciez plus que de vous ! Non pas que le principe ne soit faux pour vous , de ne pouvoir plus  
plaire

(a) Guillaume , Cardinal Dubois , Archevêque , Duc de Cambrai , Prince du Saint-Empire , premier Ministre sous la Régence du Duc d'Orléans , né le 6 Septembre 1656 , & mort à Paris le 10 Août 1723 , âgé de 66 ans , 11 mois & 4 jours.

N'étant encore que l'Abbé Dubois , il fut envoyé , en 1698 , en Angleterre , pour quelque Négociation secrète de la Cour de France avec celle de Londres.

plaire aux autres. J'ai écrit à M. Morelli, si je trouve en lui toutes les sciences dont vous me parlez, je le regarderai comme un vrai Docteur.

## SIXIÈME LETTRE

DE Mlle DE L'ENCLOS A M. DE SAINT  
EVREMOND.

J'AI envoyé une réponse à votre dernière Lettre, Monsieur, au correspondant de M. l'Abbé Dubois; & je crains, comme il étoit à Versailles, qu'elle ne lui ait pas été rendue. Je serois fort en peine de votre fanté, sans la visite du bon (a) petit Bibliothécaire de Madame de Bouillon, qui me combla de joye, en me montrant une Lettre d'une personne, qui songe à moi à cause de vous. Quelque sujet que j'aye eu dans ma maladie de me louer du monde & de mes amis, je n'ai rien senti de plus vif que cette marque de bonté. Faites sur cela tout ce que vous êtes obligé de faire, puisque c'est vous qui me l'avez attirée. Je vous prie que je sache, par vous-même, si vous avez rattrapé ce bonheur dont on jouit si peu en de certains tems. La source ne sauroit tarir tant que vous aurez l'amitié de l'aimable personne qui soutient votre vie. Que j'envie ceux qui passent en Angleterre! Et que j'aurois de plaisir de diner encore une fois avec vous!

(a) M. l'Abbé de Hautefeuille.



vous ! N'est-ce point une grossièreté que le souhait d'un diné ? L'esprit a de grands avantages sur le corps : cependant ce corps fournit souvent de petits goûts qui se réitérent, & qui soulagent l'ame de ses tristes réflexions. Vous vous êtes souvent moqué de celles que je faisois : je les ai toutes bannies. Il n'est plus tems quand on est arrivé au dernier période de la vie : il faut se contenter du jour où l'on vit. Les espérances prochaines, quoi que vous en disiez, valent bien autant que celles qu'on étend plus loin : elles sont plus sûres. Voici une belle morale. Portez-vous bien, voilà à quoi tout doit aboutir.

## SEPTIÈME LETTRE

DE Mlle DE L'ENCLOS A M. DE SAINT  
EVREMOND, *Avril 1698.*

**M.** L'Abbé Dubois m'a rendu votre Lettre, Monsieur, & m'a dit autant de bien de votre estomac que de votre esprit. Il vient des tems où l'on fait bien plus de cas de l'estomac que de l'esprit. Et j'avoue à ma honte que je vous trouve plus heureux de jouir de l'un que de l'autre. J'ai toujours cru que votre esprit dureroit autant que vous. On n'est pas si sûr de la santé du corps, sans quoi il ne reste que de tristes réflexions. Insensiblement je m'embarquerois à en faire : voici un autre chapitre. Il regarde un Joli-garçon qu'un desir de voir les honnêtes-gens de toute sorte de pays a fait  
quitter

quitter une maison opulente, sans congé. Peut-être blâmerez-vous sa curiosité; mais l'affaire est faite. Il fait beaucoup de choses. Il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à son âge. Je l'ai cru digne de vous voir, pour lui faire commencer à sentir qu'il n'a pas perdu son tems d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi. Je l'ai fait prier par son frere aîné, qui est particulièrement mon ami, d'aller savoir des nouvelles de Madame la Duchesse Mazarin & de Madame Hervey, puisqu'elles ont bien voulu se souvenir de moi.

## SEPTIEME LETTRE.

RÉPONSE DE M. DE SAINT EVRE-  
MOND A Mlle DE L'ENCLOS,  
*Mai 1698.*

**J**E n'ai jamais vû de Lettre où il y eût tant de bon sens que dans la vôtre. Vous faites l'éloge de l'estomac si avantageusement qu'il y aura de la honte à avoir bon esprit, à moins que d'avoir bon estomac. Je suis obligé à M. l'Abbé Dubois de m'avoir fait valoir auprès de vous par ce bel endroit. A 88 ans je mange des huitres tous les matins, je dine bien, je ne soupe pas mal; on fait des heros pour un moindre mérite que le mien.

Qu'on ait plus de bien, de crédit,  
Plus de vertu, plus de conduite,  
Je n'en aurai point de dépit:  
Qu'un autre me passe en mérite

Sur

Sur le goût & sur l'appétit ,  
 C'est l'avantage qui m'irrite.  
 L'estomac est le plus grand bien ,  
 Sans lui les autres ne font rien.  
 Un grand cœur veut tout entreprendre ;  
 Un grand esprit veut tout comprendre :  
 Les droits de l'estomac sont de bien digérer :  
 Et dans les sentimens que me donne mon Ange ,  
 La beauté de l'esprit , la grandeur du courage ,  
 N'ont rien qu'à sa vertu l'on puisse comparer.

ETANT jeune je n'admirois que l'esprit ,  
 moins attaché aux intérêts du corps que je  
 ne devois l'être. Aujourd'hui je répare au-  
 tant qu'il m'est possible le tort que j'ai eu ;  
 ou par l'usage que j'en fais , ou par l'estime &  
 l'amitié que j'ai pour lui. Vous en avez usé  
 autrement. Le corps vous a été quelque  
 chose dans votre jeunesse ; présentement vous  
 n'êtes occupée que de ce qui regarde l'esprit.  
 Je ne sai pas si vous avez raison de l'estimer  
 tant. On ne lit presque rien qui vaille la peine  
 d'être retenu. On ne dit presque rien qui  
 mérite d'être écouté. Quelque misérables  
 que soient les sens à l'âge où je suis , les  
 impressions que font sur eux les objets qui  
 plaisent , me trouvent bien plus sensible ,  
 & nous avons grand tort de les vouloir  
 mortifier. C'est peut-être une jalousie de  
 l'esprit , qui trouve leur partage meilleur  
 que le sien. M. Bernier , le plus joli Philo-  
 sophe que j'aie connu , (Joli Philosophe ne  
 se dit guère , mais sa figure , sa taille , sa ma-  
 nière , sa conversation , l'ont rendu digne de  
 cette

cette épithète-là.) M. Bernier, en parlant de la mortification des sens, me dit un jour : „ Je vais vous faire une confidence que je „ ne ferois pas à Madame de la Sabliere, à „ Mademoiselle de l'Enclos même, que je „ tiens d'un ordre supérieur; je vous dirai „ en confidence que l'abstinence des plaisirs „ me paroît un grand péché ". Je fus surpris de la nouveauté du système. Il ne laissa pas de faire quelque impression sur moi. S'il eut continué son discours, peut-être m'auroit-il fait goûter sa doctrine. Continuez-moi votre amitié, qui n'a jamais été altérée; ce qui est rare dans un aussi long commerce que le nôtre.

## HUITIEME LETTRE

DE Mlle DE L'ENCLOS A M. DE SAINT  
EVREMOND, *Août 1698.*

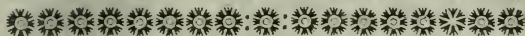
**M.** De Clerambault m'a fait un sensible plaisir en me disant que vous songiez à moi: j'en suis digne par l'attachement que je conserve pour vous. Nous allons mériter des louanges de la postérité par la durée de notre vie, & par celle de notre amitié. Je crois que je vivrai autant que vous. Je suis lassé quelquefois de faire toujours la même chose; & je loue le Suisse qui se jetta dans la rivière par cette raison. Mes amis me reprennent souvent sur cela; & m'assurent que la vie est bonne, tant que l'on est tranquille & que l'esprit est sain. La force du corps donne d'autres pensées. L'on préféreroit sa  
force

force à celle de l'esprit ; mais tout est inutile quand on ne fauroit rien changer. Il vaut autant s'éloigner des réflexions, que d'en faire qui ne servent à rien. Madame Sandwich m'a donné mille plaisirs, par le bonheur que j'ai eu de lui plaire. Je ne croyois pas sur mon déclin pouvoir être propre à une femme de son âge. Elle a plus d'esprit que toutes les femmes de France, & plus de véritable mérite. Elle nous quitte : c'est un regret pour tout ce qui la connoît, & pour moi particulièrement. Si vous aviez été ici, nous aurions fait des repas dignes du tems passé. Aimez-moi toujours. Madame de Coulange a pris la commission de faire vos complimens à M. le Comte de Grammont par M<sup>e</sup> la Comtesse de Grammont. Il est si jeune que je le crois aussi léger, que du tems qu'il haïssoit les malades, & qu'il les aimoit dès qu'ils étoient revenus en santé. Tout ce qui revient d'Angleterre parle de la beauté de Madame la Duchesse Mazarin, comme on parle ici de celle de Mademoiselle de Bellefond qui commence. Vous m'avez attachée à Madame Mazarin, & je n'en entens point dire de bien sans plaisir. Adieu, Monsieur, pourquoi n'est-ce pas un bon jour ? Il ne faudroit pas mourir sans se voir.

*(La Suite dans le Num. suivant.)*



# P E T I T R E S E R V O I R.



*Suite de l'Histoire de la Vie de Mademoiselle  
de l'Enclos.*

## NEUVIE'ME LETTRE

DE Mlle DE L'ENCLOS A M. DE SAINT  
EVREMOND, le 3. Juillet 1699.

*Sur la mort de Madame la Duchesse Mazarin,  
morte à Chelsey, près de Londres, le 21  
Juin 1699, âgée de 57 ans.*

Quelle perte pour vous , Monsieur ! Si  
on n'avoit pas à se perdre soi-même ,  
on ne se consoleroit jamais. Je vous  
 plains sensiblement : vous venez de perdre un  
commerce aimable , qui vous a soutenu dans  
un pays étranger. Que peut-on faire pour  
remplacer un tel malheur ? Ceux qui vivent  
longtems sont sujets à voir mourir leurs  
Num. LXXXVII. G amis,



amis, après cela votre esprit, votre Philosophie vous servira à vous soutenir. J'ai senti cette mort comme si j'avois eu l'honneur de connoître Madame Mazarin. Elle a songé à moi dans mes maux: j'ai été touchée de cette bonté; & ce qu'elle étoit pour vous m'avoit attachée à elle. Il n'y a plus de remède, & il n'y en a nul à ce qui arrive à nos pauvres corps. Conservez le vôtre. Vos amis aiment à vous voir si sain, & si sage: car je tiens pour sages ceux qui savent se rendre heureux. Je vous rends mille grâces du thé que vous m'avez envoyé. La gaieté de votre Lettre m'a autant plu que votre présent. Vous allez ravoir Madame Sandwich, que nous voyons partir avec beaucoup de regret. Je voudrois que la situation de sa vie vous pût servir de quelque consolation. J'ignore les manières Angloises: cette Dame a été très-Françoise ici. Adieu, mille fois, Monsieur, si l'on pouvoit penser comme Madame de Chevreuse, qui croyoit en mourant qu'elle alloit causer avec tous ses amis en l'autre monde, il seroit doux de le penser.

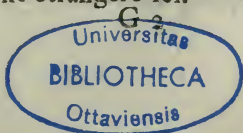
## DIXIÈME LETTRE

DE Mlle DE L'ENCLOS À M. DE SAINT  
EVREMOND, 1699.

Votre Lettre m'a rempli de desirs inutiles dont je ne me croyois plus capable. Les jours se passent, comme disoit le bon homme des Yveteaux, dans l'igno-  
ran-

rance & la paresse ; & ces jours nous détruisent, & nous font perdre les choses à quoi nous sommes attachés. Vous l'éprouvez cruellement. Vous disiez autrefois que je ne mourrois que de réflexions : je tâche à n'en plus faire, & à oublier le lendemain le jour que je vis aujourd'hui. Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du tems qu'un autre. De quelque sorte que cela soit, qui m'auroit proposé une telle vie, je me ferois pendue. Cependant on tient à un vilain corps comme à un corps agréable. On aime à sentir l'aïse & le repos. L'appétit est quelque chose dont je jouis encore. Plût à Dieu de pouvoir éprouver mon estomac avec le vôtre, & parler de tous les originaux que nous avons connus, dont le souvenir me réjouit plus que la présence de beaucoup de gens que je vois, quoiqu'il y ait du bon dans tout cela, mais, à dire le vrai, nul rapport. M. de Clerambault me demande souvent, s'il ressemble par l'esprit à son père : non, lui dis-je ; mais j'espère de sa présomption qu'il croit ce non avantageux, & peut-être qu'il y a des gens qui le trouveroient. Quelle comparaison du siècle présent avec celui que nous avons vû ! Vous alliez voir Madame Sandwich ; mais je crains qu'elle aille à la campagne. Elle fait tout ce que vous pensez d'elle. Madame Sandwich vous dira plus de nouvelles de ce pays-ci que moi. Elle a tout approfondi & tout pénétré. Elle connoît parfaitement tout ce que je hante, & a trouvé le moyen de n'être point étrangere ici.

HUI.

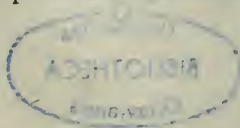


## HUITIÈME LETTRE

RÉPONSE DE M. DE SAINT EVRE-  
MOND A Mlle DE L'ENCLOS. 1699.

**L**A dernière Lettre que je reçois de Mlle de l'Enclos me semble toujours la meilleure. Et ce n'est point que le sentiment du plaisir présent l'emporte sur le souvenir du passé! La véritable raison est que votre esprit se fortifie tous les jours. S'il en est du corps comme de l'esprit, je soutiendrois mal ce combat d'estomac dont vous me parlez. J'ai voulu faire un essai du mien contre celui de Madame Sandwich, à un grand repas, chez Mylord Jersey, je ne fus pas vaincu. Tout le monde connoît l'esprit de Madame Sandwich: je vois son bon goût par l'estime extraordinaire qu'elle a pour vous. Je ne fus pas vaincu sur les louanges qu'elle vous donna, non plus que sur l'appétit. Vous êtes de tous les pays; aussi estimé à Londres qu'à Paris. Vous êtes de tous les tems; & quand je vous allégué pour faire honneur au mien, les jeunes gens vous nomment aussitôt pour donner l'avantage au leur. Vous voilà maîtresse du présent & du passé. Puissiez-vous avoir des droits considérables sur l'avenir! je n'ai pas en vue la réputation: elle vous est assurée dans tous les tems. Je regarde une chose plus essentielle; c'est la vie, dont huit jours valent mieux que huit siècles de gloire après la mort. Qui vous auroit proposé autrefois de vivre comme vous

vous



vous vivez, vous vous seriez pendue; l'expression me charme, cependant vous vous contentez de l'aïse & du repos, après avoir senti ce qu'il y a de plus vif,

L'esprit vous satisfait, ou du moins vous console;

Mais on préféreroit de vivre jeune & folle;  
Et laisser aux Vieillards, exempts de passions,  
La triste gravité de leurs réflexions.

Il n'y a personne qui fasse plus de cas de la jeunesse que moi. Comme je n'y tiens que par le souvenir, je suis votre exemple, & m'accommode du présent le mieux qu'il m'est possible. Plût à Dieu que Madame Mazarin eût été de notre sentiment ! Elle vivroit encore. Mais elle a voulu mourir la plus belle du monde. Madame Sandwich va à la campagne. Elle part d'ici admirée à Londres comme elle a été à Paris. Vivez, la vie est bonne, quand elle est sans douleur. Je vous prie de faire tenir ce Billet à Monsieur l'Abbé de Hautefeuille, chez Madame la Duchesse de Bouillon. Je vois quelquefois les Amis de Monsieur l'Abbé Dubois, qui se plaignent d'être oubliez. Assurez-le de mes très-humbles respects.

## ONZIÈME LETTRE

DE Mlle DE L'ENCLOS A M. DE SAINT  
EVREMOND, 1700. 14 OCTOBRE.

**L**E Bel-esprit est bien dangereux dans l'amitié! Votre Lettre en auroit gâté une autre que moi. Je connois votre imagination vive & étonnante, & j'ai même eu besoin de me souvenir que Lucien a écrit à la louange de la Mouche, pour m'accoutumer à votre stile. Plût à Dieu que vous pussiez penser de moi ce que vous en dites! Je me passerois de toutes les nations. Aussi est-ce à vous que la gloire en demeure. C'est un chef-d'œuvre que votre dernière Lettre. Elle a fait le sujet de toutes les conversations que l'on a eues dans ma chambre depuis un mois. Vous retournez à la jeunesse: vous faites bien de l'aimer. La Philosophie sied bien avec les agrémens de l'esprit. Ce n'est pas assez d'être sage, il faut plaire: & je vois bien que vous plairez toujours, tant que vous penserez comme vous pensez. Peu de gens résistent aux années. Je crois ne m'en être pas encore laissé accabler. Je souhaiterois, comme vous, que Madame Mazarin eût regardé la vie en elle-même sans songer à son visage, qui eût toujours été aimable, quand le bon sens auroit tenu la place de quelque éclat de moins. Madame Sandwich conservera la force de l'esprit, en perdant la jeunesse, au moins le pensai-je ainsi. Adieu,  
Mon-



Monfieur, quand vous verrez Madame la Comteffe de Sandwich, faites-la fouvenir de moi; je ferois très-fâchée d'en être oubliée.

## NEUVIE'ME LETTRE

DE M. DE SAINT EVREMOND A Mlle  
DE L'ENCLOS, LE 1<sup>er</sup> JANVIER 1701.

**O**N m'a rendu dans le mois de Décembre la Lettre que vous m'avez écrite le 14. Octobre 1700. Elle est un peu vieille. Mais les bonnes chofes font agréablement reçues, quelque tard qu'elles arrivent. Vous êtes férieufe, & vous plaifez. Vous donnez de l'agrément à Sénèque, qui n'est pas accoutumé d'en avoir. Vous vous dites vieille avec toutes les graces de l'humeur & de l'esprit des jeunes gens. J'ai une curiosité que vous pouvez fatisfaire: quand il vous fouvient de votre jeunesse, le fouvenir du passé ne vous donne-t-il point de certaines idées auffi éloignées de la langueur de l'indolence que du trouble de la paffion? Ne fentez-vous point dans votre cœur une opposition fecrette à la tranquillité que vous penfez avoir donnée à votre esprit?

Mais aimer, & vous voir aimée,  
Est une douce illusion,  
Qui dans votre cœur s'est formée  
De concert avec la raifon.



D'une amoureuse sympathie  
 Il faut pour arrêter le cours,  
 Arrêter celui de nos jours;  
 Sa fin est celle de la vie,

Puissent les Destins complaisans  
 Vous donner encore trente ans  
 D'Amour & de Philosophie!

C'est ce que je vous souhaite le premier  
 jour de l'année 1701. jour où ceux qui n'ont  
 rien à donner, donnent pour étrennes des  
 souhaits.

*Fin des Lettres de M. de St. Evremond &  
 de Mlle de l'Enclos.*



## IMITATION LIBRE

DE LA PROSE, *Dies iræ.*

**D**Es vengeances de Dieu voici le jour terrible;  
 Le son de la trompette horrible  
 A brisé les tombeaux, a ranimé les corps;  
 Sur un nuage, armé de flammes éclatantes,  
 Le Roi des vivans & des morts  
 Cite à son Tribunal les Nations tremblantes:  
 A l'aspect foudroyant de ce Juge vengeur,  
 La nature & la mort ont frémi de terreur;  
 Un Ange a déployé ce Livre formidable,

L'es-

L'esperance du Juste, & l'effroi du coupable ;  
 La vérité vendue aux forfaits des méchans,  
 Va réclamer ses droits, outragés trop long tems :  
 Ces complots ténébreux, ces cabales perfides,  
 Ces noires trahisons, ces conseils homicides,  
 Aux yeux de l'univers, & confus & surpris,  
 Seront en ce grand jour dévoilés & punis.  
 Pâlissez, fiers tyrans, Dieux de chair & d'argile,  
 Dont la mort a détruit la puissance fragile !  
 De ce sang innocent, par vos mains répandu,  
 Le lamentable cri du Ciel est entendu ;  
 L'éclair part, l'enfer s'ouvre, & ses brûlans abî-  
 mes

Dévorent pour jamais, & vos noms, & vos cri-  
 mes. . . . ,

Mais quoi ! . . . . le Juste tremble en ce moment  
 d'horreur ?

Où fuir ? Où se cacher ? O supplice ! ô terreur !  
 Tombez \*, écrasez-nous, rochers épouvantables !  
 Ouvrez-nous vos cachots, cavernes effroyables !  
 Dérobez notre tête aux fureurs de l'Agneau !  
 Mort ! viens nous engloutir, viens nous rendre  
 au tombeau ! . . .

Grand Dieu ! je tombe aux pieds de ta bonté  
 suprême !

Souviens-toi, que pour nous tu t'immolas toi-  
 même !

Ar-

\* *Apoc. ch. 6. v. 15. 16 & 17.*

106 IMITATION LIBRE &c.

Arrache aux feux cruels de l'enfer irrité  
L'Ouvrage de tes mains par ton sang racheté!  
Je t'adore & te crains, je frémis & j'espere;  
Suspens ton bras vengeur, ô mon Juge! ô mon  
Pere!

Ton courroux est terrible, & je l'ai mérité;  
Mais le Dieu de justice est le Dieu de bonté.  
Du pécheur pénitent il voit couler les larmes;  
Il entend ses soupirs, il bannit ses allarmes;  
S'il lance ses carreaux sur les cœurs endurcis,  
Toujours il tend les bras à ces foibles brebis,  
Qu'une frivole erreur a long-tems détournées;  
Mais qu'enfin au bercail l'amour a ramenées.  
Que le fourbe & l'impie aux tourmens soit livré;  
Justes! que craignez-vous? Le Trône est préparé.  
Venez; le Tout-Puissant vous couvre de ses aîles;  
Sur vos fronts, couronnés de splendeurs immor-  
telles,  
Il imprime sa gloire & sa divinité,  
Et son cœur pour jamais avec vos cœurs fidelles  
Veut partager sa joie & sa félicité.

R E F L E X I O N S

SUR LA GRANDEUR DE DIEU ET LA FOLIE  
DES HOMMES.

**D**Ans un char rayonnant de gloire & de puis-  
sance,  
Des Cieux le Monarque & l'Auteur  
Parcourt cet Univers immense,  
Dont lui même est le Créateur,

Et

# REFLEXIONS SUR LA GRANDEUR &c. 107

Et qui n'est qu'un essai de sa Toute-Puissance.

Quel magnifique objet a frappé mes esprits !

Le Temple où sa grandeur préside,

Franchit d'un mouvement rapide

Ce vuide que jamais nul homme n'a compris ;

Un Ange bienfaisant, Ministre de ses graces,

Verse sur les humains les sources efficaces

De sa paternelle bonté ;

Plus loin, l'exécuteur de son courroux funeste,

Ministre de son équité,

De son bras foudroyant tient la flamme céleste,

Et jette des yeux menaçans

Sur cette terre trop coupable.

Tremblez Rois, Monarques puissans,

Vous, dont le pouvoir redoutable

Rassemble d'un seul mot mille peuples divers ;

Mais déjà cet éclat, ce brillant Diadème,

Ce Trône, qui sembloit dominer sur les airs,

Tout s'est évanoui devant l'Etre suprême,

Le vrai Maître de vos Etats.

Parmi cette foule innombrable

De globes suspendus par l'effort de son bras,

Je ne reconnois plus ce globe formidable,

La demeure des Potentats.

Dieu d'une lumière ineffable,

Quelle est ta splendeur admirable,

Que les purs Séraphins ne peuvent soutenir !

De l'abîme profond l'étendue ignorée,

Que l'œil ni la raison ne peuvent définir,

Peint-ton éternelle durée.

Et

## 108 REFLEXIONS SUR LA GRANDEUR

Et toi, frivole humanité,  
Toi, dont la terrestre origine  
Obscurcit ce rayon d'une flamme divine,  
La source de ta vanité,  
Crois-tu de pénétrer la sage Providence ?  
De ce Dieu, sans qui rien n'eût jamais existé ?  
A ce que tu connois tu regles sa puissance ;  
Le doute suit bien-tôt ta curiosité,  
Et tu trouves pour prix de ta témérité,  
Aveuglé par ton arrogance,  
Des phantômes de vérité.  
Plus heureux l'Artisan de sa simplicité,  
Qui, non à sçavoir, mais à sa conscience,  
Mesure son humble piété ;  
Qui des Livres sacrés fait sa seule science,  
Et pour aimer son Dieu, n'écoute que son cœur !  
Occupé du soin de lui plaire,  
Plutôt que de juger son sage Créateur,  
Son unique désir est de le satisfaire,  
Et l'offenser est sa seule frayeur.

## LA DEFAITE DE LA RAISON.

CANTATILLE A MLLE \*\*\*.

**E**st-il un sort plus affreux que le mien ?  
Je regnois sur le cœur de l'aimable Thémire,  
Quand jalouse de mon empire,  
La Raison vint tenter de m'enlever ce bien.

Au

Au coup fatal qu'elle m'apprête,  
 La douleur accable mes sens,  
 Et la crainte de perdre une telle conquête,  
 A mon cœur amoureux arrache ces accens,

Tendres Amours, accourez tous;  
 Venez, volez, troupe propice;  
 Le cœur de Thémire est à vous,  
 Ne souffrez pas qu'on le ravisse.  
 Armez-vous d'un juste courroux;  
 Venez, volez, troupe propice,  
 Tendres Amours, accourez tous.  
 L'Amour paroît avec sa suite,  
 Il s'avance au bruit de ma voix:

A cet aspect la Raison prend la fuite,  
 L'Amour en rit, & Thémire à ses loix  
 Se rend une seconde fois.

Fiere Raison, de ton empire  
 Ce n'est pas encore le tems,  
 Tu régneras sur ma Thémire,  
 Quand l'âge aura glacé ses sens;  
 Jusqu'à cette heure infortunée,  
 Fixe loin d'elle ton séjour;  
 Son automne t'est destinée,  
 Mais son printems est à l'Amour.





## L'AMANT AVEUGLE.

**P**Rêt de fixer ses vœux par un lien nouveau,  
Un jour l'impatient Dorante  
Se faisant de l'Hymen une image brillante,  
En voulut avoir le tableau.  
Chez un Peintre aussi-tôt il marche, il court, il vole :  
Cà, Monsieur, de l'Hymen faites-moi le portrait,  
Quand pourrez-vous ? . . . Quel jour sera-t'il fait ?

D'abord comptez sur ma parole,  
Pour le prix vous serez pleinement satisfait.  
Mais n'allez pas d'une forme ordinaire  
Peindre le plus charmant des Dieux ;  
Qu'il soit libre, enjoué ; sur tout qu'il ait les yeux  
Tendres comme l'Amour & plus beaux que sa

mere.  
Enfin il faut vous surpasser,  
Et travailler d'après nature ;  
Et selon la beauté qu'aura votre peinture,  
Je sçaurai vous récompenser.  
Le Peintre, par un coup de maître,  
Voulant signaler son pinceau,  
Ou bien pour mieux être payé peutêtre,  
Représenta l'Hymen si beau,  
Qu'on auroit pu le méconnoître.

Notre amant toutefois n'en fut pas satisfait.  
Ce front, dit-il, n'est pas bien fait,

Je

Je lui trouve, je crois, la peau même ridée.

Ah, Monsieur, quels yeux languissans!

Ce visage n'a point cet air, ces agrémens...

Enfin ce n'est point là l'Hymen dans mon idée.

Tout n'est ici que médiocrement beau,  
Je vais médiocrement vous payer votre ouvrage.

Ah! s'il vous plaît, rendez-moi mon tableau,

Dit le Peintre, je fais de l'huile un tel usage,

Le tems à mes couleurs donne un tel avantage,

Qu'il faut au moins à mes portraits

Trois mois pour les rendre parfaits.

Adieu, Monsieur, je compte dans la suite

Que vous en ferez plus content,

Je ne suis pas pressé d'argent:

Il faut que mes tableaux aient tout leur mérite.

Le lendemain l'amant passionné

Donna la main à sa Maîtresse:

Il ne sentit jamais de plus vive tendresse

Que dans cet instant fortuné;

Mais cette ardeur se perd dans le ménage.

Le Peintre qui le sentoît bien,

Trois mois après ce doux lien,

Vint à l'Epoux rapporter son ouvrage.

L'Epoux changea bien de langage;

Tout lui parut alors admirable, charmant.

Vous me l'aviez bien dit, Monsieur, quel chan-  
gement!

Je ne connois plus ce visage;

Ces yeux sont mille fois plus beaux qu'aupara-  
vant.

En vérité je vous admire.

Cependant, s'il faut vous le dire,  
Je trouve à ce portrait trop de vivacité;  
Franchement cet air libre à l'Hymen ne sied  
guère,

Il doit avoir de la beauté,  
Une beauté solide & fiere,  
Un feu que la raison modère;  
Un air de sensibilité,

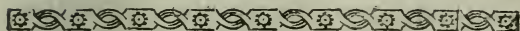
Different toutefois de cette ardeur légère,  
Que souffle le Dieu de Cithere  
Dans le cœur d'un amant aveugle & transporté.  
Pour le coup, jé suis bon augure,  
Répond le Peintre en badinant,

Ce que je prévoyois arrive justement.  
Le tems n'a rien changé, Monsieur, dans ma  
Peinture,  
Mais dans vous-même seulement.  
Pendant que vous étiez amant,  
Vous ne voyiez d'Hymen qu'une fausse figure;  
Vous êtes mari maintenant.





# P E T I T R E S E R V O I R.



## DISCOURS PRÉLIMINAIRE DES ÉDITEURS

*De l'Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts, & des Métiers, en 10 Volumes in Folio; proposée à Paris par souscription à 280 Livres, ou pour ceux qui n'auront pas souscrit à 372. Livres.*

[ AVERTISSEMENT DE J. NEAULME.

„ JE me détermine à donner ici ce Discours  
„ tout entier, sur le témoignage de Per-  
„ sonnes de mérite & de savoir qui me  
„ l'assurent excellent; c'est aussi Mr. d'Al-  
„ lembert, qui excelle dans les Mathémati-  
„ ques & dans la Litterature, qui l'a compo-  
„ sée. Par là on pourra prendre une idée  
„ juste du Dictionnaire : & c'est mon in-  
„ tention d'autant plus volontiers que la  
Num. LXXXVIII. H „ pre-

„ première idée de cette Entreprise m'appartient.

„ D'ABORD que le Dictionnaire de Chambers parut en Anglois, sa réputation me fit  
 „ prendre la résolution de le faire traduire  
 „ en François, & je l'annonçai en conséquence. Je ne m'en tint pas là. Je m'assurai de quelques personnes d'un savoir  
 „ très-distingué, & d'un mérite reconnu, pour  
 „ pouvoir faire mieux par leur secours &  
 „ sous leurs auspices, & faire ainsi exécuter  
 „ un Projet plus vaste que celui de Chambers  
 „ même, en y comprenant celui d'Harris &c.  
 „ Il ne s'agissoit pas seulement de traduire,  
 „ mais d'améliorer & d'augmenter. J'en  
 „ étois-là, lorsqu'il me vint en connoissance  
 „ le premier Projet formé à Paris de cette  
 „ Encyclopédie. J'avouë qu'il me fit suspendre pour un tems le mien : le chagrin  
 „ d'être prévenu dans l'exécution d'une idée  
 „ qu'il auroit été à souhaiter être unique,  
 „ fut supporté par l'espérance de profiter du  
 „ travail d'autrui, & de ne pas courir le  
 „ risque d'échouer par une concurrence opiniâtre & non égale, en ne parlant que  
 „ d'un Libraire contre plusieurs.

„ J'AI à présent les plus grands avantages sur ceux de Paris. Je puis m'engager,  
 „ sans ce même danger de faire une Edition plus belle, plus ample & meilleure  
 „ encore, & la donner après de la moitié  
 „ moins, & aussi par souscription. Que peut  
 „ faire dans une Entreprise de cette nature  
 „ 6 à 8 mois, disons même un an de différence dans la publication de chaque

„ Volume, delais qui est soutenu d'ailleurs  
 „ par l'espérance du mieux ? Voilà ce que  
 „ j'avois à dire. Il me sera facile aussi, si je  
 „ le recherche, de transporter mon droit de  
 „ copie à d'autres Libraires ou de m'en as-  
 „ socier ; enfin il ne me sera pas difficile, en  
 „ quittant la Libraire même, de faire main-  
 „ tenir mon droit : & j'ose dire que j'ai été  
 „ au devant des Libraires de Paris à tous  
 „ égards, & qu'ils sont informés de mes  
 „ prérogatives & avantages. Ainsi c'est eux  
 „ qu'ils n'ont pas voulu sentir le dommage  
 „ qui me portoient en premier ressort &  
 „ qui ont méprisé le tort que je pouvois leur  
 „ faire. Me voilà donc bien plus que suf-  
 „ fisamment autorisé à n'avoir pas le moi-  
 „ dre scrupule à leur égard, & à faire pro-  
 „ poser au Public tous les avantages possi-  
 „ bles ; le voilà aussi prevenu ce Public.  
 „ Venons à présent au Discours Préliminaire  
 „ qui commence ainsi. ]

L'ENCYCLOPÉDIE que nous présentons  
 au Public, est, comme son titre l'annonce,  
 l'Ouvrage d'une société de Gens de Lettres.  
 Nous croirions pouvoir assurer, si nous n'é-  
 tions pas du nombre, qu'ils sont tous avan-  
 tageusement connus, ou dignes de l'être.  
 Mais sans vouloir prévenir un jugement qu'il  
 n'appartient qu'aux Savans de porter, il est  
 au moins de notre devoir d'écarter avant tou-  
 tes choses l'objection la plus capable de nuire  
 au succès d'une si grande entreprise. Nous  
 déclarons donc que nous n'avons point eu



la témérité de nous charger seuls d'un poids si supérieur à nos forces, & que notre fonction d'Editeurs consiste principalement à mettre en ordre des matériaux dont la partie la plus considérable nous a été entièrement fournie. Nous avons fait expressement la même déclaration dans le corps du *Prospectus* (a); mais elle auroit peut-être dû se trouver à la tête. Par cette précaution, nous eussions apparemment répondu d'avance à une foule de gens du monde, & même à quelques gens de Lettres, qui nous ont demandé comment deux personnes pouvoient traiter de toutes les Sciences & de tous les Arts, & qui néanmoins avoient jetté sans doute les yeux sur le *Prospectus*, puisqu'ils ont bien voulu l'honorer de leurs éloges. Ainsi, le seul moyen d'empêcher sans retour leur objection de reparoitre, c'est d'employer, comme nous faisons ici, les premières lignes de notre Ouvrage à la détruire. Ce début est donc uniquement destiné à ceux de nos Lecteurs qui ne jugeront pas à propos d'aller plus loin : nous devons aux autres un détail beaucoup plus étendu sur l'exécution de L'ENCYCLOPÉDIE : ils le trouveront dans la suite de ce Discours, avec les noms de chacun de nos collègues ; mais ce détail si important par sa nature & par sa matiere, demande à être précédé de quelques réflexions philosophiques.

L'OUVRAGE dont nous donnons aujourd'hui

(a) Ce *Prospectus* a été publié au mois de Novembre 1750.

d'hui le premier volume, a deux objets : comme *Encyclopédie*, il doit exposer autant qu'il est possible, l'ordre & l'enchaînement des connoissances humaines : comme *Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers*, il doit contenir sur chaque Science & sur chaque Art, soit libéral, soit mécanique, les principes généraux qui en font la base, & les détails les plus essentiels, qui en font le corps & la substance. Ces deux points de vûe, d'*Encyclopédie* & de *Dictionnaire raisonné*, formeront donc le plan & la division de notre Discours préliminaire. Nous allons les envisager, les suivre l'un après l'autre, & rendre compte des moyens par lesquels on a tâché de satisfaire à ce double objet.

POUR peu qu'on ait réfléchi sur la liaison que les découvertes ont entr'elles, il est facile de s'appercevoir que les Sciences & les Arts se prêtent mutuellement des secours, & qu'il y a par conséquent une chaîne qui les unit. Mais s'il est souvent difficile de réduire à un petit nombre de regles ou de notions générales, chaque Science ou chaque Art en particulier, il ne l'est pas moins de renfermer en un systême qui soit un, les branches infiniment variées de la science humaine.

LE premier pas que nous ayons à faire dans cette recherche, est d'examiner, qu'on nous permette ce terme, la généalogie & filiation de nos connoissances, les causes qui ont dû les faire naître, & les caractères qui les distinguent ; en un mot, de remonter

qu'à l'origine & à la génération de nos idées. Indépendamment des secours que nous tirerons de cet examen pour l'énumération encyclopédique des Sciences & des Arts, il ne sauroit être déplacé à la tête d'un ouvrage tel que celui-ci.

ON peut diviser toutes nos connoissances en directes & en réfléchies. Les directes sont celles que nous recevons immédiatement sans aucune opération de notre volonté; qui trouvant ouvertes, si on peut parler ainsi, toutes les portes de notre ame, y entrent sans résistance & sans effort. Les connoissances réfléchies sont celles que l'esprit acquiert en opérant sur les directes, en les unissant & en les combinant.

TOUTES nos connoissances directes se réduisent à celles que nous recevons par les sens; d'où il s'ensuit que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées. Ce principe des premiers Philosophes a été long-tems regardé comme un axiome par les Scholastiques; pour qu'ils lui fissent cet honneur il suffisoit qu'il fût ancien, & ils auroient défendu avec la même chaleur les formes substantielles ou les qualités occultes. Aussi cette vérité fut-elle traitée à la renaissance de la Philosophie, comme les opinions absurdes dont on auroit dû la distinguer; on la proscrivit avec elles, parce que rien n'est si dangereux pour le vrai, & ne l'expose tant à être méconnu, que l'alliage ou le voisinage de l'erreur. Le système des idées innées, séduisant à plusieurs égards, & plus frappant peut-être parce qu'il étoit moins connu, a  
suç-

succédé à l'axiome des Scholastiques ; & après avoir long-tems regné, il conserve encore quelques partisans ; tant la vérité a de peine à reprendre sa place, quand les préjugés ou le sophisme l'en ont chassée. Enfin depuis assez peu de tems on convient presque généralement que les Anciens avoient raison ; & ce n'est pas la seule question sur laquelle nous commençons à nous rapprocher d'eux.

RIEN n'est plus incontestable que l'existence de nos sensations ; ainsi, pour prouver qu'elles sont le principe de toutes nos connoissances, il suffit de démontrer qu'elles peuvent l'être : car en bonne Philosophie, toute déduction qui a pour base des faits ou des vérités reconnues, est préférable à ce qui n'est appuyé que sur des hypothèses, même ingénieuses. Pourquoi supposer que nous ayons d'avance des notions purement intellectuelles, si nous n'avons besoin pour les former, que de réfléchir sur nos sensations ? Le détail où nous allons entrer fera voir que ces notions n'ont point en effet d'autre origine.

LA première chose que nos sensations nous apprennent, & qui même n'en est pas distinguée, c'est notre existence ; d'où ils s'ensuit que nos premières idées réfléchies doivent tomber sur nous, c'est-à-dire, sur ce principe pensant qui constitue notre nature, & qui n'est point différent de nous-mêmes. La seconde connoissance que nous devons à nos sensations, est l'existence des objets extérieurs, parmi lesquels notre pro-

pre corps doit être compris, puisqu'il nous est, pour ainsi dire, extérieur, même avant que nous ayons démêlé la nature du principe qui pense en nous. Ces objets innombrables produisent sur nous un effet si puissant, si continu, & qui nous unit tellement à eux, qu'après un premier instant où nos idées réfléchies nous rappellent en nous-mêmes, nous sommes forcés d'en sortir par les sensations qui nous assiègent de toutes parts, & qui nous arrachent à la solitude où nous resterions sans elles. La multiplicité de ces sensations, l'accord que nous remarquons dans leur témoignage, les nuances que nous y observons, les affections involontaires qu'elles nous font éprouver, comparées avec la détermination volontaire qui préside à nos idées réfléchies, & qui n'opere que sur nos sensations même; tout cela forme en nous un penchant insurmontable à assurer l'existence des objets auxquels nous rapportons ces sensations, & qui nous paroissent en être la cause; penchant que bien des Philosophes ont regardé comme l'ouvrage d'un Etre supérieur, & comme l'argument le plus convaincant de l'existence de ces objets. En effet, n'y ayant aucun rapport entre chaque sensation & l'objet qui l'occasionne, ou du moins auquel nous la rapportons, il ne paroît pas qu'on puisse trouver par le raisonnement de passage possible de l'un à l'autre; il n'y a qu'une espèce d'instinct, plus sûr que la raison même, qui puisse nous forcer à franchir un si grand intervalle; & cet instinct est si vif en nous, que quand on supposeroit  
pour



pour un moment qu'il subsistât, pendant que les objets extérieurs seroient anéantis, ces mêmes objets reproduits tout-à-coup ne pourroient augmenter sa force. Jugeons donc sans balancer, que nos sensations ont en effet hors de nous la cause que nous leur supposons, puisque l'effet qui peut résulter de l'existence réelle de cette cause ne sauroit différer en aucune manière de celui que nous éprouvons; & n'imitons point ces Philosophes dont parle Montagne, qui interrogés sur le principe des actions humaines, cherchent encore s'il y a des hommes. Loin de vouloir répandre des nuages sur une vérité reconnue des Sceptiques même lorsqu'ils ne disputent pas, laissons aux Métaphysiciens éclairés le soin d'en développer le principe: c'est à eux à déterminer, s'il est possible, quelle gradation observe notre ame dans ce premier pas qu'elle fait hors d'elle-même, poussée pour ainsi dire, & retenue tout à la fois par une foule de perceptions, qui d'un côté l'entraînent vers les objets extérieurs, & qui de l'autre n'appartenant proprement qu'à elle, semblent lui circonscrire un espace étroit dont elles ne lui permettent pas de sortir.

DE tous les objets qui nous affectent par leur présence, notre propre corps est celui dont l'existence nous frappe le plus, parce qu'elle nous appartient plus intimement: mais à peine sentons-nous l'existence de notre corps, que nous nous appercevons de l'attention qu'il exige de nous, pour écarter les dangers qui l'environnent. Sujet à



mille besoins, & sensible au dernier point à l'action des corps extérieurs, il seroit bientôt détruit, si le soin de sa conservation ne nous occupoit. Ce n'est pas que tous les corps extérieurs nous fassent éprouver des sensations desagréables ; quelques-uns semblent nous dédommager par le plaisir que leur action nous procure. Mais tel est le malheur de la condition humaine, que la douleur est en nous le sentiment le plus vif ; le plaisir nous touche moins qu'elle, & ne suffit presque jamais pour nous en consoler. En vain quelques Philosophes soutenoient, en retenant leurs cris au milieu des souffrances, que la douleur n'étoit point un mal : en vain quelques autres plaçoient le bonheur suprême dans la volupté, à laquelle ils ne laissoient pas de se refuser par la crainte de ses suites : tous auroient mieux connu notre nature, s'ils s'étoient contentés de borner à l'exemption de la douleur le souverain bien de la vie présente, & de convenir que sans pouvoir atteindre à ce souverain bien, il nous étoit seulement permis d'en approcher plus ou moins, à proportion de nos soins & de notre vigilance. Des réflexions si naturelles frapperont infailliblement tout homme abandonné à lui-même, & libre de préjugés, soit d'éducation, soit d'étude : elles seront la suite de la première impression qu'il recevra des objets ; & l'on peut les mettre au nombre de ces premiers mouvemens de l'ame, précieux pour les vrais sages, & dignes d'être observés par eux, mais négligés ou rejetés par la Philosophie ordinaire,

dont

dont ils démentent presque toujours les principes.

LA nécessité de garantir notre propre corps de la douleur & de la destruction, nous fait examiner parmi les objets extérieurs, ceux qui peuvent nous être utiles ou nuisibles, pour rechercher les uns & fuir les autres. Mais à peine commençons-nous à parcourir ces objets, que nous découvrons parmi eux un grand nombre d'êtres qui nous paroissent entièrement semblables à nous, c'est-à-dire, dont la forme est toute pareille à la nôtre, & qui, autant que nous en pouvons juger au premier coup d'œil, semblent avoir les mêmes perceptions que nous: tout nous porte donc à penser qu'ils ont aussi les mêmes besoins que nous éprouvons, & par conséquent le même intérêt de les satisfaire; d'où il résulte que nous devons trouver beaucoup d'avantage à nous unir avec eux pour démêler dans la nature ce qui peut nous conserver ou nous nuire. La communication des idées est le principe & le soutien de cette union, & demande nécessairement l'invention des signes; telle est l'origine de la formation des sociétés avec laquelle les langues ont dû naître.

Ce commerce que tant de motifs puissans nous engagent à former avec les autres hommes, augmente bien-tôt l'étendue de nos idées, & nous en fait naître de très-nouvelles pour nous, & de très-éloignées, selon toute apparence, de celles que nous aurions eues par nous-mêmes sans un tel secours. C'est aux Philosophes à juger si cette communication, réciproque, jointe à la ressemblance

blance que nous appercevons entre nos sensations & celles de nos semblables, ne contribue pas beaucoup à fortifier ce penchant invincible que nous avons à supposer l'existence de tous les objets qui nous frappent. Pour me renfermer dans mon sujet, je remarquerai seulement que l'agrément & l'avantage que nous trouvons dans un pareil commerce, soit à faire part de nos idées aux autres hommes, soit à joindre les leurs aux nôtres, doit nous porter à resserrer de plus en plus les liens de la société commencée, & à la rendre la plus utile pour nous qu'il est possible. Mais chaque membre de la société cherchant ainsi à augmenter pour lui-même l'utilité qu'il en retire, & ayant à combattre dans chacun des autres un empressement égal au sien, tous ne peuvent avoir la même part aux avantages, quoique tous y aient le même droit. Un droit si légitime est donc bientôt enfreint par ce droit barbare d'inégalité, appelé loi du plus fort, dont l'usage semble nous confondre avec les animaux, & dont il est pourtant si difficile de ne pas abuser. Ainsi la force, donnée par la nature à certains hommes, & qu'ils ne devroient sans doute employer qu'au soutien & à la protection des foibles, est au contraire l'origine de l'oppression de ces derniers. Mais plus l'oppression est violente, plus ils la souffrent impatiemment, parce qu'ils sentent que rien de raisonnable n'a dû les y assujettir. De-là la notion de l'injuste, & par conséquent du bien & du mal moral, dont tant de Philosophes ont cherché le principe, & que le cri de la nature, qui retentit  
dans

dans tout homme , fait entendre chez les Peuples même les plus sauvages. Delà aussi cette loi naturelle que nous trouvons au dedans de nous , source des premières loix que les hommes ont dû former : sans le secours même de ces loix elle est quelquefois assez forte , sinon pour anéantir l'oppression , au moins pour la contenir dans certaines bornes. C'est ainsi que le mal que nous éprouvons par les vices de nos semblables , produit en nous la connoissance réfléchie des vertus opposées à ces vices ; connoissance précieuse , dont une union & une égalité parfaites nous auroient peut-être privés.

PAR l'idée acquise du juste & de l'injuste , & conséquemment de la nature morale des actions , nous sommes naturellement amenés à examiner quel est en nous le principe qui agit , ou ce qui est la même chose , la substance qui veut & qui conçoit. Il ne faut pas approfondir beaucoup la nature de notre corps & l'idée que nous en avons , pour reconnoître qu'il ne sauroit être cette substance , puisque les propriétés que nous observons dans la matiere , n'ont rien de commun avec la faculté de vouloir & de penser : d'où il résulte que cet être appelé *Nous* est formé de deux principes de différente nature , tellement unis , qu'il regne entre les mouvemens de l'un & les affections de l'autre , une correspondance que nous ne saurions ni suspendre ni altérer , & qui les tient dans un assujettissement réciproque. Cet esclavage si indépendant de nous , joint aux réflexions que nous sommes forcés de faire sur la nature des deux principes & sur leur imperfection ,

tion, nous élève à la contemplation d'une Intelligence toute puissante à qui nous devons ce que nous sommes, & qui exige par conséquent notre culte: son existence pour être reconnue, n'auroit besoin que de notre sentiment intérieur, quand même le témoignage universel des autres hommes, & celui de la Nature entière, ne s'y joindroient pas.

IL est donc évident que les notions purement intellectuelles du vice & de la vertu, le principe & la nécessité des loix, la spiritualité de l'ame, l'existence de Dieu & nos devoirs envers lui, en un mot les vérités dont nous avons le besoin le plus prompt & le plus indispensable, sont le fruit des premières idées réfléchies que nos sensations occasionnent.

QUELQUE interressantes que soient ces premières vérités pour la plus noble portion de nous-mêmes, le corps auquel elle est unie nous ramene bientôt à lui par la nécessité de pourvoir à des besoins qui se multiplient sans cesse. Sa conservation doit avoir pour objet, ou de prévenir les maux qui le menacent, ou de remédier à ceux dont il est atteint. C'est à quoi nous cherchons à satisfaire par deux moyens; savoir, par nos découvertes particulières, & par les recherches des autres hommes; recherches dont notre commerce avec eux nous met à portée de profiter. De-là ont dû naître d'abord l'Agriculture, la Médecine, enfin tous les Arts les plus absolument nécessaires. Ils ont été en même tems & nos connoissances primitives, & la source de toutes les autres, même de celles qui en pa-  
rois-



roissent très-éloignées par leur nature : c'est ce qu'il faut développer plus en détail.

LES premiers hommes, en s'aidant mutuellement de leurs lumieres , c'est-à-dire , de leurs efforts séparés ou réunis, sont parvenus, peut-être en assez peu de tems , à découvrir une partie des usages auxquels ils pouvoient employer les corps. Avides de connoissances utiles, ils ont dû écarter d'abord toute spéculation oisive, considérer rapidement les uns après les autres les différens êtres que la nature leur présentoit, & les combiner, pour ainsi dire, matériellement, par leurs propriétés les plus frappantes & les plus palpables. A cette premiere combinaison, il a dû en succéder une autre plus recherchée, mais toujours relative à leurs besoins, & qui a principalement consisté dans une étude plus approfondie de quelques propriétés moins sensibles, dans l'altération & la décomposition des corps, & dans l'usage qu'on en pouvoit tirer.

CEPENDANT, quelque chemin que les hommes dont nous parlons, & leurs successeurs, ayent été capables de faire, excités par un objet aussi intéressant que celui de leur propre conservation ; l'expérience & l'observation de ce vaste Univers leur ont fait rencontrer bientôt des obstacles que leurs plus grands efforts n'ont pû franchir. L'esprit, accoutumé à la méditation, & avide d'en tirer quelque fruit, a dû trouver alors une es-  
pece de ressource dans la découverte des propriétés des corps uniquement curieuses, découverte qui ne connoît point de bornes. En effet, si un grand nombre de connoissances agréables suffisoit pour consoler de la  
pri.



privation d'une vérité utile, on pourroit dire que l'étude de la Nature, quand elle nous refuse le nécessaire, fournit du moins avec profusion à nos plaisirs: c'est une espece de superflu qui supplée, quoique très-imparfaitement, à ce qui nous manque. De plus, dans l'ordre de nos besoins & des objets de nos passions, le plaisir tient une des premieres places, & la curiosité est un besoin pour qui fait penser, sur-tout lorsque ce desir inquiet est animé par une sorte de dépit de ne pouvoir entierement se satisfaire. Nous devons donc un grand nombre de connoissances simplement agréables à l'impuissance malheureuse où nous sommes d'acquérir celles qui nous feroient d'une plus grande nécessité. Un autre motif sert à nous soutenir dans un pareil travail; si l'utilité n'en est pas l'objet, elle peut en être au moins le prétexte. Il nous suffit d'avoir trouvé quelquefois un avantage réel dans certaines connoissances, où d'abord nous ne l'avions pas soupçonné, pour nous autoriser à regarder toutes les recherches de pure curiosité, comme pouvant un jour nous être utiles. Voilà l'origine & la cause des progrès de cette vaste Science, appelée en général Physique ou Etude de la Nature, qui comprend tant de parties différentes: l'Agriculture & la Medecine, qui l'ont principalement fait naître, n'en sont plus aujourd'hui que des branches. Aussi, quoique les plus essentielles & les premieres de toutes, elles ont été plus ou moins en honneur à proportion qu'elles ont été plus ou moins étouffées & obscurcies par les autres.

*(La Suite dans le Num. suivant.)*



# P E T I T R E S E R V O I R.



( Suite du Discours précédent. )

DANS cette étude que nous faisons de la nature , en partie par nécessité , en partie par amusement , nous remarquons que les corps ont un grand nombre de propriétés , mais tellement unies pour la plupart dans un même sujet , qu'afin de les étudier chacune plus à fond , nous sommes obligés de les considérer séparément. Par cette opération de notre esprit , nous découvrons bientôt des propriétés qui paroissent appartenir à tous les corps , comme la faculté de se mouvoir ou de rester en repos , & celle de se communiquer du mouvement , sources des principaux changemens que nous observons dans la Nature. L'examen de ces propriétés , & sur-tout de la dernière , aidé par nos propres sens , nous fait bientôt découvrir une autre propriété dont elles dépendent ; c'est l'im-pénétrabilité , ou cette espece de force par

Num. LXXXIX, 1 la

laquelle chaque corps en exclut tout autre du lieu qu'il occupe, de maniere que deux corps rapprochés le plus qu'il est possible, ne peuvent jamais occuper un espace moindre que celui qu'ils remplissoient étant désunis. L'impénétrabilité est la propriété principale par laquelle nous distinguons les corps des parties de l'espace indéfini où nous imaginons qu'ils sont placés; du moins c'est ainsi que nos sens nous font juger, & s'ils nous trompent sur ce point, c'est une erreur si métaphysique, que notre existence & notre conservation n'en ont rien à craindre, & que nous y revenons continuellement comme malgré nous par notre maniere ordinaire de concevoir. Tout nous porte à regarder l'espace comme le lieu des corps, sinon réel, au moins supposé; c'est en effet par le secours des parties de cet espace considérées comme pénétrables & immobiles, que nous parvenons à nous former l'idée la plus nette que nous puissions avoir du mouvement. Nous sommes donc comme naturellement contraints à distinguer, au moins par l'esprit, deux sortes d'étendue, dont l'une est impénétrable, & l'autre constitue le lieu des corps. Ainsi quoique l'impénétrabilité entre nécessairement dans l'idée que nous nous formons des portions de la matiere, cependant comme c'est une propriété relative, c'est-à-dire, dont nous n'avons l'idée qu'en examinant deux corps ensemble, nous nous accoutumons bientôt à la regarder comme distinguée de l'étendue, & à considérer celle-ci séparément de l'autre.

PAR cette nouvelle considération nous ne voyons plus les corps que comme des parties figurées & étendues de l'espace ; point de vûe le plus général & le plus abstrait sous lequel nous puissions les envisager. Car l'étendue où nous ne distinguons point de parties figurées , ne seroit qu'un tableau lointain & obscur , où tout nous échapperait , parce qu'il nous seroit impossible d'y rien discerner. La couleur & la figure , propriétés toujours attachées aux corps , quoique variables pour chacun d'eux , nous servent en quelque sorte à les détacher du fond de l'espace ; l'une de ces deux propriétés est même suffisante à cet égard : aussi pour considérer les corps sous la forme la plus intellectuelle , nous préférons la figure à la couleur , soit parce que la figure nous est plus familière étant à la fois connue par la vûe & par le toucher , soit parce qu'il est plus facile de considérer dans un corps la figure sans la couleur , que la couleur sans la figure ; soit enfin parce que la figure sert à fixer plus aisément , & d'une manière moins vague , les parties de l'espace.

Nous voilà donc conduits à déterminer les propriétés de l'étendue simplement en tant que figurée. C'est l'objet de la Géométrie , qui pour y parvenir plus facilement , considère d'abord l'étendue limitée par une seule dimension , ensuite par deux , & enfin sous les trois dimensions qui constituent l'essence du corps intelligible , c'est-à-dire , d'une portion de l'espace terminée en tout sens par des bornes intellectuelles.

AINSI, par des opérations & des abstractions successives de notre esprit, nous dépouillons la matiere de presque toutes ses propriétés sensibles, pour n'envisager en quelque maniere que son phantôme; & l'on doit sentir d'abord que les découvertes auxquelles cette recherche nous conduit, ne pourront manquer d'être fort utiles toutes les fois qu'il ne sera point nécessaire d'avoir égard à l'impénétrabilité des corps; par exemple, lorsqu'il sera question d'étudier leur mouvement, en les considérant comme des parties de l'espace, figurées, mobiles, & distantes les unes des autres.

L'EXAMEN que nous faisons de l'étendue figurée nous présentant un grand nombre de combinaisons à faire, il est nécessaire d'inventer quelque moyen qui nous rende ces combinaisons plus faciles; & comme elles consistent principalement dans le calcul & le rapport des différentes parties dont nous imaginons que les corps géométriques sont formés, cette recherche nous conduit bientôt à l'Arithmétique ou Science des nombres. Elle n'est autre chose que l'art de trouver d'une maniere abrégée l'expression d'un rapport unique qui résulte de la comparaison de plusieurs autres. Les différentes manieres de comparer ces rapports donnent les différentes regles de l'Arithmétique.

DE plus, il est bien difficile qu'en réfléchissant sur ces regles, nous n'appercevions certains principes ou propriétés générales des rapports, par le moyen desquelles nous pouvons, en exprimant ces rapports d'une ma-

niere



niere universelle, découvrir les différentes combinaisons qu'on en peut faire. Les résultats de ces combinaisons, réduits sous une forme générale, ne seront en effet que des calculs arithmétiques indiqués, & représentés par l'expression la plus simple & la plus courte que puisse souffrir leur état de généralité. La science ou l'art de désigner ainsi les rapports est ce qu'on nomme *Algebre*. Ainsi quoiqu'il n'y ait proprement de calcul possible que par les nombres, ni de grandeur mesurable que l'étendue (car sans l'espace nous ne pourrions mesurer exactement le tems) nous parvenons, en généralisant toujours nos idées, à cette partie principale des *Mathématiques*, & de toutes les *Sciences naturelles*, qu'on appelle *Science des grandeurs en général*; elle est le fondement de toutes les découvertes qu'on peut faire sur la quantité, c'est-à-dire, sur tout ce qui est susceptible d'augmentation ou de diminution.

CETTE Science est le terme le plus éloigné où la contemplation des propriétés de la matiere puisse nous conduire, & nous ne pourrions aller plus loin sans sortir tout-à-fait de l'univers matériel. Mais telle est la marche de l'esprit dans ses recherches, qu'après avoir généralisé ses perceptions jusqu'au point de ne pouvoir plus les décomposer davantage, il revient ensuite sur ses pas, re-compose de nouveau ces perceptions mêmes, & en forme peu à peu & par gradation, les êtres réels qui sont l'objet immédiat & direct de nos sensations. Ces êtres, immédiatement



relatifs à nos besoins, sont aussi ceux qu'il nous importe le plus d'étudier; les abstractions mathématiques nous en facilitent la connoissance; mais elles ne sont utiles qu'autant qu'on ne s'y borne pas.

C'EST pourquoi, ayant en quelque sorte épuisé par les spéculations géométriques les propriétés de l'étendue figurée, nous commençons par lui rendre l'impénétrabilité, qui constitue le corps physique, & qui étoit la dernière qualité sensible dont nous l'avions dépouillée. Cette nouvelle considération entraîne celle de l'action des corps les uns sur les autres, car les corps n'agissent qu'en tant qu'ils sont impénétrables; & c'est delà que se déduisent les loix de l'équilibre & du mouvement, objet de la Mécanique. Nous étendons même nos recherches jusqu'au mouvement des corps animés par des forces ou causes motrices inconnues, pourvu que la loi suivant laquelle ces causes agissent, soit connue ou supposée l'être.

RENTRÉS enfin tout-à-fait dans le monde corporel, nous appercevons bien-tôt l'usage que nous pouvons faire de la Géométrie & de la Mécanique, pour acquérir sur les propriétés des corps les connoissances les plus variées & les plus profondes. C'est à peu près de cette manière que sont nées toutes les Sciences appelées Physico-Mathématiques. On peut mettre à leur tête l'Astronomie, dont l'étude, après celle de nous-mêmes, est la plus digne de notre application par le spectacle magnifique qu'elle nous présente. Joignant l'observation au calcul, &  
les

les éclairant l'un par l'autre, cette science détermine avec une exactitude digne d'admiration les distances & les mouvemens les plus compliqués des corps célestes; elle assigne jusqu'aux forces mêmes par lesquelles ces mouvemens sont produits ou altérés. Aussi peut-on la regarder à juste titre comme l'application la plus sublime & la plus sûre de la Géométrie & de la Mécanique réunies, & ses progrès comme le monument le plus incontestable du succès auxquels l'esprit humain peut s'élever par ses efforts.

L'USAGE des connoissances mathématiques n'est pas moins grand dans l'examen des corps terrestres qui nous environnent. Toutes les propriétés que nous observons dans ces corps ont entr'elles des rapports plus ou moins sensibles pour nous: la connoissance ou la découverte de ces rapports est presque toujours le seul objet auquel il nous soit permis d'atteindre, & le seul par conséquent que nous devons nous proposer. Ce n'est donc point par des hypothèses vagues & arbitraires que nous pouvons espérer de connoître la Nature; c'est par l'étude réfléchie des phénomènes, par la comparaison que nous ferons des uns avec les autres, par l'art de réduire, autant qu'il sera possible, un grand nombre de phénomènes à un seul qui puisse en être regardé comme le principe. En effet, plus on diminue le nombre des principes d'une science, plus on leur donne d'étendue; puisque l'objet d'une science étant nécessairement déterminé, les principes appliqués à cet objet seront d'autant plus fé-

conds qu'ils feront en plus petit nombre. Cette réduction, qui les rend d'ailleurs plus faciles à saisir, constitue le véritable esprit systématique qu'il faut bien se garder de prendre pour l'esprit de système, avec lequel il ne se rencontre pas toujours. Nous en parlerons plus au long dans la suite.

MAIS à proportion que l'objet qu'on embrasse est plus ou moins difficile & plus ou moins vaste, la réduction dont nous parlons est plus ou moins pénible : on est donc aussi plus ou moins en droit de l'exiger de ceux qui se livrent à l'étude de la Nature. L'Aimant, par exemple, un des corps qui ont été le plus étudiés, & sur lequel on a fait des découvertes si surprenantes, a la propriété d'attirer le fer, celle de lui communiquer sa vertu, celle de se tourner vers les poles du Monde, avec une variation qui est elle-même sujette à des regles, & qui n'est pas moins étonnante que ne le seroit une direction plus exacte ; enfin la propriété de s'incliner en formant avec la ligne horison-tale un angle plus ou moins grand, selon le lieu de la terre où il est placé. Toutes ces propriétés singulieres, dépendantes de la nature de l'Aimant, tiennent vraisemblablement à quelque propriété générale, qui en est l'origine, qui jusqu'ici nous est inconnue, & peut-être le restera long-tems. Au défaut d'une telle connoissance, & des lumieres nécessaires sur la cause physique des propriétés de l'Aimant, ce seroit sans doute une recherche bien digne d'un Philosophe, que de réduire, s'il étoit possible, toutes ces  
pro.

propriétés à une seule, en montrant la liaison qu'elles ont entr'elles. Mais plus une telle découverte seroit utile aux progrès de la Physique, plus nous avons lieu de craindre qu'elle ne soit refusée à nos efforts. J'en dis autant d'un grand nombre d'autres phénomènes dont l'enchaînement tient peut-être au système général du Monde.

LA seule ressource qui nous reste donc dans une recherche si pénible, quoique si nécessaire, & même si agréable, c'est d'amasser le plus de faits qu'il nous est possible, de les disposer dans l'ordre le plus naturel, de les rappeler à un certain nombre de faits principaux dont les autres ne soient que des conséquences. Si nous osons quelquefois nous élever plus haut, que ce soit avec cette sage circonspection qui sied si bien à une vûe aussi foible que la nôtre.

TEL est le plan que nous devons suivre dans cette vaste partie de la Physique, appelée Physique générale & expérimentale. Elle diffère des Sciences Physico-Mathématiques, en ce qu'elle n'est proprement qu'un recueil raisonné d'expériences & d'observations; au lieu que celles-ci par l'application des calculs mathématiques à l'expérience, déduisent quelquefois d'une seule & unique observation un grand nombre de conséquences qui tiennent de bien près par leur certitude aux vérités géométriques. Ainsi une seule expérience sur la réflexion de la lumière donne toute la Catoptrique; ou science des propriétés des Miroirs; une seule sur la réfraction de la lumière produit l'explica-

tion mathématique de l'Arc-en-ciel, la théorie des couleurs, & toute la Dioptrique, ou science des Verres concaves & convexes; d'une seule observation sur la pression des fluides, on tire toutes les loix de l'équilibre & du mouvement de ces corps; enfin une expérience unique sur l'accélération des corps qui tombent, fait découvrir les loix de leur chute sur des plans inclinés, & celles du mouvement des pendules.

IL faut avouer pourtant que les Géomètres abusent quelquefois de cette application de l'Algebre à la Physique. Au défaut d'expériences propres à servir de base à leur calcul, ils se permettent des hypothèses les plus commodes, à la vérité, qu'il leur est possible, mais souvent très-éloignées de ce qui est réellement dans la Nature. On a voulu réduire en calcul jusqu'à l'art de guérir; & le corps humain, cette machine si compliquée, a été traité par nos Medecins algébristes comme le seroit la machine la plus simple ou la plus facile à décomposer. C'est une chose singulière de voir ces Auteurs résoudre d'un trait de plume des problèmes d'Hydraulique & de Statique capables d'arrêter toute leur vie les plus grands Géomètres. Pour nous, plus sages ou plus timides, contentons-nous d'envisager la plupart de ces calculs & de ces suppositions vagues comme des jeux d'esprit auxquels la Nature n'est pas obligée de se soumettre; & concluons, que la seule vraie maniere de philosopher en Physique, consiste, ou dans l'application de l'analyse mathématique aux



expériences , ou dans l'observation seule , éclairée par l'esprit de méthode , aidée quelquefois par des conjectures lorsqu'elles peuvent fournir des vûes , mais sévèrement dégagee de toute hypothèse arbitraire.

ARRÊTONS-nous un moment ici , & jettons les yeux sur l'espace que nous venons de parcourir. Nous y remarquerons deux limites où se trouvent , pour ainsi dire , concentrées presque toutes les connoissances certaines accordées à nos lumieres naturelles. L'une de ces limites , celle d'où nous sommes partis , est l'idée de nous-mêmes , qui conduit à celle de l'Etre tout-puissant , & de nos principaux devoirs. L'autre est cette partie des Mathématiques qui a pour objet les propriétés générales des corps , de l'étendue & de la grandeur. Entre ces deux termes est un intervalle immense , où l'Intelligence suprême semble avoir voulu se joüir de la curiosité humaine , tant par les nuages qu'elle y a répandus sans nombre , que par quelques traits de lumiere qui semblent s'échapper de distance en distance pour nous attirer. On pourroit comparer l'Univers à certains ouvrages d'une obscurité sublime , dont les Auteurs en s'abaissant quelquefois à la portée de celui qui les lit , cherchent à lui persuader qu'il entend tout à-peu-près. Heureux donc , si nous nous engageons dans ce labyrinthe , de ne point quitter la véritable route ; autrement les éclairs destinés à nous y conduire , ne serviroient souvent qu'à nous en écarter davantage.

IL s'en faut bien d'ailleurs que le petit  
nom-



nombre de connoissances certaines sur lesquelles nous pouvons compter, & qui sont, si on peut s'exprimer de la sorte, reléguées aux deux extrémités de l'espace dont nous parlons, soit suffisant pour satisfaire à tous nos besoins. La nature de l'homme, dont l'étude est si nécessaire & si recommandée par Socrate, est un mystere impénétrable à l'homme même, quand il n'est éclairé que par la raison seule; & les plus grands génies à force de réflexions sur une matiere si importante, ne parviennent que trop souvent à en savoir un peu moins que le reste des hommes. On peut en dire autant de notre existence présente & future, de l'essence de l'Etre auquel nous la devons, & du genre de culte qu'il exige de nous.

Rien ne nous est donc plus nécessaire qu'une Religion révélée qui nous instruisse sur tant de divers objets. Destinée à servir de supplément à la connoissance naturelle, elle nous montre une partie de ce qui nous étoit caché; mais elle se borne à ce qu'il nous est absolument nécessaire de connoître; le reste est fermé pour nous, & apparemment le sera toujours. Quelques vérités à croire, un petit nombre de préceptes à pratiquer, voilà à quoi la Religion révélée se réduit: néanmoins à la faveur des lumieres qu'elle a communiquées au monde, le Peuple même est plus ferme & plus décidé sur un grand nombre de questions intéressantes, que ne l'ont été toutes les sectes des Philosophes.

A l'égard des Sciences mathématiques, qui constituent la seconde des limites dont nous  
avons

avons parlé, leur nature & leur nombre ne doivent point nous en imposer. C'est à la simplicité de leur objet qu'elles sont principalement redevables de leur certitude. Il faut même avouer que comme toutes les parties des Mathématiques n'ont pas un objet également simple, aussi la certitude proprement dite, celle qui est fondée sur des principes vrais & évidens par eux-mêmes, n'appartient ni également ni de la même manière à toutes ces parties. Plusieurs d'entr'elles, appuyées sur des principes physiques, c'est-à-dire, sur des vérités d'expérience ou sur de simples hypothèses, n'ont, pour ainsi dire, qu'une certitude d'expérience ou même de pure supposition. Il n'y a, pour parler exactement, que celles qui traitent du calcul des grandeurs & des propriétés générales de l'étendue, c'est-à-dire, l'Algebre, la Géométrie & la Méchanique, qu'on puisse regarder comme marquées au sceau de l'évidence. Encore y a-t-il dans la lumière que ces Sciences présentent à notre esprit, une espèce de gradation, & pour ainsi dire de nuance à observer. Plus l'objet qu'elles embrassent est étendu, & considéré d'une manière générale & abstraite, plus aussi leurs principes sont exempts de nuages; c'est par cette raison que la Géométrie est plus simple que la Méchanique, & l'une & l'autre moins simples que l'Algebre. Ce paradoxe n'en fera point un pour ceux qui ont étudié ces Sciences en Philosophes; les notions les plus abstraites, celles que le commun des hommes regarde comme les plus inaccessibles, sont sou-

souvent celles qui portent avec elles une plus grande lumière : l'obscurité s'empare de nos idées à mesure que nous examinons dans un objet plus de propriétés sensibles. L'im-pénétrabilité, ajoutée à l'idée de l'étendue, semble ne nous offrir qu'un mystère de plus, la nature du mouvement est une énigme pour les Philosophes, le principe métaphysique des loix de la percussion ne leur est pas moins caché ; en un mot plus ils approfondissent l'idée qu'ils se forment de la matière & des propriétés qui la représentent, plus cette idée s'obscurcit & paroît vouloir leur échapper.

On ne peut donc s'empêcher de convenir que l'esprit n'est pas satisfait au même degré par toutes les connoissances mathématiques : allons plus loin, & examinons sans prévention à quoi ces connoissances se réduisent. Envisagées d'un premier coup d'œil, elles sont sans doute en fort grand nombre, & même en quelque sorte inépuisables : mais lorsqu'après les avoir accumulées, on en fait le dénombrement philosophique, on s'apperoit qu'on est en effet beaucoup moins riche qu'on ne croyoit l'être. Je ne parle point ici du peu d'application & d'usage qu'on peut faire de plusieurs de ces vérités ; ce seroit peut-être un argument assez foible contr'elles : je parle de ces vérités considérées en elles-mêmes. Q'est-ce que la plupart de ces axiomes dont la Géométrie est si orgueilleuse, si ce n'est l'expression d'une même idée simple par deux signes ou mots différens ? Celui qui dit que deux & deux font quatre, a-t-il

t-il une connoissance de plus que celui qui se contenteroit de dire que deux & deux font deux & deux ? Les idées de tout , de partie , de plus grand & de plus petit , ne sont-elles pas , à proprement parler , la même idée simple & individuelle , puisqu'on ne sauroit avoir l'une sans que les autres se présentent toutes en même tems ? Nous devons , comme l'ont observé quelques Philosophes , bien des erreurs à l'abus des mots ; c'est peut-être à ce même abus que nous devons les axiomes. Je ne prétends point cependant en condamner absolument l'usage , je veux seulement faire observer à quoi il se réduit ; c'est à nous rendre les idées simples plus familières par l'habitude , & plus propres aux différens usages auxquels nous pouvons les appliquer. J'en dis à-peu-près autant , quoiqu'avec les restrictions convenables , des théorèmes mathématiques. Considérés sans préjugé , ils se réduisent à un assez petit nombre de vérités primitives. Qu'on examine une suite de propositions de Géométrie déduites les unes des autres , en sorte que deux propositions voisines se touchent immédiatement & sans aucun intervalle , on s'appercevra qu'elles ne sont toutes que la première proposition qui se défigure , pour ainsi dire , successivement & peu à peu dans le passage d'une conséquence à la suivante , mais qui pourtant n'a point été réellement multipliée par cet enchaînement , & n'a fait que recevoir différentes formes. C'est à-peu-près comme si on vouloit exprimer cette proposition par le moyen d'une langue qui se

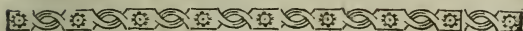
se feroit insensiblement dénaturée, & qu'on l'exprimât successivement de diverses manieres, qui représentassent les différens états par lesquels la langue a passé. Chacun de ces états se reconnoîtroit dans celui qui en feroit immédiatement voisin ; mais dans un état plus éloigné, on ne le démêleroit plus, quoiqu'il fût toujours dépendant de ceux qui l'auroient précédé, & destiné à transmettre les mêmes idées. On peut donc regarder l'enchaînement de plusieurs vérités géométriques, comme des traductions plus ou moins différentes & plus ou moins compliquées de la même proposition, & souvent de la même hypothèse. Ces traductions sont au reste fort avantageuses par les divers usages qu'elles nous mettent à portée de faire du théorème qu'elles expriment ; usages plus ou moins estimables à proportion de leur importance & de leur étendue. Mais en convenant du mérite réel de la traduction mathématique d'une proposition, il faut reconnoître aussi que ce mérite réside originaiement dans la proposition même. C'est ce qui doit nous faire sentir combien nous sommes redevables aux génies inventeurs, qui en découvrant quelqueune de ces vérités fondamentales, source, & pour ainsi dire, original d'un grand nombre d'autres, ont réellement enrichi la Géométrie, & étendu son domaine.

*(La Suite dans le Num. suivant.)*





# P E T I T R E S E R V O I R.



( Suite du Discours précédent. )

**I**L en est de même des vérités physiques & des propriétés des corps dont nous apercevons la liaison. Toutes ces propriétés bien rapprochées ne nous offrent, à proprement parler, qu'une connoissance simple & unique. Si d'autres en plus grand nombre sont détachées pour nous, & forment des vérités différentes, c'est à la foiblesse de nos lumières que nous devons ce triste avantage; & l'on peut dire que notre abondance à cet égard est l'effet de notre indigence même. Les corps électriques dans lesquels on a découvert tant de propriétés singulières, mais qui ne paroissent pas tenir l'une à l'autre, sont peut-être en un sens les corps les moins connus, parce qu'ils paroissent l'être davantage. Cette vertu qu'ils acquie-

Num. X C. K rent



rent étant frottés, d'attirer de petits corpuscules, & celle de produire dans les animaux une commotion violente, sont deux choses pour nous; c'en seroit une seule si nous pouvions remonter à la première cause. L'Univers, pour qui sauroit l'embrasser d'un seul point de vûe, ne seroit, s'il est permis de le dire, qu'un fait unique & une grande vérité.

LES différentes connoissances, tant utiles qu'agréables, dont nous avons parlé jusqu'ici, & dont nos besoins ont été la première origine, ne sont pas les seules que l'on ait dû cultiver. Il en est d'autres qui leur sont relatives, & auxquelles par cette raison les hommes se sont appliqués dans le même tems qu'ils se livroient aux premières. Aussi nous aurions en même tems parlé de toutes, si nous n'avions crû plus à propos & plus conforme à l'ordre philosophique de ce Discours, d'envisager d'abord sans interruption l'étude générale que les hommes ont faite des corps, parce que cette étude est celle par laquelle ils ont commencé, quoique d'autres s'y soient bientôt jointes. Voici à-peu-près dans quel ordre ces dernières ont dû se succéder.

L'AVANTAGE que les hommes ont trouvé à étendre la sphère de leurs idées, soit par leurs propres efforts, soit par le secours de leurs semblables, leur a fait penser qu'il seroit utile de réduire en art la manière même d'acquérir des connoissances, & celle de se communiquer réciproquement leurs propres

pres pensées ; cet art a donc été trouvé, & nommé Logique. Il enseigne à ranger les idées dans l'ordre le plus naturel, à en former la chaîne la plus immédiate, à décomposer celles qui en renferment un trop grand nombre de simples, à les envisager par toutes leurs faces, enfin à les présenter aux autres sous une forme qui les leur rende faciles à saisir. C'est en cela que consiste cette science du raisonnement qu'on regarde avec raison comme la clé de toutes nos connoissances. Cependant il ne faut pas croire qu'elle tienne le premier rang dans l'ordre de l'invention. L'art de raisonner est un présent que la Nature fait d'elle-même aux bons esprits ; & on peut dire que les livres qui en traitent ne sont guere utiles qu'à celui qui peut se passer d'eux. On a fait un grand nombre de raisonnemens justes, long-tems avant que la Logique réduite en principes apprît à démêler les mauvais, ou même à les pallier quelquefois par une forme subtile & trompeuse.

CET art si précieux de mettre dans les idées l'enchaînement convenable, & de faciliter en conséquence le passage de l'une à l'autre, fournit en quelque maniere le moyen de rapprocher jusqu'à un certain point les hommes qui paroissent différer le plus. En effet, toutes nos connoissances se réduisent primitivement à des sensations, qui sont à-peu-près les mêmes dans tous les hommes ; & l'art de combiner & de rapprocher des idées directes, n'ajoute proprement à ces

mêmes idées, qu'un arrangement plus ou moins exact, & une énumération qui peut être rendue plus ou moins sensible aux autres. L'homme qui combine aisément des idées ne diffère guere de celui qui les combine avec peine, que comme celui qui juge tout d'un coup d'un tableau en l'envisageant, diffère de celui qui a besoin pour l'appréhender qu'on lui en fasse observer successivement toutes les parties: l'un & l'autre en jettant un premier coup d'œil, ont eu les mêmes sensations, mais elles n'ont fait, pour ainsi dire, que glisser sur le second; & il n'eût fallu que l'arrêter & le fixer plus long-tems sur chacune, pour l'amener au même point où l'autre s'est trouvé tout d'un coup. Par ce moyen les idées réfléchies du premier seroient devenues aussi à portée du second, que des idées directes. Ainsi il est peut-être vrai de dire qu'il n'y a presque point de science ou d'art dont on ne pût à la rigueur, & avec une bonne Logique, instruire l'esprit le plus borné, parce qu'il y en a peu dont les propositions ou les regles ne puissent être réduites à des notions simples, & disposées entre elles dans un ordre si immédiat que la chaîne ne se trouve nulle part interrompue. La lenteur plus ou moins grande des opérations de l'esprit exige plus ou moins cette chaîne, & l'avantage des plus grands génies se réduit à en avoir moins besoin que les autres, ou plutôt à la former rapidement & presque sans s'en appercevoir.

LA science de la communication des idées  
ne

ne se borne pas à mettre de l'ordre dans les idées mêmes ; elle doit apprendre encore à exprimer chaque idée de la manière la plus nette qu'il est possible, & par conséquent à perfectionner les signes qui sont destinés à la rendre : c'est aussi ce que les hommes ont fait peu à peu. Les langues, nées avec les sociétés, n'ont sans doute été d'abord qu'une collection assez bizarre de signes de toute espèce ; & les corps naturels qui tombent sous nos sens ont été en conséquence les premiers objets que l'on ait désignés par des noms. Mais, autant qu'il est permis d'en juger, les langues dans cette première origine, destinées à l'usage le plus pressant, ont dû être fort imparfaites, peu abondantes, & assujetties à bien peu de principes certains ; & les Arts ou les Sciences absolument nécessaires pouvoient avoir fait beaucoup de progrès, lorsque les règles de la diction & du style étoient encore à naître. La communication des idées ne souffroit pourtant guère de ce défaut de règles, & même de la disette de mots ; ou plutôt elle n'en souffroit qu'autant qu'il étoit nécessaire pour obliger chacun des hommes à augmenter ses propres connoissances par un travail opiniâtre, sans trop se reposer sur les autres. Une communication trop facile peut tenir quelquefois l'ame engourdie, & nuire aux efforts dont elle seroit capable. Qu'on jette les yeux sur les prodiges des aveugles nés, & des sourds & muets de naissance ; on verra ce que peuvent produire les ressorts de l'es-

150 DISCOURS PRÉLIMINAIRE  
esprit, pour peu qu'ils soient vifs & mis en action par des difficultés à vaincre,

CEPENDANT la facilité de rendre & de recevoir des idées par un commerce mutuel, ayant aussi de son côté des avantages incontestables, il n'est pas surprenant que les hommes aient cherché de plus en plus à augmenter cette facilité. Pour cela, ils ont commencé par réduire les signes aux mots, parce qu'ils sont, pour ainsi dire, les symboles que l'on a le plus aisément sous la main. De plus, l'ordre de la génération des mots a suivi l'ordre des opérations de l'esprit : après les individus, on a nommé les qualités sensibles, qui, sans exister par elles-mêmes, existent dans ces individus, & sont communes à plusieurs : peu-à-peu l'on est enfin venu à ces termes abstraits, dont les uns servent à lier ensemble les idées, d'autres à désigner les propriétés générales des corps, d'autres à exprimer des notions purement spirituelles. Tous ces termes que les enfans sont si long-tems à apprendre, ont coûté sans doute encore plus de tems à trouver. Enfin réduisant l'usage des mots en préceptes, on a formé la Grammaire, que l'on peut regarder comme une des branches de la Logique. Eclairée par une Métaphysique fine & déliée, elle démêle les nuances des idées, apprend à distinguer ces nuances par des signes différens, donne des regles pour faire de ces signes l'usage le plus avantageux, découvre souvent par cet esprit philosophique qui remonte à la source de  
tout,



tout, les raisons du choix bizarre en apparence, qui fait préférer un signe à un autre, & ne laisse enfin à ce caprice national qu'on appelle usage, que ce qu'elle ne peut absolument lui ôter.

LES hommes en se communiquant leurs idées, cherchent aussi à se communiquer leurs passions. C'est par l'éloquence qu'ils y parviennent. Faite pour parler au sentiment, comme la Logique & la Grammaire parlent à l'esprit, elle impose silence à la raison même; & les prodiges qu'elle opere souvent entre les mains d'un seul sur toute une Nation, sont peut-être le témoignage le plus éclatant de la supériorité d'un homme sur un autre. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ait cru suppléer par des regles à un talent si rare. C'est à peu-près comme si on eût voulu réduire le génie en préceptes. Celui qui a prétendu le premier qu'on devoit les Orateurs à l'art, ou n'étoit pas du nombre, ou étoit bien ingrat envers la Nature. Elle seule peut créer un homme éloquent; les hommes sont le premier livre qu'il doive étudier pour réussir, les grands modeles sont le second; & tout ce que ces Ecrivains illustres nous ont laissé de philosophique & de réfléchi sur le talent de l'Orateur, ne prouve que la difficulté de leur ressembler. Trop éclairés pour prétendre ouvrir la carrière, ils ne vouloient sans doute qu'en marquer les écueils. A l'égard de ces puérilités pédautesques qu'on a honorées du nom de Rhétorique, ou plutôt qui n'ont servi qu'à ren-



dre ce nom ridicule, & qui font à l'Art oratoire ce que la Scholaſtique eſt à la vraie Philoſophie, elles ne ſont propres qu'à donner de l'Eloquence l'idée la plus fauſſe & la plus barbare. Cependant quoiqu'on commence aſſez univerſellement à en reconnoître l'abus, la poſſeſſion où elles ſont depuis long-tems de former une branche diſtinguée de la connoiſſance humaine, ne permet pas encore de les en bannir: pour l'honneur de notre diſcernement, le tems en viendra peut-être un jour.

CE n'eſt pas aſſez pour nous de vivre avec nos contemporains, & de les dominer. Animés par la curioſité & par l'amour-propre, & cherchant par une avidité naturelle à embraffer à la fois le paſſé, le préſent & l'avenir, nous deſirons en même-tems de vivre avec ceux qui nous ſuivront, & d'avoir vécu avec ceux qui nous ont précédé. De-là l'origine & l'étude de l'Histoire, qui nous uniſſant aux ſiècles paſſés par le ſpectacle de leurs vices & de leurs vertus, de leurs connoiſſances & de leurs erreurs, tranſmet les nôtres aux ſiècles futurs. C'eſt là qu'on apprend à n'eſtimer les hommes que par le bien qu'ils font, & non par l'appareil impoſant qui les entoure: les Souverains, ces hommes aſſez malheureux pour que tout conſpire à leur cacher la vérité, peuvent eux-mêmes ſe juger d'avance à ce tribunal intégre & terrible; le témoignage que rend l'Histoire à ceux de leurs prédéceſſeurs qui leur reſſemblent, eſt l'image de ce que la poſtérité dira d'eux.

LA

LA Chronologie & la Géographie font les deux rejettons & les deux soutiens de la science dont nous parlons : l'une , pour ainsi dire , place les hommes dans le tems ; l'autre les distribue sur notre globe. Toutes deux tirent un grand secours de l'histoire de la Terre & de celle des Cieux , c'est-à-dire des faits historiques , & des observations célestes ; & s'il étoit permis d'emprunter ici le langage des Poètes , on pourroit dire que la science des tems & celle des lieux sont filles de l'Astronomie & de l'Histoire.

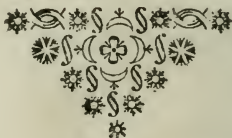
UN des principaux fruits de l'étude des Empires & de leurs révolutions , est d'examiner comment les hommes , séparés pour ainsi dire en plusieurs grandes familles , ont formé diverses sociétés ; comment ces différentes sociétés ont donné naissance aux différentes especes de gouvernemens ; comment elles ont cherché à se distinguer les unes des autres , tant par les loix qu'elles se sont données , que par les signes particuliers que chacune a imaginées pour que ses membres communiquassent plus facilement entr'eux. Telle est la source de cette diversité de langues & de loix , qui est devenue pour notre malheur un objet considérable d'étude. Telle est encore l'origine de la politique , espece de morale d'un genre particulier & supérieur , à laquelle les principes de la morale ordinaire ne peuvent quelquefois s'accommoder qu'avec beaucoup de finesse , & qui pénétrant dans les ressorts principaux du gouvernement des Etats , démêle ce qui

peut les conserver, les affoiblir ou les détruire. Etude peut-être la plus difficile de toutes, par les connoissances profondes des peuples & des hommes qu'elle exige, & par l'étendue & la variété des talens qu'elle suppose; sur-tout quand le Politique ne veut point oublier que la loi naturelle, antérieure à toutes les conventions particuliers, est aussi la première loi des Peuples, & que pour être homme d'Etat, on ne doit point cesser d'être homme.

VOILÀ les branches principales de cette partie de la connoissance humaine, qui consiste ou dans les idées directes que nous avons reçues par les sens, ou dans la combinaison & la comparaison de ces idées; combinaison qu'en général on appelle *Philosophie*. Ces branches se subdivisent en une infinité d'autres dont l'énumération seroit immense, & appartient plus à cet ouvrage même qu'à sa Préface.

( La Suite dans le Num. suivant. )

*page 161.*





# HISTOIRE DE LA FÉLICITÉ,

Par Mr. l'Abbé de VOISENON.

---

## AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

**V**OICI une Edition de la Félicité qui a été faite sur un manuscrit qu'on m'a garanti fidele. Cette Histoire n'a parû que tronquée dans un Ouvrage Périodique. Quoique les retranchemens qu'on avoit faits en eussent diminué l'agrément; elle a plû généralement. Il est bon d'avertir le Lecteur que cet Ouvrage est un bout-rimé; on a obligé l'Auteur de remplir les noms qui étoient sur la carte de l'ordre de la Félicité, comme je ne sçai quoi, le tour des badinages, la route de l'occasion perdue, & beaucoup d'autres allégories semblables, qui peuvent faire des plaisanteries pour une société, mais qui sont ennuyeuses & plattes dès qu'elles en sortent. On a tâché de s'écarter de cette servitude, & l'on a manqué à la carte afin de ne pas manquer au Public.

HISTOI,



## HISTOIRE DE LA FÉLICITÉ.

**L**A Félicité est un Etre qui fait mouvoir tout l'Univers ; les Poètes la chantent, les Philosophes la définissent, les Petits la cherchent bassement chez les Grands, les Grands l'envient aux Petits, les jeunes gens la défigurent, les Vieillards en parlent souvent sans l'avoir connue, les Hommes pour l'obtenir croient devoir la brusquer, les Femmes, qui ordinairement ont le cœur bon, essayent de se l'assurer en tâchant de la procurer, l'Homme timide la rebute, le Téméraire la révolte, les Prudes la voyent sans pouvoir la joindre, les Coquettes la laissent sans la voir ; tout le monde la nomme, la desire, la cherche, presque personne ne la trouve, presque personne n'en jouit : elle existe pourtant, chacun la porte dans son cœur & ne l'apperçoit que dans les objets étrangers. Plus on s'écarte de soi-même, plus on s'écarte du bonheur : c'est ce que je vais prouver par l'Histoire d'un pere & d'une mere qui, revenus de leurs erreurs, en firent le récit à leurs enfans, & sacrifierent leur amour propre au desir de les instruire.

THEMIDORE & Zelamir étoient deux époux qui s'étoient mariés par convenance, s'étoient estimés sans s'aimer, & en avoient aimé d'autres sans les estimer. Ils avoient eu des enfans par amour pour leur nom, s'étoient ensuite négligés par dissipation & s'é-

toient

toient fait des infidélités réciproques , le mari par air & par mode , la femme par vanité & par vengeance.

L'ÂGE les rassembla , ils reconnurent leurs erreurs en cessant de les faire aimer aux autres ; l'amour propre leur avoit donné des foiblesses , l'amour propre les en avoit corrigés : ils avoient cherché le monde pour y trouver des louanges , ils l'avoient quitté pour éviter des ridicules ; ils s'étoient défunis par ennui , & s'étoient réunis par ressource.

ILs formerent tous deux le même projet sans se le communiquer , c'étoit de faire tourner leurs fautes au profit de leurs enfans. Themidore voulut raconter ses aventures à son fils Alcipe pour lui faire connoître les écueils du monde. Zelamire voulut faire part des siennes à sa fille Aldine , pour lui en faire éviter les dangers.

C'EST je crois la meilleure façon d'instruire des enfans Il y a apparence qu'elle devient à la mode , car les jeunes gens ne font sans doute tant de sottises que pour amasser des matériaux pour la perfection de leurs descendans.

Voici le récit de Themidore à son fils.

## HISTOIRE DE THEMIDORE.

DEPUIS long-tems , Alcipe , je desire de vous ouvrir mon cœur , & de vous marquer ma confiance , bien moins en vous donnant des conseils , qu'en vous découvrant mes fautes ; vous oublieriez les uns , vous retiendriez



driez les autres ; des préceptes sont plus difficiles à suivre , que des défauts à éviter : un modèle de vertu fait souvent moins d'impression qu'un modèle d'imprudence.

J'AI été jeune : mon pere qui étoit plus rigide qu'éclairé , me donna une éducation dure , & me dégouta de la raison , en me l'offrant avec trop de sévérité ; il intimida mon esprit au lieu de l'éclairer , & dessécha mon cœur à force de réprimandes , au lieu de le nourrir & de le former par la douceur.

LES premières leçons qu'on donne aux enfans doivent toujours porter le caractère du sentiment ; l'intelligence du cœur est plus prématurée que celle de l'esprit ; on aime avant que de raisonner : c'est la confiance qu'on inspire qui fait le fruit des instructions qu'on donne.

MON pere n'en usa pas ainsi. Le titre de pere me donna plutôt une idée de crainte que de tendresse ; la contrainte où j'étois , me fit prendre un air gauche qui ne me réussit pas ; quand je débutai dans le monde , mes raisonnemens étoient assez justes , mais dépouillés de graces , & bien souvent la bonne compagnie ne juge de la solidité de l'esprit que par son agrément.

MON pere m'avoit présenté dans quelques maisons , & m'avoit répété bien des fois que le point essentiel pour réussir étoit d'être complaisant ; mais pour l'être sans passer pour un sot , il faut de l'usage du monde dans celui qui a de la complaisance , & du discernement dans ceux qui en sont les objets ; il faut qu'on sache gré à quelqu'un de se prêter

ter aux goûts differens des sociétés, & l'on ne peut pas lui en savoir gré qu'on ne lui en suppose de contraires qu'il sacrifie : vous êtes assez payé de vous plier à la volonté d'autrui, lorsqu'on est persuadé que vous pouvez en avoir une à vous.

Mon esprit étoit trop intimidé pour me faire sentir cette distinction, les gens chez qui j'étois reçu étoient trop bornés pour l'apercevoir, j'y allois tous les jours faire des révérences en homme emprunté, des complimens en homme sot, & des parties d'ombre en homme dupe. En un mot, je les ennuyois avec toute la complaisance possible; ils me le rendoient avec toute la reconnoissance imaginable.

Ce genre de vie me déplaisoit fort, lorsqu'un jour de grande assemblée je crus au milieu de trente visages hétéroclites découvrir une femme, qui sans tirer à conséquence pour le lieu où elle étoit, avoit une figure humaine; je la regardai, elle le remarqua; je rougis, elle s'approcha; je n'ai jamais été si embarrassé ni si flatté; elle avoit bien cinquante ans, mais je n'en avois que vingt, ainsi elle étoit jeune. La conversation s'anima, c'est-à-dire elle parla beaucoup, & je répondis fort peu; mais comme toutes mes monosyllabes servoient de liaison à ses phrases, cela pouvoit s'appeller une conversation. Je me souviens qu'elle me fit des avances très marquées. Je lui trouvai de la raison, elle en fut flattée parce qu'elle en manquoit. J'eus le secret en peu de mots de dire plusieurs sottises; elle loua mon esprit; j'en

j'en fus enchanté parce que personne ne m'en trouvoit. L'amour propre noua nos chaînes, il en forme bien plus que la sympathie, & voilà pourquoi elles durent si peu, c'est qu'on cesse de se flatter à mesure qu'on se connoît, & les liens se relâchent à mesure qu'on néglige le principe qui les a ferrés.

J'EUS la hardiesse le troisiéme jour de lui offrir la main pour la remener chez elle; elle l'accepta, & je fus saisi de crainte dès l'antichambre. C'étoit mon premier tête à tête; cela me paroissoit une affaire décisive pour ma réputation; je n'avois jamais rien à dire, & je voulois toujours parler; je cherchois au loin des sujets de conversation, & je ne prenois point le stile de la chose; j'étois fort respectueux, parce que je ne connoissois pas son caractère; elle étoit fort prévenante, parce qu'elle connoissoit le mien.

*(La Suite dans le Num. suivant.)*

*page 171.*



# P E T I T R E S E R V O I R.



( Suite du Discours précédent. )

**L**A premiere opération de la réflexion consistant à rapprocher & à unir les notions directes , nous avons dû commencer dans ce discours par envisager la réflexion de ce côté-là , & parcourir les différentes sciences qui en résultent. Mais les notions formées par la combinaison des idées primitives , ne sont pas les seules dont notre esprit soit capable. Il est une autre espece de connoissances réfléchies , dont nous devons maintenant parler. Elles consistent dans les idées que nous nous formons à nous-mêmes en imaginant & en composant des êtres semblables à ceux qui sont l'objet de nos idées directes. C'est ce qu'on appelle l'imitation de la Nature , si connue & si recommandée par les Anciens. Comme les idées directes qui nous frappent le plus vivement , sont celles dont nous conservons le plus aisément le

*Nim. XCI.* L. fou.

souvenir, ce sont aussi celles que nous cherchons le plus à réveiller en nous par l'imitation de leurs objets. Si les objets agréables nous frappent plus étant réels que simplement représentés, ce déchet d'agrément est en quelque manière compensé par celui qui résulte du plaisir de l'imitation. A l'égard des objets qui n'exciteroient étant réels que des sentimens tristes ou tumultueux, leur imitation est plus agréable que les objets même, parce qu'elle nous place à cette juste distance, où nous éprouvons le plaisir de l'émotion sans en ressentir le desordre. C'est dans cette imitation des objets capables d'exciter en nous des sentimens vifs ou agréables, de quelque nature qu'ils soient, que consiste en général l'imitation de la belle Nature, sur laquelle tant d'Auteurs ont écrit sans en donner d'idée nette; soit parce que la belle Nature ne se démêle que par un sentiment exquis, soit aussi parce que dans cette matière les limites qui distinguent l'arbitraire du vrai ne sont pas encore bien fixées, & laissent quelque espace libre à l'opinion.

A la tête des connoissances qui consistent dans l'imitation, doivent être placées la Peinture & la Sculpture, parce que ce sont celles de toutes où l'imitation approche le plus des objets qu'elle représente, & parle le plus directement aux sens. On peut y joindre cet art, né de la nécessité, & perfectionné par le luxe, l'Architecture, qui s'étant élevée par degrés des chaumières aux palais, n'est aux yeux du Philosophe, si on peut parler ainsi, que le masque embelli d'un  
de

de nos plus grands besoins. L'imitation de la belle Nature y est moins frappante, & plus resserrée que dans les deux autres Arts dont nous venons de parler; ceux-ci expriment indifféremment & sans restriction toutes les parties de la belle Nature, & la représentent telle qu'elle est, uniforme ou variée; l'Architecture au contraire se borne à imiter par l'assemblage & l'union des différens corps qu'elle employe, l'arrangement symétrique que la nature observe plus ou moins sensiblement dans chaque individu, & qui contraste si bien avec la belle variété du tout ensemble.

La Poësie qui vient après la Peinture & la Sculpture, & qui n'employe pour l'imitation que les mots disposés suivant une harmonie agréable à l'oreille, parle plutôt à l'imagination qu'aux sens; elle lui représente d'une manière vive & touchante les objets qui composent cet Univers, & semble plutôt les créer que les peindre, par la chaleur, le mouvement, & la vie qu'elle fait leur donner. Enfin la Musique, qui parle à la fois à l'imagination & aux sens, tient le dernier rang dans l'ordre de l'imitation; non que son imitation soit moins parfaite dans les objets qu'elle se propose de représenter, mais parce qu'elle semble bornée jusqu'ici à un plus petit nombre d'images; ce qu'on doit moins attribuer à sa nature, qu'à trop peu d'invention & de ressource dans la plupart de ceux qui la cultivent: il ne fera pas inutile de faire sur cela quelques réflexions. La Musique, qui dans son origine n'étoit peut-



être destinée à représenter que du bruit, est devenue peu-à-peu une espece de discours ou même de langue, par laquelle-on exprime les différens sentimens de l'ame, ou plutôt ses différentes passions : mais pourquoi réduire cette expression aux passions seules, & ne pas l'étendre, autant qu'il est possible, jusqu'aux sensations même ? Quoique les perceptions que nous recevons par divers organes different entr'elles autant que leurs objets, on peut néanmoins les comparer sous un autre point de vûe qui leur est commun, c'est-à-dire, par la situation de plaisir ou de trouble où elles mettent notre ame. Un objet effrayant, un bruit terrible, produisent chacun en nous une émotion par laquelle nous pouvons jusqu'à un certain point les rapprocher, & que nous désignons souvent dans l'un & l'autre cas, ou par le même nom, ou par des noms synonymes. Je ne vois donc point pourquoi un Musicien qui auroit à peindre un objet effrayant, ne pourroit pas y réussir en cherchant dans la Nature l'espece de bruit qui peut produire en nous l'émotion la plus semblable à celle que cet objet y excite. J'en dis autant des sensations agréables. Penfer autrement, ce seroit vouloir resserrer les bornes de l'art & de nos plaisirs. J'avoue que la peinture dont il s'agit, exige une étude fine & approfondie des nuances qui distinguent nos sensations ; mais aussi ne faut-il pas espérer que ces nuances soient démêlées par un talent ordinaire. Saisies par l'homme de génie, senties par l'homme de goût, apperçûes par l'homme d'esprit, elles

sont

sont perdues pour la multitude. Toute Musique qui ne peint rien n'est que du bruit; & sans l'habitude qui dénature tout, elle ne feroit guere plus de plaisir qu'une suite de mots harmonieux & sonores dénués d'ordre & de liaison. Il est vrai qu'un Musicien attentif à tout peindre, nous présenteroit dans plusieurs circonstances des tableaux d'harmonie qui ne seroient point faits pour des sens vulgaires; mais tout ce qu'on en doit conclure, c'est qu'après avoir fait un art d'apprendre la Musique, on devroit bien en faire un de l'écouter.

Nous terminerons ici l'énumération de nos principales connoissances. Si on les envisage maintenant toutes ensemble, & qu'on cherche les points de vûe généraux qui peuvent servir à les discerner, on trouve que les unes purement pratiques ont pour but l'exécution de quelque chose; que d'autres simplement spéculatives se bornent à l'examen de leur objet, & à la contemplation de ses propriétés; qu'enfin d'autres tirent de l'étude spéculative de leur objet l'usage qu'on en peut faire dans la pratique. La spéculation & la pratique constituent la principale différence qui distingue les *Sciences* d'avec les *Arts*, & c'est à-peu-près en suivant cette notion, qu'on a donné l'un ou l'autre nom à chacune de nos connoissances. Il faut cependant avouer que nos idées ne sont pas encore bien fixées sur ce sujet. On ne fait souvent quel nom donner à la plûpart des connoissances où la spéculation se réunit à la pratique; & l'on dispute, par exemple, tous

les jours dans les écoles, si la Logique est un art ou une science : le problème seroit bien-tôt résolu, en répondant qu'elle est à la fois l'une & l'autre. Qu'on s'épargneroit de questions & de peines si on déterminoit enfin la signification des mots d'une manière nette & précise !

ON peut en général donner le nom d'*Art* à tout système de connoissances qu'il est possible de réduire à des règles positives, invariables & indépendantes du caprice ou de l'opinion, & il seroit permis de dire en ce sens que plusieurs de nos sciences sont des arts, étant envisagées par leur côté pratique. Mais comme il y a des règles pour les opérations de l'esprit ou de l'ame, il y en a aussi pour celles du corps ; c'est-à-dire, pour celles qui bornées aux corps extérieurs, n'ont besoin que de la main seule pour être exécutées. De-là la distinction des Arts en libéraux & en mécaniques, & la supériorité qu'on accorde aux premiers sur les seconds. Cette supériorité est sans doute injuste à plusieurs égards. Néanmoins parmi les préjugés, tout ridicules qu'ils peuvent être, il n'en est point qui n'ait sa raison, ou pour parler plus exactement, son origine ; & la Philosophie souvent impuissante pour corriger les abus, peut au moins en démêler la source. La force du corps ayant été le premier principe qui a rendu inutile le droit que tous les hommes avoient d'être égaux, les plus foibles, dont le nombre est toujours le plus grand, se sont joints ensemble pour la réprimer. Ils ont donc établi par le se-

cours

cours des loix & des différentes sortes de gouvernemens une inégalité de convention dont la force a cessé d'être le principe. Cette dernière inégalité étant bien affermie, les hommes, en se réunissant avec raison pour la conserver, n'ont pas laissé de réclamer secrètement contre elle par ce desir de supériorité que rien n'a pû détruire en eux. Ils ont donc cherché une sorte de dédommagement dans une inégalité moins arbitraire; & la force corporelle, enchaînée par les loix, ne pouvant plus offrir aucun moyen de supériorité, ils ont été réduits à chercher dans la différence des esprits un principe d'inégalité aussi naturel, plus paisible, & plus utile à la société. Ainsi la partie la plus noble de notre être s'est en quelque maniere vengée des premiers avantages que la partie la plus vile avoit usurpés; & les talens de l'esprit ont été généralement reconnus pour supérieurs à ceux du corps. Les Arts mécaniques dépendans d'une opération manuelle, & asservis, qu'on me permette ce terme, à une espece de routine, ont été abandonnés à ceux d'entre les hommes que les préjugés ont placés dans la classe la plus inférieure. L'indigence qui a forcé ces hommes à s'appliquer à un pareil travail, plus souvent que le goût & le génie ne les y ont entraînés, est devenue ensuite une raison pour les mépriser, tant elle nuit à tout ce qui l'accompagne. A l'égard des opérations libres de l'esprit, elles ont été le partage de ceux qui se sont crus sur ce point les plus favorisés de la Nature. Cependant l'avantage

que les Arts libéraux ont sur les Arts mécaniques par le travail que les premiers exigent de l'esprit, & par la difficulté d'y exceller, est suffisamment compensé par l'utilité bien supérieure que les derniers nous procurent pour la plûpart. C'est cette utilité même qui a forcé de les réduire à des opérations purement machinales, pour en faciliter la pratique à un plus grand nombre d'hommes. Mais la société, en respectant avec justice les grands génies qui l'éclairent, ne doit point avilir les mains qui la servent. La découverte de la Boussole n'est pas moins avantageuse au genre humain, que ne le seroit à la Physique l'explication des propriétés de cette aiguille. Enfin, à considérer en lui-même le principe de la distinction dont nous parlons, combien de Savans prétendus dont la science n'est proprement qu'un art mécanique? & quelle différence réelle y a-t-il entre une tête remplie de faits sans ordre, sans usage & sans liaison, & l'instinct d'un Artisan réduit à l'exécution machinale?

LE mépris qu'on a pour les Arts mécaniques semble avoir influé jusqu'à un certain point sur leurs inventeurs mêmes. Les noms de ces bienfaiteurs du genre humain sont presque tous inconnus, tandis que l'histoire de ses destructeurs, c'est-à-dire, des conquérans, n'est ignorée de personne. Cependant c'est peut-être chez les Artisans qu'il faut aller chercher les preuves les plus admirables de la sagacité de l'esprit, de sa patience & de ses ressources. J'avoue que la plûpart des Arts n'ont été inventés que peu-à-peu;



peu ; & qu'il a fallu une assez longue suite de siècles pour porter les montres , par exemple , au point de perfection où nous les voyons. Mais n'en est-il pas de même des Sciences ? Combien de découvertes qui ont immortalisé leurs auteurs , avoient été préparées par les travaux des siècles précédens , souvent même amenées à leur maturité , au point de ne demander plus qu'un pas à faire ? Et pour ne point sortir de l'Horlogerie , pourquoi ceux à qui nous devons la fusée des montres , l'échappement & la répétition , ne sont-ils pas aussi estimés que ceux qui ont travaillé successivement à perfectionner l'Algebre ? D'ailleurs , si j'en crois quelques Philosophes que le mépris qu'on a pour les Arts n'a point empêché de les étudier , il est certaines machines si compliquées , & dont toutes les parties dépendent tellement l'une de l'autre , qu'il est difficile que l'invention en soit dûe à plus d'un seul homme. Ce génie rare dont le nom est enseveli dans l'oubli , n'eût-il pas été bien digne d'être placé à côté du petit nombre d'esprits créateurs , qui nous ont ouvert dans les Sciences des routes nouvelles ?

PARMI les Arts libéraux qu'on a réduits à des principes , ceux qui se proposent l'imitation de la Nature , ont été appelés beaux Arts , parce qu'ils ont principalement l'agrément pour objet. Mais ce n'est pas la seule chose qui les distingue des Arts libéraux plus nécessaires ou plus utiles , comme la Grammaire , la Logique & la Morale. Ces derniers ont des regles fixes & arrêtées , que



tout homme peut transmettre à un autre : au lieu que la pratique des beaux Arts consiste principalement dans une invention qui ne prend guere ses loix que du génie ; les regles qu'on a écrites sur ces Arts n'en font proprement que la partie mécanique ; elles produisent à-peu-près l'effet du Télescope, elles n'aident que ceux qui voyent.

IL résulte de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que les différentes manieres dont notre esprit opere sur les objets, & les différens usages qu'il tire de ces objets même, sont le premier moyen qui se présente à nous pour discerner en général nos connoissances les unes des autres. Tout s'y rapporte à nos besoins, soit de nécessité absolue, soit de convenance & d'agrément, soit même d'usage & de caprice. Plus les besoins sont éloignés ou difficiles à satisfaire, plus les connoissances destinées à cette fin sont lentes à paroître. Quels progrès la Medecine n'auroit-elle pas fait aux dépens des Sciences de pure spéculation, si elle étoit aussi certaine que la Géométrie ? Mais il est encore d'autres caractères très-marqués dans la maniere dont nos connoissances nous affectent, & dans les différens jugemens que notre ame porte de ses idées. Ces jugemens sont désignés par les mots d'évidence, de certitude, de probabilité, de sentiment & de goût.

( La Suite dans le Num. Suivant. )

page 177.

EN-

*Suite de l'Histoire de la Félicité.*

ENFIN, après plusieurs propos vagues & forcés, qui marquent plus la disette d'esprit que le silence, nous arrivâmes à sa porte; je prenois déjà congé d'elle lorsqu'elle me dit que l'usage du monde exigeoit que je la conduisisse jusqu'à son appartement. Madame, lui répondis-je très-spirituellement, je n'osois pas prendre cette liberté-là: Ah! vous le pouvez, Monsieur, poursuivit-elle, je ne crains point les jeunes gens. Madame, répartis-je, un peu décontenancé, vous êtes bien polie. En entrant dans sa chambre, elle se jeta sur un sofa & me dit, j'en use librement avec vous, mais je compte sur votre amitié. Vous avez raison, Madame, lui dis-je, je serois fâché de vous importuner. Quel âge avez-vous, dit-elle? vingt ans, lui répondis-je. Ah, bon Dieu, qu'il fait chaud aujourd'hui, reprit-elle! Madame, lui dis-je aussi-tôt, si vous voulez je vais ouvrir la porte. Gardez-vous en bien, repliqua-t-elle, il n'y a rien de si mal sain, vous n'avez que vingt ans dites-vous; en vérité vous êtes bien avancé pour votre âge.

AH! Madame, lui répondis-je, vous avez la bonté de dire cela parce qu'il y a longtemps que vous êtes amie de ma mere. Mais voilà précisément ce qui n'est point, s'écria-t-elle avec aigreur, nos âges son si differens; je ne l'en estime pas moins cependant. Et dites-moi, je vous prie, êtes-vous fort répandu; avez-vous beaucoup de connoissances?

Ma-

Madame ; je vais tous les jours dans la maison où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. C'est bien fait, dit-elle, ce sont de si bonnes gens ; il est vrai qu'ils ne sont pas excessivement amusans , mais en vérité leur commerce est sûr ; je m'en accommode assez ; car je hais tant la jeunesse : j'entens par la jeunesse, tous ces petits Messieurs que les femmes gâtent si bien, & je ne fais pas ce qui leur en revient ; car ils sont la plupart si fots dans le tête à tête, & si avantageux en compagnie ; je vous distingue beaucoup, au moins en vous recevant seul. Madame, assurément, lui dis-je, je n'en abuserai pas. Je le vois bien, reprit-elle ; je suis assurée qu'il n'y a pas un jeune homme qui à votre place n'eût déjà été impertinent, mais je dis fort impertinent ; je serois bien fâché, repris-je, que cela m'arrivât. Je ne suis point bégueule, continua-t-elle, & je n'exige pas qu'on soit toujours avec moi prosterné dans le respect : pourvu qu'on ne me manque point, voilà tout ce que je demande. Dites-moi, mon cher ami, n'avez vous jamais été amoureux ? Non Madame, lui répondis-je, car mon pere ne veut me marier que dans deux ans ; assurément, dit-elle, il doit être bien content d'avoir un fils aussi formé que vous l'êtes. Cependant, poursuivit-elle, je ne verrois pas un grand inconvénient que vous vous prissiez d'inclination pour quelque femme, pourvu que ce ne fût point pour quelque tête évaporée, qui au lieu de vous former le cœur, vous prouvât que l'on peut s'en passer. Ah ! je m'en garderai bien, lui dis-

dis-je, cela nuirait à mon établissement, & ces choses là sont contre l'honnête homme. Mon cher enfant, répondit-elle, j'ai une grande vénération pour votre probité, mais il est tard, soupez avec moi. Je ne le puis pas, Madame, repris-je; mon cher pere & ma chere mere seroient trop inquiets. Eh bien, allez vous-en donc, dit-elle, avec un air impatienté : je lui obéis, & je sortis fort content de ma personne; j'aurois cru m'en être bein tiré si quelque-tems après on ne m'avoit pas dit qu'elle me faisoit passer pour un sot.

A force d'aller dans le monde j'en pris insensiblement les usages, à force d'entendre des sottises je me deshabituai d'en dire, mais à force d'aller avec des gens qui en faisoient je ne pus me dispenser d'en faire. De l'extrême simplicité je passai à l'extrême étourderie. Ces deux excès opposés se touchent, c'est le défaut de réflexion qui les produit tous deux : on ne s'en garantit qu'en s'accoutumant à penser; mais c'est un parti que tout le monde ne peut pas prendre. Je remarquai que chacun vantoit le bonheur & se plaignoit du malheur; je ne concevois pas pourquoi on avoit la mal-adresse de trouver l'un plutôt que l'autre, & je n'avois pas encore assez de raison pour sentir que les routes qu'on prend pour arriver au bonheur, sont presque toujours celles qui vous en éloignent; je crus en savoir plus que les autres, & j'imaginai comme tous les gens de mon âge, que la suprême félicité étoit d'être homme à bonnes fortunes. Ainsi avec de  
l'é

l'étude & une sérieuse attention sur moi-même, j'acquis en peu de tems tous les ridicules nécessaires pour mériter ce titre; j'eus beaucoup de respect pour moi & beaucoup de mépris pour les femmes. Voilà le premier pas pour faire son chemin auprès d'elles; je fis des agaceries avec une impertinence qui faisoit voir combien je me croyois de graces; je me louai avec une confiance qui persuadoit presque les fots de mon mérite, & j'eus des prétentions avec une effronterie qui fit croire que j'avois des droits. En un mot, je me donnai un maintien capable de des-honorer vingt femmes; c'étoit un talent marqué dans un homme qui avoit été aussi neuf que moi, aussi m'admirois-je perpétuellement: car un sot est bien plus content de devenir un fat, qu'un homme d'esprit de devenir un homme de bon sens: je manquai de respect à beaucoup de femmes, plusieurs s'en offenserent sans que je m'en affligeasse, plusieurs m'écouterent sans que je m'en souciaisse; je fus très-souvent téméraire & quelquefois heureux; je séduisis des prudes en louant leur vertu, des coquettes en feignant de ne pas admirer leurs charmes, & des dévotes en déchirant tout l'univers.

MAIS je gardai toutes ces conquêtes aussi peu de tems qu'elles m'en avoient couté; le caprice me dégouta des premières; la légèreté m'enleva les secondes; la fausseté me révolta contre les troisièmes; ainsi ce bonheur prétendu que j'envifageois, s'évanouissoit toutes les fois que je croyois le posséder. J'ai remarqué souvent que tous les faux bon-  
heurs



heurs ont un point de vuë, comme certains tableaux dont les beautés diminuent & disparaissent à mesure qu'on en approche.

JE m'étois cependant fait une réputation qui contribua à mon établissement : car qu'un jeune homme soit à la mode, il passe pour être aimable, & pour lors on ne s'informe pas s'il est raisonnable : on proposa à mon pere un parti convenable, c'est-à-dire, une fille riche ; j'acceptai la proposition ; l'entrevue se fit, la personne avoit passé sa vie au Couvent, elle me trouva admirable : on me fit jouer avec elle, à peine ouvrit-elle la bouche pour nommer les couleurs, je lui trouvais beaucoup d'esprit & je me crus certain de son bon caractère. Après avoir pris des précautions aussi sages pour le bonheur de l'un & de l'autre, on nous maria ; & la troisième fois que nous nous vîmes, on nous fit honnêtement coucher ensemble, en présence de trente ou quarante parens qui ne devoient jamais devenir nos amis. Le lendemain ces Messieurs s'égayerent à nos dépens, avec cette legereté lourde & gauche, de gens qui sont dans l'habitude d'être plaisantés, & qui sont insupportables lorsqu'une fois dans leur vie ils se croient obligés d'être plaisans. Ma femme soutint leurs mauvais propos sans se déconcerter, le plus fort étoit fait. Je vous avoue que le mariage quoique fort respectable, m'a toujours paru un tant soit peu indécent ; on oblige une fille de recevoir publiquement dans son lit quelqu'un qu'elle ne connoît pas, & elle est deshonorée d'y recevoir en secret quelqu'un qu'elle



qu'elle adore : que l'homme est étonnant ! sa tête est un amas d'inconséquences , & cependant on l'appelle un être raisonnable , ce n'est assurément qu'un titre de convention. Zelamire & moi nous vécumes assez bien ensemble pendant deux ans : elle parloit peu , je lui répondois encore moins , je croyois que la taciturnité faisoit partie de la dignité d'un mari. Plus d'un ami me dit que ma femme avoit de l'esprit , je leur dis pour leur marquer ma reconnoissance , que la leur avoit le cœur tendre. Notre intelligence entre Zelamire & moi ne dura pas long-tems ; nos goûts , nos caractères , nos connoissances différoient en tout. Nous passions notre vie en petites contradictions qui jettent plus d'amertume dans le commerce que des torts décidés ; nous fumes assez heureux pour perdre patience , assez sincères pour nous le dire , & assez sages pour nous séparer sans éclat , sans donner de scènes au Public. Nous nous quittâmes comme deux époux qui se détestent sans manquer au respect qu'ils se doivent. Ma femme se retira dans une de ses Terres à ce qu'elle me dit , & moi je me livrai plus que jamais au monde.

( *La Suite dans le Num. suivant.* )

*page 187.*





# P E T I T R E S E R V O I R.



( Suite du Discours précédent. )

L'ÉVIDENCE appartient proprement aux idées dont l'esprit apperçoit la liaison tout d'un coup ; la certitude à celles dont la liaison ne peut être connue que par le secours d'un certain nombre d'idées intermédiaires , ou, ce qui est la même chose, aux propositions dont l'identité avec un principe évident par lui-même, ne peut être découverte que par un circuit plus ou moins long ; d'où il s'ensuivroit que selon la nature des esprits, ce qui est évident pour l'un ne seroit quelquefois que certain pour un autre. On pourroit encore dire, en prenant les mots d'évidence & de certitude dans un autre sens, que la première est le résultat des opérations seules de l'esprit, & se rapporte aux spéculations métaphysiques & mathématiques ; & que la seconde est plus propre aux objets physiques, dont la connoissance est le fruit

du rapport constant & invariable de nos sens. La probabilité a principalement lieu pour les faits historiques, & en général pour tous les événemens passés, présens & à venir, que nous attribuons à une sorte de hasard, parce que nous n'en démêlons pas les causes. La partie de cette connoissance qui a pour objet le présent & le passé, quoiqu'elle ne soit fondée que sur le simple témoignage, produit souvent en nous une persuasion aussi forte que celle qui naît des axiomes. Le sentiment est de deux sortes, l'un destiné aux vérités de morale, s'appelle conscience; c'est une suite de la loi naturelle & de l'idée que nous avons du bien & du mal; & on pourroit le nommer évidence du cœur, parce que tout différent qu'il est de l'évidence de l'esprit attachée aux vérités spéculatives, il nous subjugué avec le même empire. L'autre espece de sentiment est particulièrement affecté à l'imitation de la belle Nature, & à ce qu'on appelle beautés d'expression. Il saisit avec transport les beautés sublimes & frappantes, démêle avec finesse les beautés cachées, & proscriit ce qui n'en a que l'apparence. Souvent même il prononce des arrêts sévères sans se donner la peine d'en détailler les motifs, parce que ces motifs dépendent d'une foule d'idées difficiles à développer sur le champ, & plus encore à transmettre aux autres. C'est à cette espece de sentiment que nous devons le goût & le génie, distingués l'un de l'autre en ce que le génie est le sentiment qui crée, & le goût, le sentiment qui juge.

APRÈS

APRÈS le détail où nous sommes entrés sur les différentes parties de nos connoissances, & sur les caractères qui les distinguent, il ne nous reste plus qu'à former un Arbre généalogique ou encyclopédique qui les rassemble sous un même point de vûe, & qui serve à marquer leur origine & les liaisons qu'elles ont entr'elles. Nous expliquerons dans un moment l'usage que nous prétendons faire de cet arbre. Mais l'exécution n'en est pas sans difficulté. Quoique l'histoire philosophique que nous venons de donner de l'origine de nos idées, soit fort utile pour faciliter un pareil travail, il ne faut pas croire que l'arbre encyclopédique doive ni puisse même être servilement assujetti à cette histoire. Le système général des Sciences & des Arts est une espece de labyrinthe, de chemin tortueux où l'esprit s'engage sans trop connoître la route qu'il doit tenir. Pressé par ses besoins, & par ceux du corps auquel il est uni, il étudie d'abord les premiers objets qui se présentent à lui; pénètre le plus avant qu'il peut dans la connoissance de ces objets; rencontre bientôt des difficultés qui l'arrêtent, & soit par l'espérance ou même par le desespoir de les vaincre, se jette dans une nouvelle route; revient ensuite sur ses pas; franchit quelquefois les premières barrières pour en rencontrer de nouvelles; & passant rapidement d'un objet à un autre, fait sur chacun de ces objets à différens intervalles & comme par secousses, une suite d'opérations dont la génération même de ses idées rend la discontinuité nécessaire. Mais

ce desordre, tout philosophique qu'il est de la part de l'ame, défigureroit, ou plutôt anéantiroit entierement un Arbre encyclopédique dans lequel on voudroit le représenter.

D'AILLEURS, comme nous l'avons déjà fait sentir au sujet de la Logique, la plupart des Sciences qu'on regarde comme renfermant les principes de toutes les autres, & qui doivent par cette raison occuper les premières places dans l'ordre encyclopédique, n'observent pas le même rang dans l'ordre généalogique des idées, parce qu'elles n'ont pas été inventées les premières. En effet, notre étude primitive a dû être celle des individus; ce n'est qu'après avoir considéré leurs propriétés particulieres & palpables, que nous avons par abstraction de notre esprit, envisagé leurs propriétés générales & communes, & formé la Métaphysique & la Géométrie; ce n'est qu'après un long usage des premiers signes, que nous avons perfectionné l'art de ces signes au point d'en faire une Science; ce n'est enfin qu'après une longue suite d'opérations sur les objets de nos idées, que nous avons par la réflexion donné des regles à ces opérations même.

ENFIN le systême de nos connoissances est composé de différentes branches, dont plusieurs ont un même point de réunion; & comme en partant de ce point il n'est pas possible de s'engager à la fois dans toutes les routes, c'est la nature des différens esprits qui détermine le choix. Aussi est-il assez rare qu'un même esprit en parcoure à la fois  
un



un grand nombre. Dans l'étude de la Nature les hommes se sont d'abord appliqués tous, comme de concert, à satisfaire les besoins les plus pressans ; mais quand ils en sont venus aux connoissances moins absolument nécessaires, ils ont dû se les partager, & y avancer chacun de son côté à-peu-près d'un pas égal. Ainsi plusieurs Sciences ont été, pour ainsi dire, contemporaines ; mais dans l'ordre historique des progrès de l'esprit, on ne peut les embrasser que successivement.

IL n'en est pas de même de l'ordre encyclopédique de nos connoissances. Ce dernier consiste à les rassembler dans le plus petit espace possible, & à placer, pour ainsi dire, le Philosophe au-dessus de ce vaste labyrinthe dans un point de vûe fort élevé d'où il puisse appercevoir à la fois les Sciences & les Arts principaux ; voir d'un coup d'œil les objets de ses spéculations, & les opérations qu'il peut faire sur ces objets ; distinguer les branches générales des connoissances humaines, les points qui les séparent ou qui les unissent ; & entrevoir même quelquefois les routes secretes qui les rapprochent. C'est une espece de Mappemonde qui doit montrer les principaux pays, leur position & leur dépendance mutuelle, le chemin en ligne droite qu'il y a de l'un à l'autre ; chemin souvent coupé par mille obstacles, qui ne peuvent être connus dans chaque pays que des habitans ou des voyageurs, & qui ne sauroient être montrés que dans des cartes particulieres fort détaillées. Ces cartes particulieres seront les différens articles de no-



182 DISCOURS PRÉLIMINAIRE  
tre Encyclopédie, & l'arbre ou système figuré en fera la mappemonde.

MAIS comme dans les cartes générales du globe que nous habitons, les objets sont plus ou moins rapprochés, & présentent un coup d'œil différent selon le point de vûe où l'œil est placé par le Géographe qui construit la carte, de même la forme de l'arbre encyclopédique dépendra du point de vûe où l'on se mettra pour envisager l'univers littéraire. On peut donc imaginer autant de systèmes différens de la connoissance humaine, que de Mappemondes de différentes projections; & chacun de ces systèmes pourra même avoir, à l'exclusion des autres, quelque avantage particulier. Il n'est guere de Savans qui ne placent volontiers au centre de toutes les Sciences celle dont ils s'occupent, à-peu-près comme les premiers hommes se plaçoient au centre du monde, persuadés que l'Univers étoit fait pour eux. La prétention de plusieurs de ces Savans, envisagée d'un œil philosophique, trouveroit peut-être, même hors de l'amour propre, d'assez bonnes raisons pour se justifier.

QUOI qu'il en soit, celui de tous les arbres encyclopédiques qui offriroit le plus grand nombre de liaisons & de rapports entre les Sciences, mériteroit sans doute d'être préféré. Mais peut-on se flatter de le saisir? La Nature, nous ne saurions trop le répéter, n'est composée que d'individus qui sont l'objet primitif de nos sensations & de nos perceptions directes. Nous remarquons à la vérité dans ces individus, des propriétés communes par lesquelles nous les comparons, & des propriétés dissem-

blables

blables par lesquelles nous les discernons ; & ces propriétés désignées par des noms abstraits, nous ont conduit à former différentes classes où ces objets ont été placés. Mais souvent tel objet qui par une ou plusieurs de ses propriétés a été placé dans une classe, tient à une autre classe par d'autres propriétés, & auroit pû tout aussi-bien y avoir sa place. Il reste donc nécessairement de l'arbitraire dans la division générale. L'arrangement le plus naturel seroit celui où les objets se succédroient par les nuances insensibles qui servent tout à la fois à les séparer & à les unir. Mais le petit nombre d'êtres qui nous sont connus, ne nous permet pas de marquer ces nuances. L'Univers n'est qu'un vaste Océan, sur la surface duquel nous apercevons quelques îles plus ou moins grandes, dont la liaison avec le continent nous est cachée.

ON pourroit former l'arbre de nos connoissances en les divisant, soit en naturelles & en révélées, soit en utiles & agréables, soit en spéculatives & pratiques, soit en évidentes, certaines, probables & sensibles, soit en connoissances des choses & connoissances des signes, & ainsi à l'infini. Nous avons choisi une division qui nous a paru satisfaire tout à la fois le plus qu'il est possible à l'ordre encyclopédique de nos connoissances & à leur ordre généalogique. Nous devons cette division à un Auteur célèbre dont nous parlerons dans la suite de cette Préface : nous avons pourtant cru y devoir faire quelques changemens, dont nous rendrons compte ; mais nous sommes trop convaincus de l'arbitraire qui régnera toujours dans une pareille division, pour croire

que notre systême soit l'unique ou le meilleur ; il nous suffira que notre travail ne soit pas entierement desapprouvé par les bons esprits. Nous ne voulons point ressembler à cette foule de Naturalistes qu'un Philosophe moderne a eu tant de raison de censurer ; & qui occupés sans cesse à diviser les productions de la Nature en genres & en especes , ont consumé dans ce travail un tems qu'ils auroient beaucoup mieux employé à l'étude de ces productions même. Que diroit-on d'un Architecte qui ayant à élever un édifice immense , passeroit toute sa vie à en tracer le plan ; ou d'un Curieux qui se proposant de parcourir un vaste palais , emploieroit tout son tems à en observer l'entrée ?

LES objets dont notre ame s'occupe , sont ou spirituels ou matériels , & notre ame s'occupe de ces objets ou par des idées directes ou par des idées réfléchies. Le systême des connoissances directes ne peut consister que dans la collection purement passive & comme machinale de ces mêmes connoissances ; c'est ce qu'on appelle mémoire. La réflexion est de deux sortes , nous l'avons déjà observé ; ou elle raisonne sur les objets des idées directes , ou elle les imite. Ainsi la mémoire , la raison proprement dite , & l'imagination , sont les trois manieres différentes dont notre ame opere sur les objets de ses pensées. Nous ne prenons point ici l'imagination pour la faculté qu'on a de se représenter les objets ; parce que cette faculté n'est autre chose que la mémoire même des objets sensibles , mémoire qui seroit dans un continuel exercice , si elle n'étoit  
sou-

soulagée par l'invention des signes. Nous prenons l'imagination dans un sens plus noble & plus précis, pour le talent de créer en imitant.

Ces trois facultés forment d'abord les trois divisions générales de notre système, & les trois objets généraux des connoissances humaines; l'Histoire, qui se rapporte à la mémoire; la Philosophie, qui est le fruit de la raison; & les Beaux-arts, que l'imagination fait naître. Si nous plaçons la raison avant l'imagination, cet ordre nous paroît bien fondé, & conforme au progrès naturel des opérations de l'esprit: l'imagination est une faculté créatrice, & l'esprit, avant de songer à créer, commence par raisonner sur ce qu'il voit, & ce qu'il connoît. Un autre motif qui doit déterminer à placer la raison avant l'imagination, c'est que dans cette dernière faculté de l'ame, les deux autres se trouvent réunies jusqu'à un certain point, & que la raison s'y joint à la mémoire. L'esprit ne crée & n'imagine des objets qu'en tant qu'ils sont semblables à ceux qu'il a connus par des idées directes & par des sensations; plus il s'éloigne de ces objets, plus les êtres qu'il forme sont bisarres & peu agréables. Ainsi dans l'imitation de la Nature, l'invention même est assujettie à certaines règles; & ce sont ces règles qui forment principalement la partie philosophique des Beaux-arts, jusqu'à présent assez imparfaite, parce qu'elle ne peut être l'ouvrage que du génie, & que le génie aime mieux créer que discuter.

ENFIN, si on examine les progrès de la raison dans ses opérations successives, on se convaincra encore qu'elle doit précéder l'ima-

gination dans l'ordre de nos facultés, puis-  
 que la raison, par les dernières opérations  
 qu'elle fait sur les objets, conduit en quelque  
 sorte à l'imagination : car ces opérations ne  
 consistent qu'à créer, pour ainsi dire, des ê-  
 tres généraux, qui séparés de leur sujet par  
 abstraction, ne sont plus du ressort immédiat  
 de nos sens. Aussi la Métaphysique & la Géo-  
 métrie sont de toutes les Sciences qui appar-  
 tiennent à la raison, celles où l'imagination  
 a le plus de part. J'en demande pardon à nos  
 beaux esprits détracteurs de la Géométrie ; ils  
 ne se croyoient pas sans doute si près d'elle,  
 & il n'y a peut-être que la Métaphysique qui  
 les en sépare. L'imagination dans un Géome-  
 tre qui crée, n'agit pas moins que dans un Poë-  
 te qui invente. Il est vrai qu'ils operent diffé-  
 remment sur leur objet ; le premier le dépouil-  
 le & l'analyse, le second le compose & l'em-  
 bellit. Il est encore vrai que cette maniere  
 différente d'opérer n'appartient qu'à différen-  
 tes sortes d'esprits ; & c'est pour cela que les  
 talens du grand Géometre & du grand Poëte  
 ne se trouveront peut-être jamais ensemble.  
 Mais soit qu'ils s'excluent ou ne s'excluent  
 pas l'un l'autre, ils ne sont nullement en droit  
 de se mépriser réciproquement. De tous les  
 grands hommes de l'antiquité, Archimede est  
 peut-être celui qui mérite le plus d'être placé  
 à côté d'Homere. J'espere qu'on pardonnera  
 cette digression à un Géometre qui aime son  
 art, mais qu'on n'accusera point d'en être ad-  
 mirateur outré, & je reviens à mon sujet.

(La Suite dans le Num. suivant.)

page 193.

ENFIN,



*Suite de l'Histoire de la Félicité.*

ENFIN, après avoir éprouvé l'erreur de la dissipation, & l'abus des bonnes fortunes, pour parvenir à la félicité; je crus l'envisager dans les honneurs, & je devins ambitieux. Vous voyez, mon fils, que je ne me fais pas grace d'un seul de mes défauts, pour vous les faire éviter tous. Je ne savois pas quels chagrins je me ménageois; la montagne des honneurs est bein escarpée, il faut ou trop de mérite ou trop de mauvaises qualités pour y arriver; mais on est aveugle sur soi-même, & parce que j'avois eu assez de talens pour faire le malheur de quelques femmes, je m'en croyois assez pour faire le bonheur d'un état; je formai des brigues, j'intéressai pour moi plusieurs personnes que je méprisois, & qui ne m'estimoient pas. Je les éblouis à force de promesses, je leur fis entrevoir une protection chimérique pour en obtenir une réelle. Enfin, j'eus la place d'un homme estimé, mais je ne la possédai qu'autant de tems qu'il m'en fallut pour faire voir mon incapacité & mon ingratitude. L'injustice m'avoit élevé, l'équité me déplaça, je me retirai rempli de haine pour les grandeurs, & pour les hommes; mais desespéré de sentir que je n'en pouvois pas être regretté: on souffre bien plus des sentimens qu'on inspire que de ceux qu'on reçoit; rien n'est si humiliant que de ne pouvoir pas être estimé de ceux qu'on a droit de mépriser; un ambitieux permet le mépris pourvu qu'il soit élevé,



élevé, un homme déplacé soutient le malheur pourvû qu'il ne soit pas méprisé; j'allois mourir de chagrin d'avoir perdu un poste qui m'auroit fait mourir d'ennui, lorsque je rencontrai un sage qui dissipa mes ténèbres, & qui me montra le bonheur en me prouvant que jusqu'alors je n'avois fait que changer de malheur. Il s'étoit comme moi instruit à ses dépens; c'étoit un homme d'une ancienne noblesse, il avoit passé sa jeunesse avec des femmes, l'ambition l'en avoit détaché & l'avoit lié avec des hommes faux; la raison l'avoit corrigé de ce dernier travers & l'avoit déterminé à vivre à la campagne. Il avoit d'abord été un agréable, ensuite un homme de cour, & il avoit voulu finir en honnête homme. Je me liai intimement avec lui, sa probité gagna mon cœur, & sa sagesse éclaira mon esprit. Mon ami, me dit-il un jour, j'ai payé ainsi que vous le tribut aux fausses opinions; j'ai cherché la félicité parmi toutes les erreurs, & je ne l'ai trouvée qu'après en avoir abandonné la recherche. Lassé du monde que j'habitois, je voulois aller sous un autre ciel, sous un ciel où les âmes fussent aussi pures que l'air qu'on y respire; je me retirerai ici, c'est le domicile de mes peres; j'y vis avec mes voisins; je leur découvre des vertus dont je fais souvent mon profit, & je ne leur trouve que des défauts communs, des défauts de Province, des défauts qui tombent trop dans le petit, pour germer un seul instant dans un homme qui pense; j'oublie le monde, c'est un parti plus sûr & plus honnête que de déclamer contre,

&

& j'éprouve que le seul moyen de devenir heureux est d'être Philosophe: Philosophe, m'écriai-je, cela me paroît bien ennuyeux; je vois bien, reprit-il, que vous ignorez ce que c'est qu'un Philosophe; la Philosophie conduit toujours au vrai bonheur lorsqu'on se garantit de l'amour propre. Cette Philosophie n'est point une vertu âpre telle qu'on se la représente, qui prend la causticité pour la justesse, l'humeur pour la raison, & le dédain pour un sentiment noble. La Philosophie dont je parle est une vertu douce qui craint le vice, & qui plaint les vicieux; qui sans le moindre étalage pratique exactement le bien, qui sçait distinguer une foiblesse d'avec le sentiment qui chérit, qui respecte tout ce qui serre les nœuds de la société, qui établit une parfaite égalité dans le monde, qui n'admet de prééminence que celle que donnent les qualités de l'ame, qui loin de haïr les hommes, les prévient, les soulage, leur fait connoître les charmes de l'amitié par le plaisir de l'exercer, & qui tâche d'enchaîner tous les cœurs par les liens de l'amour & de la reconnoissance. Ah! lui dis-je, avec transport, c'est vous seul que je prends pour mon guide; je sens que je serois heureux si je ressemblois au portrait que vous venez de faire; je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de vrais sages, il est plus facile de mépriser les hommes que de les soulager. Mais, continuai-je, avez-vous pû trouver ici quelqu'un digne de votre société? La vertu pour s'entretenir a besoin de se communiquer. Je me flâte, répondit mon Philosophe,

phe, d'avoir une amie respectable ; c'est une femme retirée à une lieuë d'ici dans l'Abbaye de... elle a vécu dans la dissipation ; sa tête lui a fait commettre plus de fautes que son cœur ; elle a connu trop de monde différent pour s'être acquis des amis ; elle s'est trop livrée au tourbillon pour avoir eu le tems de s'attacher des amans , presque tous les jours ont été marqués par de fausses démarches ; ses étourderies ont paru des foiblesses , le printems de son âge s'est passé , la vivacité de son imagination s'est rallentie , elle s'est dégoutée des plaisirs , elle a commencé à réfléchir , elle a connu qu'elle avoit fait tort à sa réputation sans avoir fait subir d'épreuves à sa vertu , & en découvrant l'abus du monde , elle est venue sentir & goûter le prix de la retraite ; j'en partage toutes les douceurs avec elle ; je vais souvent la voir , je lui développe toutes mes pensées , elle me confie les siennes ; nous éprouvons que la véritable amitié , l'amitié délicate , l'amitié tendre & attentive ne peut guères subsister qu'entre deux personnes d'un sexe différent , qui sont parvenues à l'âge de mépriser l'Amour. Ce que l'on doit aux femmes multiplie les égards , détruit les inconveniens de l'égalité , émouffe les pointes de l'envie , rend les nuances de la sensibilité plus douces , & devient le principe d'une confiance plus liante & plus intime.

Ce discours alla jusqu'au fonds de mon ame ; il me rappella l'image de Zélamire. Ne pourriez-vous pas , dis-je d'un air attendri , me faire connoître une femme si estimable ?

mable? Vous allez souvent à l'Abbaye de... j'y dois faire une visite à une Dame nommée Elmasie. Elmasie? répondit mon ami; d'où la connoissez-vous? je ne la connois point, repliquai-je, mais ma femme qui, depuis long-tems, vit loin de moi sans qu'aucune aversion nous ait défunis, m'a écrit de faire toucher sa pension à cette Elmasie, qui auroit soin de la lui faire tenir; je ne puis en être si près sans aller lui rendre un devoir qui me paroît indispensable: vous en serez content, répartit mon ami, c'est elle-même dont je viens de vous faire l'éloge, je veux dès demain vous y présenter; cachez lui mon nom, lui dis-je aussi; je suis curieux de pénétrer, sans qu'elle me connoisse, l'opinion qu'elle a de moi; je veux lui demander des nouvelles de Zelamire, de sa situation, de la vie qu'elle mène, des sentimens qu'elle a pour moi; je n'ai jamais eu d'éloignement pour elle, nous ne nous sommes séparés que parce qu'elle vouloit quitter le monde où je voulois rester; je serois fâché qu'elle me méprisât: je veux que ma femme me regarde comme un ami qu'elle ne voit point. J'entre dans vos vues, me repliqua mon Philosophe, & je les seconderai.

Le lendemain nous exécutâmes notre résolution; nous allâmes à l'Abbaye. Nous demandâmes Elmasie; on nous fit entrer dans un Parloir assez obscur; je fus saisi d'une espece de frémissement dont je ne pouvois me rendre raison à moi-même; je redoutois une amie de ma femme; je sentoís qu'elle ne pouvoit pas avoir pour moi une  
par-


parfaite estime : c'est supporter la peine des reproches, que de les deviner. J'étois agité de ces pensées, je gardois le silence de l'inquiétude, lorsque la porte s'ouvrit ; je vis entrer une grande femme qui avoit le visage couvert d'un crêpe, je me sentis émû ; mon ami me présenta comme un homme qui tiroit parti du malheur pour devenir vertueux. Elmasie soupira, & dit d'une voix languissante, plutôt au Ciel que l'époux de Zelamire imitât cet exemple ! Monsieur, me dit-elle, je voudrois que vous le connussiez ; je désirerois qu'il mît vos fautes à profit pour réparer les siennes, & pour se rejoindre à une femme qui est tombée dans quelques erreurs, qui a pu être blâmable, mais qui n'a jamais été méprisable ; elle a toujours aimé son mari, cette vertu fait sa consolation, & cependant la rend à plaindre.

( *La Suite dans le Num. suivant.* )

*page 202.*







# P E T I T R E S E R V O I R.

*( Suite du Discours précédent. )*

**L**A distribution générale des êtres en spirituels & en matériels fournit la sous-division des trois branches générales. L'Histoire & la Philosophie s'occupent également de ces deux especes d'êtres, & l'imagination ne travaille que d'après les êtres purement matériels; nouvelle raison pour la placer la dernière dans l'ordre de nos facultés. A la tête des êtres spirituels est Dieu, qui doit tenir le premier rang par sa nature, & par le besoin que nous avons de le connoître. Au-dessous de cet Etre suprême sont les esprits créés, dont la révélation nous apprend l'existence. Ensuite vient l'homme, qui composé de deux principes, tient par son ame aux esprits, & par son corps au monde matériel; & enfin ce vaste Univers que nous appellons le Monde corporel ou la Nature. Nous ignorons pourquoi l'Auteur célèbre qui

Num. XCIII.                      N                      nous



nous sert de guide dans cette distribution, a placé la nature avant l'homme dans son système; il semble au contraire que tout engage à placer l'homme sur le passage qui sépare Dieu & les esprits d'avec les corps.

L'HISTOIRE étant qu'elle se rapporte à Dieu, renferme ou la révélation ou la tradition, & se divise sous ces deux points de vue, en histoire sacrée & en histoire ecclésiastique. L'histoire de l'homme a pour objet, ou ses actions, ou ses connoissances; & elle est par conséquent civile ou littéraire, c'est-à-dire, se partage entre les grandes nations & les grands génies, entre les Rois & les Gens de Lettres, entre les Conquérans & les Philosophes. Enfin l'histoire de la Nature est celle des productions innombrables qu'on y observe, & forme une quantité de branches presque égale au nombre de ces diverses productions. Parmi ces différentes branches, doit être placée avec distinction l'histoire des Arts, qui n'est autre chose que l'histoire des usages que les hommes ont faits des productions de la nature, pour satisfaire à leurs besoins ou à leur curiosité.

TELS sont les objets principaux de la mémoire. Venons présentement à la faculté qui réfléchit, & qui raisonne. Les êtres tant spirituels que matériels sur lesquels elle s'exerce, ayant quelques propriétés générales, comme l'existence, la possibilité, la durée; l'examen de ces propriétés forme d'abord cette branche de la Philosophie, dont toutes les autres empruntent en partie leurs

leurs principes: on la nomme l'Ontologie ou Science de l'Etre, ou Métaphysique générale. Nous descendons de-là aux différens êtres particuliers; & les divisions que fournit la Science de ces différens êtres, sont formées sur le même plan que celles de l'Histoire.

LA Science de Dieu appelée Théologie a deux branches; la Théologie naturelle n'a de connoissance de Dieu que celle que produit la raison seule; connoissance qui n'est pas d'une fort grande étendue: la Théologie révélée tire de l'histoire sacrée une connoissance beaucoup plus parfaite de cet être. De cette même Théologie révélée, résulte la Science des esprits créés. Nous avons crû encore ici devoir nous écarter de notre Auteur. Il nous semble que la Science, considérée comme appartenant à la raison, ne doit point être divisée comme elle l'a été par lui en Théologie & en Philosophie; car la Théologie révélée n'est autre chose, que la raison appliquée aux faits révélés: on peut dire qu'elle tient à l'histoire par les dogmes qu'elle enseigne, & à la Philosophie, par les conséquences qu'elle tire de ces dogmes. Ainsi séparer la Théologie de la Philosophie, ce seroit arracher du tronc un rejetton qui de lui-même y est uni. Il semble aussi que la Science des esprits appartient bien plus intimement à la Théologie révélée, qu'à la Théologie naturelle.

LA premiere partie de la Science de l'homme est celle de l'ame; & cette Science a pour but, ou la connoissance spéculative

de l'ame humaine, ou celle de ses opérations. La connoissance spéculative de l'ame dérive en partie de la Théologie naturelle, & en partie de la Théologie révélée, & s'appelle Pneumatologie ou Métaphysique particuliere. La connoissance de ses opérations se subdivise en deux branches, ces opérations pouvant avoir pour objet, ou la découverte de la vérité, ou la pratique de la vertu. La découverte de la vérité, qui est le but de la Logique, produit l'art de la transmettre aux autres; ainsi l'usage que nous faisons de la Logique est en partie pour notre propre avantage, en partie pour celui des êtres semblables à nous; les regles de la Morale se rapportent moins à l'homme isolé, & le supposent nécessairement en société avec les autres hommes.

LA Science de la nature n'est autre que celle des corps. Mais les corps ayant des propriétés générales qui leur sont communes, telles que l'impénétrabilité, la mobilité, & l'étendue, c'est encore par l'étude de ces propriétés, que la Science de la nature doit commencer: elles ont, pour ainsi dire, un côté purement intellectuel par lequel elles ouvrent un champ immense aux spéculations de l'esprit, & un côté matériel & sensible par lequel on peut les mesurer. La spéculation intellectuelle appartient à la Physique générale, qui n'est proprement que la Métaphysique des corps; & la mesure est l'objet des Mathématiques, dont les divisions s'étendent presque à l'infini.

Ces deux Sciences conduisent à la Physique

que particuliere , qui étudie les corps en eux-mêmes , & qui n'a que les individus pour objet. Parmi les corps dont il nous importe de connoître les propriétés, le nôtre doit tenir le premier rang, & il est immédiatement suivi de ceux dont la connoissance est le plus nécessaire à notre conservation; d'où résultent l'Anatomie, l'Agriculture, la Medecine, & leurs différentes branches. Enfin tous les corps naturels soumis à notre examen produisent les autres parties innombrables de la Physique raisonnée.

LA Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Poësie, la Musique, & leurs différentes divisions, composent la troisieme distribution générale, qui naît de l'imagination, & dont les parties sont comprises sous le nom de Beaux-Arts. On pourroit aussi les renfermer sous le titre général de Peinture, puisque tous les Beaux-Arts se réduisent à peindre, & ne different que par les moyens qu'ils employent; enfin on pourroit les rapporter tous à la Poësie, en prenant ce mot dans sa signification naturelle, qui n'est autre chose qu'invention ou création.

TELLES sont les principales parties de notre Arbre encyclopédique; on les trouvera plus en détail à la fin de ce Discours préliminaire. Nous en avons formé une espece de Carte à laquelle nous avons joint une explication beaucoup plus étendue que celle qui vient d'être donnée. Cette Carte & cette explication ont été déjà publiées dans le *Prospectus*, comme pour pressentir le goût du public; nous y avons fait quel-

ques changemens dont il fera facile de s'apercevoir, & qui sont le fruit ou de nos réflexions ou des conseils de quelques Philosophes, assez bons citoyens pour prendre intérêt à notre Ouvrage. Si le Public éclairé donne son approbation à ces changemens, elle fera la récompense de notre docilité; & s'il ne les approuve pas, nous n'en ferons que plus convaincus de l'impossibilité de former un Arbre encyclopédique qui soit au gré de tout le monde.

LA division générale de nos connoissances, suivant nos trois facultés, a cet avantage, qu'elle pourroit fournir aussi les trois divisions du monde littéraire, en Erudits, Philosophes, & Beaux-Esprits; en sorte qu'après avoir formé l'Arbre des Sciences, on pourroit former sur le même plan celui des Gens de Lettres. La mémoire est le talent des premiers, la sagacité appartient aux seconds, & les derniers ont l'agrément en partage. Ainsi, en regardant la mémoire comme un commencement de réflexion, & en y joignant la réflexion qui combine, & celle qui imite, on pourroit dire en général que le nombre plus ou moins grand d'idées réfléchies, & la nature de ces idées, constituent la différence plus ou moins grande qu'il y a entre les hommes; que la réflexion, prise dans le sens le plus étendu qu'on puisse lui donner, forme le caractère de l'esprit, & qu'elle en distingue les différens genres. Du reste les trois especes de républiques dans lesquelles nous venons de distribuer les Gens de Lettres, n'ont pour l'ordinaire rien de

com.



commun, que de faire assez peu de cas les uns des autres. Le Poète & le Philosophe se traitent mutuellement d'insensés, qui se repaissent de chimères : l'un & l'autre regardent l'Erudit comme une espèce d'avare, qui ne pense qu'à amasser sans jouir, & qui entasse sans choix les métaux les plus vils avec les plus précieux ; & l'Erudit, qui ne voit que des mots par-tout où il ne lit point des faits, méprise le Poète & le Philosophe, comme des gens qui se croient riches, parce que leur dépense excède leurs fonds.

C'EST ainsi qu'on se venge des avantages qu'on n'a pas. Les Gens de Lettres entendraient mieux leurs intérêts, si au lieu de chercher à s'isoler, ils reconnoissoient le besoin réciproque qu'ils ont de leurs travaux, & les secours qu'ils en tirent. La société doit sans doute aux Beaux-Esprits ses principaux agrémens, & ses lumières aux Philosophes : mais ni les uns, ni les autres ne sentent combien ils sont redevables à la mémoire ; elle renferme la matière première de toutes nos connoissances ; & les travaux de l'Erudit ont souvent fourni au Philosophe & au Poète les sujets sur lesquels ils s'exercent. Lorsque les Anciens ont appelé les Muses filles de Mémoire, a dit un Auteur moderne, ils sentoient peut-être combien cette faculté de notre ame est nécessaire à tous les autres ; & les Romains lui élevoient des temples, comme à la Fortune.

IL nous reste à montrer comment nous avons tâché de concilier dans ce Dictionnaire l'ordre encyclopédique avec l'ordre alpha-



bétique. Nous avons employé pour cela trois moyens, le Systême figuré qui est à la tête de l'Ouvrage, la Science à laquelle chaque article se rapporte, & la maniere dont l'article est traité. On a placé pour l'ordinaire après le mot qui fait le sujet de l'article, le nom de la Science dont cet article fait partie; il ne faut plus que voir dans le Systême figuré quel rang cette Science y occupe, pour connoître la place que l'article doit avoir dans l'Encyclopédie. S'il arrive que le nom de la Science soit omis dans l'article, la lecture suffira pour connoître à quelle Science il se rapporte; & quand nous aurions, par exemple, oublié d'avertir que le mot *Bombe* appartient à l'art militaire, & le nom d'une ville ou d'un pays à la Géographie; nous comptons assez sur l'intelligence de nos lecteurs, pour espérer qu'ils ne feroient pas choqués d'une pareille omission. D'ailleurs par la disposition des matieres dans chaque article, sur-tout lorsqu'il est un peu étendu, on ne pourra manquer de voir que cet article tient à un autre qui dépend d'une Science différente, celui-là à un troisieme, & ainsi de suite. On a tâché que l'exactitude & la fréquence des renvois ne laissât là-dessus rien à désirer; car les renvois dans ce Dictionnaire ont cela de particulier, qu'ils servent principalement à indiquer la liaison des matieres; au lieu que dans les autres ouvrages de cette espece, ils ne sont destinés qu'à expliquer un article par un autre. Souvent même nous avons omis le renvoi, parce que les termes

d'Art

d'Art ou de Science sur lesquels il auroit pû tomber, se trouvent expliqués à leur article, que le lecteur ira chercher de lui-même. C'est sur-tout dans les articles généraux des Sciences, qu'on a tâché d'expliquer les secours mutuels qu'elles se prêtent. Ainsi trois choses forment l'ordre encyclopédique; le nom de la Science à laquelle l'article appartient; le rang de cette Science dans l'Arbre; la liaison de l'article avec d'autres dans la même Science ou dans une Science différente; liaison indiquée par les renvois, ou facile à sentir au moyen des termes techniques expliqués suivant leur ordre alphabétique. Il ne s'agit point ici des raisons qui nous ont fait préférer dans cet Ouvrage l'ordre alphabétique à tout autre; nous les exposerons plus bas, lorsque nous envisagerons cette collection, comme Dictionnaire des Sciences & des Arts.

Au reste, sur la partie de notre travail, qui consiste dans l'Ordre encyclopédique, & qui est plus destinée aux gens éclairés qu'à la multitude, nous observerons deux choses; la première, c'est qu'il seroit souvent absurde de vouloir trouver une liaison immédiate entre un article de ce Dictionnaire & un autre article pris à volonté; c'est ainsi qu'on chercheroit en vain par quels liens secrets *Section conique* peut être rapprochée d'*Accusatif*. L'ordre encyclopédique ne suppose point que toutes les Sciences tiennent directement les unes aux autres. Ce sont des branches qui partent d'un même tronc, sçavoir de l'entendement hu-

202 DISCOURS PRÉLIMINAIRE & C.  
main. Ces branches n'ont souvent entr'elles aucune liaison immédiate, & plusieurs ne sont réunies que par le tronc même. Ainsi *Section conique* appartient à la Géométrie, la Géométrie conduit à la Physique particulière, celle-ci à la Physique générale, la Physique générale à la Métaphysique; & la Métaphysique est bien près de la Grammaire à laquelle le mot *Accusatif* appartient. Mais quand on est arrivé à ce dernier terme par la route que nous venons d'indiquer, on se trouve si loin de celui d'où l'on est parti, qu'on l'a tout-à-fait perdu de vûe.

( *La Suite dans le Num. suivant.* )  
*page 209.*

---

*Suite de l'Histoire de la Félicité.*

CE discours interrompu par des soupirs, ces reproches pleins de tendresse, le son de voix qui les exprimoit, me dessillèrent les yeux en éclairant mon cœur. Madame, lui dis-je, en tremblant, je sai que Zelamire vous regarde comme son amie, & je vois qu'elle ne se trompe pas; je le suis encore plus de Themidore, repliqua-t-elle; Zelamire lui a caché sa tendresse par un excès d'égard, elle a été réservée de peur de l'importuner, elle savoit que c'est l'importunité de l'amour qui conduit souvent à la haine; cependant elle se reproche à présent sa froideur, c'est elle qui a pû causer l'éloignement de son mari; si elle eût marqué davantage le desir qu'elle avoit de lui plaire, elle eût

eût peut-être empêché ses égaremens, sans doute il est malheureux; il va d'écueils en écueils, son infortune doit être au comble par l'humiliation de s'être toujours trompé. Non, ma chere Zélamire, m'écriai-je en me jettant à ses genoux, il est au comble du bonheur puisqu'il vous retrouve; revoyez Themidore, rempli de respect & d'amour pour vous; le voile de l'erreur qui nous enveloppoit tous deux est enfin déchiré; nous touchons à la vieillesse, mais, nous nous aimons, c'est être jeune encore, la raison répare en nous les ouvrages du tems; s'il a changé nos traits, la vérité a rajeuni nos ames, & la vertu va les confondre; deux époux qui s'estiment à notre âge sont plus heureux que ceux qui ne sont unis que par le feu de la jeunesse, & le caprice des passions.

Oui, mon cher Themidore, me dit Zélamire, je pense comme vous, rien ne pourra nous séparer; nous allons passer nos jours avec le respectable ami qui nous a réunis. La vie que nous mènerons deviendra le modèle du bonheur, notre conversation sera liante sans être fade, nous soutiendrons des opinions pour nous instruire & jamais pour nous contredire; je jure de vous aimer toujours, c'est un serment que j'ai rempli d'avance par l'impatience que j'avois de le former; n'oublions pas cependant nos foiblesses; rappelions-nous-les, moins pour nous en punir que pour en garantir nos enfans; notre jeunesse leur a donné le jour, que notre vieillesse leur vaille un bien plus précieux, qui est la sagesse & le vrai bonheur. Après une  
re-

reconnoissance si tendre nous retournâmes chez notre ami; la pureté de notre amour sembla renouveler notre être: j'adore Zélamire, je la respecte, elle m'aime, nous sommes convaincus qu'il n'y a que la vertu seule qui donne la vraie félicité; soyez-en persuadé, mon fils, connoissez-la, soyez-en digne, & je serai toujours heureux.

Telle fut l'instruction de Themidore à son fils; je ne fais pas s'il en devint plus raisonnable, on en peut douter: car M. de Fontenelle dit, que les sottises des peres sont perduës pour les enfans, & je vois tous les jours qu'il a dit vrai.

Je suis engagé maintenant à raconter l'histoire de Zélamire; c'est ce que je vais faire sans aucun préambule de peur d'ennuyer: car j'ai remarqué que je suis quelquefois sujet à ce petit accident.

Ma chere fille, dit-elle un jour à la jeune Aldine; je suis votre mere, vous avez quinze ans, vous êtes jolie, & cependant je suis votre amie. Je vais vous en donner la preuve en vous confessant toutes mes foiblesses; je vous connois assez d'esprit pour craindre que vous ne tombiez dans beaucoup d'erreurs. Mon premier soin pour vous en garantir, a été de vous donner une éducation differente de la mienne. On m'a tenue dans un Couvent jusqu'au tems de mon mariage; j'ai voulu vous élever sous mes yeux; c'est un parti qui ne laisse pas que d'avoir ses inconvéniens. Une fille qui accompagne sa mere est ordinairement droite, silencieuse, méprisante & caustique, elle se tait, elle observe,  
elle



elle récapitule, elle sourit & rougit souvent mal à propos; & de fille dédaigneuse elle devient, en se mariant, impolie par faux air, contrariante par humeur, & facile pour paroître au-dessus du préjugé.

J'ai prévu tous ces dangers, & pour les prévenir j'ai cherché à ne pas vous en imposer. Je vous ai menée dans le monde, je vous ai même permis d'y parler, & en vous faisant craindre la honte de dire des sottises, je vous ai empêchée de critiquer celles que l'on disoit: on a de l'indulgence pour les autres lorsque l'on croit en avoir besoin pour soi-même. Je vous ai laissé dire des naïvetés sans vous en reprendre; j'en ai laissé le soin au rire de ceux qui les entendoient; je pense même qu'on doit avoir bonne opinion d'une fille à qui il échape quelques propos risibles. Si elle n'en tenoit aucun, je la soupçonnerois d'être un peu trop instruite; il faut bien que la naïveté soit une décence dans une fille ignorante, puisqu'elle devient un art dans une fille qui ne l'est pas.

Jusqu'à présent vous avez rempli mes vues; votre caractère est liant; vous avez de la simplicité dans les propos, & de l'esprit dans le maintien; voilà les vertus extérieures de votre état. Mais, vous en allez bientôt changer; je suis sur le point de vous marier; vous n'avez pas assez d'expérience pour éviter tous les travers que la fatuité des hommes & la malignité des femmes préparent à une jeune personne, qui dans le monde est livrée à elle-même; c'est pour vous en instruire que  
j'ai



j'ai voulu vous entretenir & vous confier tous les écueils dans lesquels je suis tombée.

Ma première sottise a été d'aimer mon mari sans me donner la peine de le connoître. On peut être presque sûr qu'une femme qui fait la faute d'aimer son mari au bout de huit jours, fera celle de ne plus l'aimer au bout d'un an. Rien ne prouve tant un fonds de tendresse dans le cœur, & vous croyez bien qu'une femme tendre n'a pas beau jeu avec un homme qui ne l'épouse que par ce qu'on nomme dans le monde convenance. On traite une femme que l'on prend pour son bien, comme on traite une terre qu'on achette pour son revenu: on y va passer huit jours par curiosité, on en touche l'argent & l'on n'y retourne plus; cela est humiliant, il arrive que ce sont des étrangers qui font valoir & la terre & la femme. Voilà, à peu de choses près, le commencement de mon Histoire.

J'en reviens à mon Couvent; j'y étois caressée, gâtée & ennuyée; les Religieuses me confioient tous leurs petits secrets; les vieilles me disoient du mal de la Dépositaire, & les jeunes me disoient du bien de leur Directeur: il y a des plaisirs pour tous les âges.

Ma mere vint un jour m'annoncer qu'elle alloit me marier, cela fit un grand effet dans ma tête; j'en parlai le soir à mes cheres amies, la mere S. Chrysostome, & la mere de Conception, qui me firent par conjectures un portrait du mariage à faire mourir de rire; rien ne fait dire tant de sottises que l'envie  
d'en

d'en deviner une. Deux jours après je leur dis adieu, en leur promettant que dès que je serois mariée je viendrois leur communiquer mes connoissances, & seconder leur pénétration de mon expérience. Le jour de mes nôces arriva, & quoique j'eusse été prévenue par ma mere, je ne puis vous cacher, ma fille, que je fus étonnée; je vous promets que vous le ferez aussi. Votre pere m'importuna beaucoup pendant les premiers mois; il eut ensuite plus d'égards, je ne sçai comment cela se fit; je l'aimai vivement tant qu'il fut importun, je me refroidis quand il fut attentif, il s'en apperçut, il devint froid aussi, & sur cet article nous jouâmes bientôt à fortune égale, dès qu'il n'eut plus de sentimens, il me debita des maximes; un mari ne tarde gueres à n'être qu'un pédant, avec qui on passe la nuit. Il voulut me présenter aux amis de ses parens. Rien n'est si cruel que des amis de famille; ce sont pour l'ordinaire de vieilles figures qui usurpent ce titre, parce que depuis trente ou quarante ans, ils ennuyent une maison de pere en fils.

LA plupart de ceux qui venoient dans la nôtre étoient des gens à gros visages, qui mangeoient beaucoup & qui ne parloient point, qui digéroient bien & qui pensoient mal; c'étoient des Conseillers fort honnêtes gens, qui se couchoient à onze heures du soir pour être au Palais le lendemain matin à sept; des femmes qui se portoient bien, & qui prenoient du lait par précaution; des filles

les qui vivoient de régime pour trouver à s'établir, en se donnant un air de raison, & quelques gros Abbés plats & galans, qui faisoient des déclarations d'amour, & qui ne vouloient pas faire celle de leurs biens. Je pensai périr de tristesse, & je fus très-certaine que lorsqu'on viendrait chercher la Félicité chez mon beau-pere, on seroit obligé de se faire écrire pour elle.

J'E fis connoissance avec des femmes de mon âge; je les crus mes amies, parce que j'allois tous les jours au Spectacle avec elles sans leur parler; & que nous soupions ensemble dans quelque maison où la maîtresse désœuvrée jusqu'à dix heures, attendoit tristement quatorze ou quinze personnes qui ne se convenoient guères. On y faisoit la meilleure chère du monde, mais la conversation étoit presque toute en lacunes; elle consistoit dans quelques paroles vagues, qui étoient pour ainsi dire honteuses de rompre le silence général, & qui cependant avoient des prétentions à former l'entretien: on y répondoit par quelques plaisanteries plattes & détournées, par quelques jeux de mots, suivis de grands ris tristes & forcés, qui ne servoient qu'à faire sortir l'ennui. La gayeté est une coquette, elle refuse ses faveurs lorsqu'on veut les lui arracher. De tous les êtres féminins, c'est celui qui se laisse moins violer.

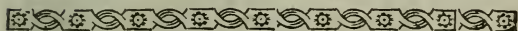
( La Suite dans le Num. suivant. )

page 218.





# P E T I T R E S E R V O I R.



( Suite du Discours précédent. )

**L**A seconde remarque que nous avons à faire , c'est qu'il ne faut pas attribuer à notre Arbre encyclopédique plus d'avantage que nous ne prétendons lui en donner. L'usage des divisions générales est de rassembler un fort grand nombre d'objets : mais il ne faut pas croire qu'il puisse suppléer à l'étude de ces objets. C'est une espece de dénombrement des connoissances qu'on peut acquérir ; dénombrement frivole pour qui voudroit s'en contenter , utile pour qui desire d'aller plus loin. Un seul article raisonné sur un objet particulier de Science ou d'Art , renferme plus de substance que toutes les divisions & subdivisions qu'on peut faire des termes généraux ; & pour ne point sortir de la comparaison que nous avons tirée plus haut des Cartes Géographiques , celui qui s'en tiendroit à l'Arbre encyclopédique

Num. XCIV.                      O                      pour

pour toute connoissance, n'en sauroit guere plus que celui qui pour avoir acquis par les Mappemondes une idée générale du globe & de ses parties principales, se flateroit de connoître les différens Peuples qui l'habitent, & les Etats particuliers qui le composent. Ce qu'il ne faut point oublier surtout, en considérant notre Systeme figuré, c'est que l'ordre encyclopédique qu'il présente est très-différent de l'ordre généalogique des opérations de l'esprit; que les Sciences qui s'occupent des êtres généraux, ne sont utiles qu'autant qu'elles menent à celles dont les êtres particuliers sont l'objet; qu'il n'y a véritablement que ces êtres particuliers qui existent; & que si notre esprit a créé les êtres généraux, ç'a été pour pouvoir étudier plus facilement l'une après l'autre les propriétés qui par leur nature existent à la fois dans une même substance, & qui ne peuvent physiquement être séparées. Ces réflexions doivent être le fruit & le résultat de tout ce que nous avons dit jusqu'ici; & c'est aussi par elles que nous terminerons la premiere Partie de ce Discours.

Nous allons présentement considérer cet Ouvrage comme *Dictionnaire raisonné des Sciences & des Arts*. L'objet est d'autant plus important, que c'est sans doute celui qui peut intéresser davantage la plus grande partie de nos lecteurs, & qui, pour être rempli, a demandé le plus de soins & de travail. Mais avant que d'entrer sur ce sujet dans tout le détail qu'on est en droit d'exiger de nous, il ne sera pas inutile d'examiner avec quel-  
que



que étendue l'état présent des Sciences & des Arts, & de montrer par quelle gradation l'on y est arrivé. L'exposition métaphysique de l'origine & de la liaison des Sciences nous a été d'une grande utilité pour en former l'Arbre Encyclopédique; l'exposition historique de l'ordre dans lequel nos connoissances se sont succédées, ne sera pas moins avantageuse pour nous éclairer nous-mêmes sur la maniere dont nous devons transmettre ces connoissances à nos lecteurs. D'ailleurs l'histoire des Sciences est naturellement liée à celle du petit nombre de grands génies, dont les Ouvrages ont contribué à répandre la lumiere parmi les hommes; & ces Ouvrages ayant fourni pour le nôtre les secours généraux, nous devons commencer à en parler avant de rendre compte des secours particuliers que nous avons obtenus. Pour ne point remonter trop haut, fixons-nous à la renaissance des Lettres.

Quand on considere les progrès de l'esprit depuis cette époque mémorable, on trouve que ces progrès se sont faits dans l'ordre qu'ils devoient naturellement suivre. On a commencé par l'Érudition, continué par les Belles-Lettres, & fini par la Philosophie. Cet Ordre differe à la vérité de celui que doit observer l'homme abandonné à ses propres lumieres, ou borné au commerce de ses contemporains, tel que nous l'avons principalement considéré dans la premiere Partie de ce Discours: en effet, nous avons fait voir que l'esprit isolé doit rencontrer dans sa route la Philosophie avant les Belles-Lettres.



Mais en sortant d'un long intervalle d'ignorance que des siècles de lumière avoient précédé, la régénération des idées, si on peut parler ainsi, a dû nécessairement être différente de leur génération primitive. Nous allons tâcher de le faire sentir.

LES chefs-d'œuvre que les Anciens nous avoient laissés dans presque tous les genres, avoient été oubliés pendant douze siècles. Les principes des Sciences & des Arts étoient perdus, parce que le beau & le vrai qui semblent se montrer de toutes parts aux hommes, ne les frappent guere à moins qu'ils n'en soient avertis. Ce n'est pas que ces tems malheureux aient été plus stériles que d'autres en génies rares ; la nature est toujours la même : mais que pouvoient faire ces grands hommes, semés de loin à loin comme ils le sont toujours, occupés d'objets différens, & abandonnés sans culture à leurs seules lumières ? Les idées qu'on acquiert par la lecture & la société, sont le germe de presque toutes les découvertes. C'est un air que l'on respire sans y penser, & auquel on doit la vie ; & les hommes dont nous parlons étoient privés d'un tel secours. Ils ressembloient aux premiers créateurs des Sciences & des Arts, que leurs illustres successeurs ont fait oublier, & qui précédés par ceux-ci les auroient fait oublier de même. Celui qui trouva le premier les roues & les pignons, eût inventé les montres dans un autre siècle ; & Gerbert placé au tems d'Archimede l'auroit peut-être égalé.

CEPENDANT la plûpart des beaux Es-  
prits

prits de ces tems ténébreux se faisoient appeller Poëtes ou Philosophes. Que leur en coûtoit-il en effet pour usurper deux titres dont on se pare à si peu de frais, & qu'on se flate toujours de ne guere devoir à des lumieres empruntées? Ils croyoient qu'il étoit inutile de chercher les modeles de la Poësie dans les Ouvrages des Grecs & des Romains, dont la Langue ne se parloit plus; & ils prenoient pour la véritable Philosophie des Anciens une tradition barbare qui la défiguroit. La Poësie se réduisoit pour eux à un mécanisme puéril: l'examen approfondi de la nature, & la grande Etude de l'homme, étoient remplacés par mille questions frivoles sur des êtres abstraits & métaphysiques; questions dont la solution, bonne ou mauvaise, demandoit souvent beaucoup de subtilité, & par conséquent un grand abus de l'esprit. Qu'on joigne à ce desordre l'état d'esclavage où presque toute l'Europe étoit plongée, les ravages de la superstition qui naît de l'ignorance, & qui la reproduit à son tour: & l'on verra que rien ne manquoit aux obstacles qui éloignoient le retour de la raison & du goût; car il n'y a que la liberté d'agir & de penser qui soit capable de produire de grandes choses, & elle n'a besoin que de lumieres pour se préserver des excès.

Aussi fallut-il au genre humain, pour sortir de la barbarie, une de ces révolutions qui font prendre à la terre une face nouvelle: l'Empire Grec est détruit, sa ruine fait refluer en Europe le peu de connoissances qui restoient encore au monde; l'invention

de l'Imprimerie, la protection des Medicis & de François I. raniment les esprits ; & la lumiere renaît de toutes parts.

L'étude des Langues & de l'Histoire abandonnée par nécessité durant les siècles d'ignorance, fut la première à laquelle on se livra. L'esprit humain se trouvoit au sortir de la barbarie dans une espèce d'enfance, avide d'accumuler des idées, & incapable pourtant d'en acquérir d'abord d'un certain ordre par l'espèce d'engourdissement où les facultés de l'ame avoient été si long-tems. De toutes ces facultés, la mémoire fut celle que l'on cultiva d'abord, parce qu'elle est la plus facile à satisfaire, & que les connoissances qu'on obtient par son secours, sont celles qui peuvent le plus aisément être entassées. On ne commença donc point par étudier la Nature, ainsi que les premiers hommes avoient dû faire ; on jouissoit d'un secours dont ils étoient dépourvus, celui des Ouvrages des Anciens que la générosité des Grands & l'Impression commençoient à rendre communs, on croyoit n'avoir qu'à lire pour devenir savant ; & il est bien plus aisé de lire que de voir. Ainsi, on dévora sans distinction tout ce que les Anciens nous avoient laissé dans chaque genre : on les traduisit, on les commenta ; & par une espèce de reconnoissance on se mit à les adorer sans connoître à beaucoup près ce qu'ils valaient.

De-là cette foule d'Erudits, profonds dans les Langues savantes jusqu'à dédaigner la leur, qui, comme l'a dit un Auteur célèbre, con-

connoissoient tout dans les Anciens, hors la grace & la finesse, & qu'un vain étalage d'érudition rendoit si orgueilleux, parce que les avantages qui coûtent le moins sont assez souvent ceux dont on aime le plus à se parer. C'étoit une espece de grands Seigneurs, qui sans ressembler par le mérite réel à ceux dont ils tenoient la vie, tiroient beaucoup de vanité de croire leur appartenir. D'ailleurs cette vanité n'étoit point sans quelque espece de prétexte. Le pays de l'érudition & des faits est inépuisable; on croit, pour ainsi dire, voir tous les jours augmenter sa substance par les acquisitions que l'on a fait sans peine. Au contraire le pays de la raison & des découvertes est d'une assez petite étendue; & souvent au lieu d'y apprendre ce que l'on ignoroit, on ne parvient à force d'étude qu'à désapprendre ce qu'on croyoit savoir. C'est pourquoi, à mérite fort inégal, un Erudit doit être beaucoup plus vain qu'un Philosophe, & peut-être qu'un Poëte: car l'esprit qui invente est toujours mécontent de ses progrès, parce qu'il voit au-delà; & les plus grands génies trouvent souvent dans leur amour propre même un juge secret, mais sévere, que l'approbation des autres fait taire pour quelques instans, mais qu'elle ne parvient jamais à corrompre. On ne doit donc pas s'étonner que les Savans dont nous parlons missent tant de gloire à jouir d'une Science hérissée, souvent ridicule, & quelquefois barbare.

IL est vrai que notre siecle qui se croit destiné à changer les loix en tout genre, &

à faire justice, ne pense pas fort avantageusement de ces hommes autrefois si célèbres. C'est une espece de mérite aujourd'hui que d'en faire peu de cas; & c'est même un mérite que bien des gens se contentent d'avoir. Il semble que par le mépris que l'on a pour ces Savans, on cherche à les punir de l'estime outrée qu'ils faisoient d'eux-mêmes, ou du suffrage peu éclairé de leurs contemporains, & qu'en foulant aux piés ces idoles, on veuille en faire oublier jusqu'aux noms. Mais tout excès est injuste. Jouïssons plutôt avec reconnoissance du travail de ces hommes laborieux. Pour nous mettre à portée d'extraire des Ouvrages des Anciens tout ce qui pouvoit nous être utile, il a fallu qu'ils en tirassent aussi ce qui ne l'étoit pas: on ne sauroit tirer l'or d'une mine sans en faire sortir en même tems beaucoup de matieres viles ou moins précieuses; ils auroient fait comme nous la séparation, s'ils étoient venus plus tard. L'Erudition étoit donc nécessaire pour nous conduire aux Belles-Lettres.

En effet, il ne fallut pas se livrer long-tems à la lecture des Anciens, pour se convaincre que dans ces Ouvrages même où l'on ne cherchoit que des faits & des mots, il y avoit mieux à apprendre. On apperçut bientôt les beautés que leurs Auteurs y avoient répandues, car si les hommes, comme nous l'avons dit plus haut, ont besoin d'être avertis du vrai, en récompense ils n'ont besoin que de l'être. L'admiration qu'on avoit eu jusqu'alors pour les Anciens ne pouvoit être plus vive: mais elle commença à devenir plus  
jus-



juste. Cependant elle étoit encore bien loin d'être raisonnable. On crut qu'on ne pouvoit les imiter, qu'en les copiant servilement, & qu'il n'étoit possible de bien dire que dans leur Langue. On ne pensoit pas que l'étude des mots est une espèce d'inconvénient passager, nécessaire pour faciliter l'étude des choses, mais qu'elle devient un mal réel, quand elle la retarde; qu'ainsi on auroit dû se borner à se rendre familiers les Auteurs Grecs & Romains, pour profiter de ce qu'ils avoient pensé de meilleur; & que le travail auquel il falloit se livrer pour écrire dans leur Langue, étoit autant de perdu pour l'avancement de la raison. On ne voyoit pas d'ailleurs, que s'il y a dans les Anciens un grand nombre de beautés de style perdues pour nous, il doit y avoir aussi par la même raison bien des défauts qui échappent, & que l'on court risque de copier comme des beautés; qu'enfin tout ce qu'on pourroit espérer par l'usage servile de la Langue des Anciens, ce seroit de se faire un style bisarrement assorti d'une infinité de styles différens, très-correct & admirable même pour nos Modernes, mais que Cicéron ou Virgile auroient trouvé ridicule. C'est ainsi que nous ririons d'un Ouvrage écrit en notre Langue, & dans lequel l'Auteur auroit rassemblé des phrases de Bossuet, de la Fontaine, de la Bruyere, & de Racine, persuadé avec raison que chacun de ces Ecrivains en particulier est un excellent modele.

CE préjugé des premiers Savans a produit dans le seizieme siècle une foule de Poètes,



218 DISCOURS PRÉLIMINAIRE &c.  
d'Orateurs, & d'Historiens Latins, dont  
les Ouvrages, il faut l'avouer, tirent trop  
souvent leur principal mérite d'une latini-  
té dont nous ne pouvons guere juger. On  
peut en comparer quelques-uns aux haran-  
gues de la plûpart de nos Rhéteurs, qui  
vuides de choses, & semblables à des corps  
sans substance, n'auroient besoin que d'être  
mises en François pour n'être lûes de per-  
sonne.

(La Suite dans le Num. suivant.)  
page 225.

---

*Suite de l'Histoire de la Félicité.*

**E**NFIN on sortoit de table au grand sou-  
lagement de tous les conviés; car il  
n'y a rien de si ennuyeux que des cercles,  
& presque tous les soupers ne sont pas autre  
chose: on jouoit jusqu'à trois heures du ma-  
tin, & l'on se séparoit persuadé qu'on s'é-  
toit amusé. Pour moi qui n'ai pas l'imagi-  
nation vive, je me retirois chez moi bien  
convaincue que lorsqu'on est quatorze le bon-  
heur ne s'y trouve jamais en quinzième.

JE rêvois perpétuellement au peu de Fé-  
licité qu'on trouve dans le monde; je re-  
nonçai aux maisons ouvertes, & je me for-  
mai une société. Ce seroit là sans doute qu'on  
trouveroit le bonheur, si l'on étoit certain  
de ceux qui la composent; mais on ne se  
connoît que pour s'être rencontrés, on ne  
se juge que par conjectures, on ne se lie que  
par prévention, on en rabat à l'examen, on  
se confie par besoin, on se trahit par jalousie,

fie, la tracasserie se met de la partie & mine sourdement; la prétendue amitié se découd, la société se disperse, on se voit de loin en loin, & lorsqu'on se retrouve, on se caresse & l'on se déteste. Je m'étois cependant conservé deux personnes dont je me croyois sûre; c'étoit une vilaine femme & un bel homme; la femme se nommoit Celenie, & l'homme Almenidore; je jugeai à Celenie un fort bon caractère, parce qu'elle avoit de petits yeux, & je pris Almenidore pour le plus honnête homme du monde, parce qu'il étoit bien fait. Parmi tous les jeunes gens qui me faisoient la cour, c'étoit celui dont les hommages me flattoient le plus; ses regards étoient tendres, & je croyois que c'étoit son cœur qui les rendoit tels. Ses discours remplis des louanges les plus fades, étoient selon moi, dictés par le discernement le plus juste & le plus délicat; il me juroit qu'il m'adoroit, cela me paroissoit une vérité incontestable; quand je voyois des hommes en dire autant aux autres femmes, cela me paroissoit une raillerie trop grossière. Almenidore ne me vantoit jamais sans rabaisser les autres: louer une femme par comparaison, est une façon immanquable de lui tourner la tête, cela flatte sa jalousie & sa vanité; il n'en faut qu'un des deux pour lui faire accroire qu'elle a le cœur tendre.

Almenidore avoit encore un talent bien dangereux, c'étoit celui d'être amusant, c'est de quoi l'on ne peut guères se garantir; quand vous ferez dans le monde, ma fille, ne craignez jamais les hommes qui seront réellement

ment amoureux ; il n'y a rien de si triste que ces Messieurs-là ; tous ces hommes à sentimens, qui ont de grands yeux blancs & fixes, qui poussent de gros soupirs, & qui sont toujours prêts à se tuer pour ramasser un éventail, ne sont nullement à craindre ; leur ridicule commence par faire rire, & finit par excéder.

MAIS défiez vous de ceux qui ont assez de sang froid pour épier & découvrir nos foibles, qui ont assez peu de sentiment pour faire usage de leur esprit, qui sont plus galans que tendres, qui ne sont jamais de déclarations, de peur d'éfaroucher, & qui vont chez les femmes pour les avoir & non pour les aimer.

VOILÀ ceux qui possèdent vraiment le grand art de séduire ; lorsque l'on est sans expérience, on ne les soupçonne de rien, on ne les regarde que comme des connoissances aimables, on rit avec eux sans scrupule, on s'accoutume à les voir, on a peine à s'en passer ; ils s'en apperçoivent, ils suivent toutes les gradations de la sensibilité, ils arrangent leur marche en conséquence, & la tête d'une femme est prise avant que sa main soit baisée.

ALDINE, en cet endroit interrompit Zelamire, pour lui faire cette question. Ma mere, Almenidore n'étoit-il pas amusant ? Il l'étoit beaucoup, ma fille, répondit Zelamire ; mais par bonheur pour moi il devint amoureux ; celui qui m'en fit appercevoir fut une grosse bête, ami de mon mari, qui se répétoit sans cesse, & que par conséquent personne ne répétoit. On peut s'en rap-

rapporter aux fots pour remarquer tout ; ils n'ont que cela à faire. Ils sont espions par malignité , & indiscrets par besoin de conversation. Celui-là me parla si souvent de l'amour d'Almenidore , que je commençai à m'en douter ; je remarquai qu'il étoit moins gai quoiqu'il voulût le paroître davantage , & qu'il prenoit bien plus de libertés avec les autres femmes qu'avec moi. Je ne pus m'empêcher en secret de lui en faire gré , je causois quelquefois avec lui , il devenoit sérieux , & j'aurois été fâchée s'il eût été plaisant ; autrefois il me disoit sans conséquence qu'il m'adoroit , & pour lors il rougissoit du nom d'amour. Ces découvertes ne m'affligèrent point , je me défiai de ma foiblesse , je me soupçonnai , je m'examinai & je me convainquis. Il ne me restoit de raison que ce qu'il m'en falloit pour être sûre que j'en avois beaucoup perdu ; j'en eus cependant assez pour craindre les suites de mon penchant , & pour vouloir en arrêter les progrès.

JE questionnai mon ami la bête , pour savoir ce qu'on pensoit de moi ; il me répondit , qu'il n'y avoit qu'une voix sur mon compte , & qu'il passoit pour constant que j'avois pris Almenidore : cependant je gardois trop peu de ménagemens pour être condamnée ; on prend plus de mesures lorsque l'on est d'accord ; je demandai si mon mari avoit quelques soupçons : Ah ! bon Dieu , oui me répondit-on , il est le premier à en plaisanter. J'en fus picquée je l'avouë , il n'y a rien de si incommode qu'un mari trop jaloux ; il n'y a rien de si humiliant qu'un  
ma-

mari qui ne l'est pas assez : mon amour propre se révolta au profit d'Almenidore, j'en vins même jusqu'à lui faire des agaceries en présence de Themidore, mais, Themidore n'en étoit pas ému ; il s'en applaudissoit, au contraire, il paroïssoit me remercier ; il me lançoit les Epigrammes d'un homme plaissant, & jamais il n'y en avoit une seule d'un homme piqué. J'étois outrée, & dans ces dispositions, Almenidore me trouva seule. Vous tremblez pour moi, ma fille ; rassurez-vous, vous allez voir qu'il y a des vertus que l'on doit au hasard. Je commençai par prendre la chose au tragique, je priai Almenidore de mettre fin à ses visites, que je n'ignorois point tous les propos qu'occasionnoit son assiduité, & que j'y voulois mettre ordre. Madame, me répondit-il, si je n'étois pas votre ami, & si j'étois de ces petits maîtres qui ne veulent que se donner l'air d'une bonne fortune, je vous obéirois avec plaisir, mais je suis trop honnête homme pour cesser de vous voir ; ce seroit vous perdre de réputation ; votre mari ne fera jamais accusé de vous l'avoir défendu, il ne vous fait pas l'honneur d'être jaloux. Almenidore me dit ces derniers mots d'un air ironique : Monsieur, lui répondis-je, cela ne peut prouver que l'excès de sa confiance ; cela prouve encore plus, repliqua Almenidore, son manque de sensibilité : voilà de ces choses impardonnables dans un mari, & quand on ne les pardonne point, poursuivait-il d'un ton plus doux, il est aisé de les punir ; mais, pourquoi lui voudrois-je du mal,



mal, c'est lui qui par ses plaisanteries déplacées vous a fait rougir le premier de mon amour. Mon respect m'auroit toujours empêché de vous en instruire, votre mari m'en a épargné la peine; je le regarde comme mon bienfaiteur; il me paroît, lui dis-je, que vous voulez lui marquer votre reconnaissance d'une façon bien singulière? Madame, dit Almenidore, l'équité me presse plus à son égard que la reconnaissance; pour moi, Monsieur, lui répondis-je, je ne suis point curieuse de pénétrer dans vos motifs; mais je fais ce que je dois à moi-même, & je vous défens de me revoir; vous voulez apparemment, répartit Almenidore, passer pour volage après avoir passé pour sensible? cela vous fera plus de tort que vous ne pensez, Madame, sans doute que je n'ai pas le bonheur de vous plaire; je vois que je vous importune, mais, on ne le croit pas: ceci aura tout l'air d'une rupture, je vous en avertis. C'est-à-dire, lui repliquai-je, que pour prévenir une telle opinion vous voudriez que cela prît le tour d'un arrangement. Madame, me répondit-il, votre réputation y est trop intéressée pour que je ne le desire pas: voilà qui est admirable, m'écriai-je, il va me prouver que je dois manquer de vertu afin que l'on m'en croie. C'est, me dit-il, la façon la moins pénible & peut-être la plus sûre de se faire estimer: si nous cessons de nous voir, on sera convaincu que nous nous sommes vus comme Amans, & si nous nous voyons toujours on se persuadera que nous ne pouvons nous voir que comme amis,



amis ; mais il me semble , lui répondis-je , qu'entre homme & femme , on ne croit guères à l'amitié ; du moins , reprit-il , vous y croyez Madame ; *comme cela* , lui repliquai-je. Comment , s'écria-t-il , ferois-je assez heureux pour que vous ne fussiez pas mon amie ? Voilà un bonheur d'une nouvelle espèce , lui dis-je ; Madame , poursuivit-il , cela en seroit bien plus tendre ; vous êtes insupportable avec vos conséquences , lui répartis-je , d'un air embarrassé ; me défendrez-vous toujours de revenir , me dit-il d'un ton languissant ? Almenidore , lui répondis-je , en portant ma main sur mes yeux , que vous connoissez bien mon foible ! en cet instant nous nous tîmes , & nous nous regardâmes ; il tourna la tête du côté de la porte , apparemment pour savoir si elle étoit fermée , & par bonheur Celenie l'ouvrit & vint nous interrompre.

( La Suite dans le Num. suivant. )

page 235.





# P E T I T R E S E R V O I R.



*( Suite du Discours précédent. )*

**L** Es Gens de Lettres sont enfin revenus peu-à-peu de cette espece de manie. Il y a apparence qu'on doit leur changement, du moins en partie, à la protection des Grands, qui sont bien-aîsés d'être savans, à condition de le devenir sans peine, & qui veulent pouvoir juger sans étude d'un Ouvrage d'esprit, pour prix des bienfaits qu'ils promettent à l'Auteur, ou de l'amitié dont ils croient l'honorer. On commença à sentir que le beau, pour être en Langue vulgaire, ne perdoit rien de ses avantages; qu'il acquéroit même celui d'être plus facilement saisi du commun des hommes, & qu'il n'y avoit aucun mérite à dire des choses communes ou ridicules dans quelque Langue que ce fût, & à plus forte raison dans celles qu'on devoit parler le plus mal. Les Gens de Lettres penserent donc à perfectionner les Lan-

Num. XCV. P gues

gues vulgaires ; ils chercherent d'abord à dire dans ces Langues ce que les Anciens avoient dit dans les leurs. Cependant par une suite du préjugé dont on avoit eu tant de peine à se défaire, au lieu d'enrichir la Langue Françoisse, on commença par la défigurer. Ronfard en fit un jargon barbare, hérissé de Grec & de Latin : mais heureusement il la rendit assez méconnoissable, pour qu'elle en devînt ridicule. Bientôt l'on sentit qu'il falloit transporter dans notre Langue les beautés & non les mots des Langues anciennes. Réglée & perfectionnée par le goût, elle acquit assez promptement une infinité de tours & d'expressions heureuses. Enfin on ne se borna plus à copier les Romains & les Grecs, ou même à les imiter ; on tâcha de les surpasser, s'il étoit possible, & de penser d'après soi. Ainsi l'imagination des Modernes renaquit peu-à-peu de celle des Anciens ; & l'on vit éclore presque en même tems tous les chefs-d'œuvre du dernier siècle, en Eloquence, en Histoire, en Poësie, & dans les différens genres de littérature.

MALHERBE, nourri de la lecture des excellens Poètes de l'antiquité, & prenant comme eux la Nature pour modele, répandit le premier dans notre Poësie une harmonie & des beautés auparavant inconnues. BALZAC aujourd'hui trop méprisé, donna à notre Prose de la noblesse & du nombre. Les Ecrivains de PORT-ROYAL continuerent ce que Balzac avoit commencé ; ils y ajoûterent cette précision, cet heureux choix de termes,

mes, & cette pureté qui ont conservé jusqu'à présent à la plupart de leurs Ouvrages un air moderne, & qui les distinguent d'un grand nombre de Livres surannés, écrits dans le même tems. CORNEILLE, après avoir sacrifié pendant quelques années au mauvais goût dans la carrière dramatique, s'en affranchit enfin; découvrit par la force de son génie, bien plus que par la lecture, les loix du Théâtre, & les exposa dans ses Discours admirables sur la Tragédie, dans ses réflexions sur chacune de ses pieces, mais principalement dans ses pieces mêmes. RACINE s'ouvrant une autre route, fit paroître sur le Théâtre une passion que les Anciens n'y avoient guere connue; & développant les ressorts du cœur humain, joignit à une élégance & une vérité continues quelques traits de sublime. DESPRÉAUX dans son art Poétique se rendit l'égal d'Horace en l'imitant; MOLIÈRE par la peinture fine des ridicules & des mœurs de son tems, laissa bien loin derrière lui la Comédie ancienne; La FONTAINE fit presque oublier Esope & Phedre, & BOSSUET alla se placer à côté de Démosthene.

LES Beaux-Arts sont tellement unis avec les Belles-Lettres, que le même goût qui cultive les unes, porte aussi à perfectionner les autres. Dans le même tems que notre littérature s'enrichissoit par tant de beaux Ouvrages, POUSSIN faisoit ses tableaux, & PUGET ses statues, LE SUEUR peignoit le cloître des Chartreux, & LE BRUN les batailles d'Alexandre; enfin LULLI, créa-

teur d'un chant propre à notre Langue, rendoit par sa musique aux poèmes de QUINAULT l'immortalité qu'elle en recevoit.

IL faut avouer pourtant que la renaissance de la Peinture & de la Sculpture avoit été beaucoup plus rapide que celle de la Poësie & de la Musique ; & la raison n'en est pas difficile à appercevoir. Dès qu'on commença à étudier les Ouvrages des Anciens en tout genre , les chefs-d'œuvre antiques qui avoient échappé en assez grand nombre à la superstition & à la barbarie , frapperent bientôt les yeux des Artistes éclairés ; on ne pouvoit imiter les Praxiteles & les Phidias , qu'en faisant exactement comme eux ; & le talent n'avoit besoin que de bien voir : aussi RAPHAEL & MICHEL ANGE ne furent pas long-tems sans porter leur art à un point de perfection , qu'on n'a point encore passé depuis. En général , l'objet de la Peinture & de la Sculpture étant plus du ressort des sens, ces Arts ne pouvoient manquer de précéder la Poësie , parce que les sens ont dû être plus promptement affectés des beautés sensibles & palpables des statues anciennes, que l'imagination n'a dû appercevoir les beautés intellectuelles & fugitives des anciens Ecrivains. D'ailleurs, quand elle a commencé à les découvrir , l'imitation de ces mêmes beautés imparfaite par sa servitude, & par la Langue étrangere dont elle se servoit, n'a pû manquer de nuire aux progrès de l'imagination même. Qu'on suppose pour un moment nos Peintres & nos Sculpteurs privés de l'avantage qu'ils avoient de mettre en œuvre



vre la même matiere que les Anciens: s'ils eussent, comme nos Littérateurs, perdu beaucoup de tems à rechercher & à imiter mal cette matiere, au lieu de songer à en employer une autre, pour imiter les ouvrages même qui faisoient l'objet de leur admiration; ils auroient fait sans doute un chemin beaucoup moins rapide, & en seroient encore à trouver le marbre.

A l'égard de la Musique, elle a dû arriver beaucoup plus tard à un certain degré de perfection, parce que c'est un art que les Modernes ont été obligés de créer. Le tems a détruit tous les modeles que les Anciens avoient pû nous laisser en ce genre; & leurs Ecrivains, du moins ceux qui nous restent, ne nous ont transmis sur ce sujet que des connoissances très-obscurcs, ou des histoires plus propres à nous étonner qu'à nous instruire. Aussi plusieurs de nos Savans, poussés peut-être par une espèce d'amour de propriété, ont prétendu que nous avons porté cet art beaucoup plus loin que les Grecs; prétention que le défaut de monumens rend aussi difficile à appuyer qu'à détruire, & qui ne peut être qu'assez foiblement combattue par les prodiges vrais ou supposés de la Musique ancienne. Peut-être seroit-il permis de conjecturer avec quelque vraisemblance, que cette Musique étoit tout-à-fait différente de la nôtre, & que si l'ancienne étoit supérieure par la mélodie, l'harmonie donne à la moderne des avantages.

Nous serions injustes, si à l'occasion du détail où nous venons d'entrer, nous ne re-



connoissions point ce que nous devons à l'Italie ; c'est d'elle que nous avons reçu les Sciences , qui depuis ont fructifié si abondamment dans toute l'Europe ; c'est à elle surtout que nous devons les Beaux-Arts & le bon goût , dont elle nous a fourni un grand nombre de modeles inimitables.

PENDANT que les Arts & les Belles-Lettres étoient en honneur, il s'en falloit beaucoup que la Philosophie fît le même progrès, du moins dans chaque nation prise en corps ; elle n'a réparé que beaucoup plus tard. Ce n'est pas qu'au fond il soit plus aisé d'exceller dans les Belles-Lettres que dans la Philosophie ; la supériorité en tout genre est également difficile à atteindre. Mais la lecture des Anciens devoit contribuer plus promptement à l'avancement des Belles-Lettres & du bon goût , qu'à celui des Sciences naturelles. Les beautés littéraires n'ont pas besoin d'être vûes long tems pour être senties ; & comme les hommes sentent avant que de penser , ils doivent par la même raison juger ce qu'ils sentent avant de juger ce qu'ils pensent. D'ailleurs, les Anciens n'étoient pas à beaucoup près si parfaits comme Philosophes que comme Ecrivains. En effet , quoique dans l'ordre de nos idées les premières opérations de la raison précèdent les premiers efforts de l'imagination , celle-ci , quand elle a fait les premiers pas , va beaucoup plus vite que l'autre : elle a l'avantage de travailler sur des objets qu'elle enfante ; au lieu que la raison forcée de se borner à ceux qu'elle a devant elle , & de s'arrêter à chaque instant , ne s'épuise que trop

trop souvent en recherches infructueuses. L'univers & les réflexions font le premier livre des vrais Philosophes ; & les Anciens l'avoient sans doute étudié : il étoit donc nécessaire de faire comme eux ; on ne pouvoit suppléer à cette étude par celle de leurs Ouvrages , dont la plûpart avoient été détruits , & dont un petit nombre mutilé par le tems ne pouvoit nous donner sur une matiere aussi vaste que des notions fort incertaines & fort altérées.

LA Scholastique qui composoit toute la Science prétendue des siècles d'ignorance , nuisoit encore aux progrès de la vraie Philosophie dans ce premier siècle de lumiere. On étoit persuadé depuis un tems , pour ainsi dire , immémorial , qu'on possédoit dans toute sa pureté la doctrine d'Aristote , commentée par les Arabes , & altérée par mille additions absurdes ou puériles ; & on ne pensoit pas même à s'assurer si cette Philosophie barbare étoit réellement celle de ce grand homme , tant on avoit conçu de respect pour les Anciens. C'est ainsi qu'une foule de peuples nés & affermis dans leurs erreurs par l'éducation , se croient d'autant plus sincèrement dans le chemin de la vérité , qu'il ne leur est même jamais venu en pensée de former sur cela le moindre doute. Aussi , dans le tems que plusieurs Ecrivains , rivaux des Orateurs & des Poëtes Grecs , marchaient à côté de leurs modeles , ou peut-être même les surpassaient ; la Philosophie Grecque , quoique fort imparfaite , n'étoit pas même bien connue.

TANT de préjugés qu'une admiration a-

veugle pour l'antiquité contribuoit à entretenir, sembloient se fortifier encore par l'abus qu'osoient faire de la soumission des peuples quelques Théologiens peu nombreux, mais puissans: je dis peu nombreux, car je suis bien éloigné d'étendre à un Corps respectable & très-éclairé une accusation qui se borne à quelques-uns de ses membres. On avoit permis aux Poëtes de chanter dans leurs Ouvrages les divinités du Paganisme, parce qu'on étoit persuadé avec raison que les noms de ces divinités ne pouvoient plus être qu'un jeu dont on n'avoit rien à craindre. Si d'un côté, la religion des Anciens, qui animoit tout, ouvroit un vaste champ à l'imagination des beaux Esprits; de l'autre, les principes en étoient trop absurdes, pour qu'on appréhendât de voir ressusciter Jupiter & Pluton par quelque secte de Novateurs. Mais l'on craignoit, ou l'on paroissoit craindre les coups qu'une raison aveugle pouvoit porter au Christianisme: comment ne voyoit-on pas qu'il n'avoit point à redouter une attaque aussi foible? Envoyé du ciel aux hommes, la vénération si juste & si ancienne que les peuples lui témoignent, avoit été garantie pour toujours par les promesses de Dieu même. D'ailleurs, quelque absurde qu'une religion puisse être (reproche que l'impiété seule peut faire à la nôtre) ce ne sont jamais les Philosophes qui la détruisent: lors même qu'ils enseignent la vérité, ils se contentent de la montrer sans forcer personne à la reconnoître; un tel pouvoir n'appartient qu'à l'Etre tout-puissant: ce sont les hommes inspirés  
qui

qui éclairent le peuple, & les enthousiastes qui l'égarerent. Le frein qu'on est obligé de mettre à la licence de ces derniers ne doit point nuire à cette liberté si nécessaire à la vraie Philosophie, & dont la religion peut tirer les plus grands avantages. Si le Christianisme ajoute à la Philosophie les lumières qui lui manquent, s'il n'appartient qu'à la Grace de soumettre les incrédules, c'est à la Philosophie qu'il est réservé de les réduire au silence; & pour assurer le triomphe de la Foi, les Théologiens dont nous parlons n'avoient qu'à faire usage des armes qu'on auroit voulu employer contre elle.

MAIS parmi ces mêmes hommes, quelques-uns avoient un intérêt beaucoup plus réel de s'opposer à l'avancement de la Philosophie. Faussement persuadés que la croyance des peuples est d'autant plus ferme, qu'on l'exerce sur plus d'objets différens, ils ne se contentoient pas d'exiger pour nos Mystères la soumission qu'ils méritent, ils cherchoient à ériger en dogmes leurs opinions particulières; & c'étoit ces opinions mêmes, bien plus que les dogmes, qu'ils vouloient mettre en sûreté. Par là ils auroient porté à la religion le coup le plus terrible, si elle eût été l'ouvrage des hommes; car il étoit à craindre que leurs opinions étant une fois reconnues pour fausses, le peuple qui ne discerne rien, ne traitât de la même manière les vérités avec lesquelles on avoit voulu les confondre.

D'AUTRES Théologiens de meilleure foi, mais aussi dangereux, se joignoient à ces premiers par d'autres motifs. Quoique la reli-

gion soit uniquement destinée à régler nos mœurs & notre foi, ils la croyoient faite pour nous éclairer aussi sur le système du monde, c'est-à-dire, sur ces matieres que le Tout-puissant a expressement abandonnées à nos disputes. Ils ne faisoient pas réflexion que les Livres sacrés & les Ouvrages des Peres, faits pour montrer au peuple comme aux Philosophes ce qu'il faut pratiquer & croire, ne devoient point sur les questions indifférentes parler un autre langage que le peuple. Cependant le despotisme théologique ou le préjugé l'emporta. Un Tribunal devenu puissant dans le Midi de l'Europe, dans les Indes, dans le Nouveau Monde, mais que la Foi n'ordonne point de croire, ni la Charité d'approuver, & dont la France n'a pû s'accoutûmer encore à prononcer le nom sans effroi, condamna un célèbre Astronome pour avoir soutenu le mouvement de la Terre, & le déclara hérétique; à peu près comme le Pape Zacharie avoit condamné quelques siècles auparavant un Evêque, pour n'avoir pas pensé comme saint Augustin sur les Antipodes, & pour avoir deviné leur existence six cens ans avant que Christophe Colomb les découvrit. C'est ainsi que l'abus de l'autorité spirituelle réunie à la temporelle forçoit la raison au silence; & peu s'en fallut qu'on ne défendît au genre humain de penser.

( La Suite dans le Num. suivant. )

page 241.

VOUS



*Suite de l'Histoire de la Félicité.*

VOUS ne disiez plus rien, dit Aldine à sa mère, comment vous interrompit-elle? Ma fille, lui répondit Zélamire, vous éprouverez peut-être un jour, que dans un tête à tête on n'est jamais interrompu davantage que lorsqu'on ne dit rien.

Je ne pus pas douter de mes sentimens pour Almenidore, & je m'y ferois livrée de plus en plus, si l'on ne m'eût pas avertie que cette Celenie que je croyois mon amie étoit ma rivale, & ma rivale préférée : on m'offrit de m'en convaincre, j'eus la faiblesse d'y consentir : on me cacha dans l'appartement même de Celenie, elle ne fut pas long-tems sans y venir avec Almenidore ; la conversation ne fut pas longue, je le vis dans les bras d'une femme qu'il déchiroit si cruellement en ma présence ; à ce spectacle, je pensai m'évanouir, ma fureur seule m'en empêcha. J'entendis le perfide me donner cent ridicules, & sur-tout me plaisanter sur ma crédulité ; ma rivale faisoit à chaque instant de grands éclats de rire, il n'y avoit que la joie qui interrompoit le plaisir. J'eus la patience de les laisser sortir ; je me crus corrigée, je n'étois qu'humiliée ; je bannis Almenidore sans retour, il m'avoua qu'il n'avoit aucun gout pour Celenie, & il ne se justifia qu'en me disant, que c'étoit une femme qui lui faisoit du bien ; ce fut alors que j'appris pour la première fois que l'argent supplée souvent aux charmes : je sentis qu'on  
doit



doit plaindre les femmes qui en donnent , & mépriser celles qui en reçoivent : je quittai mon système de sentiment pour trouver le bonheur , mais je ne sçus comment le remplacer , & je fus incertaine si je me ferois dévote ou bel esprit , car il n'y a personne qui tous les ans n'ait le choix d'une réputation nouvelle.

UNE femme de notre voisinage qui étoit sage avec éclat , & tendre avec mystère , pensa m'attirer dans son parti ; elle avoit été assez belle pour avoir été trompée dans sa jeunesse par plusieurs agréables ; après en être devenue la fable , elle s'en étoit détachée & avoit fait les honneurs de sa nation à quelques Ministres Etrangers qui l'avoient trouvée fort étrange ; de-là elle s'étoit retirée dans une Province où elle se livroit à des Officiers subalternes , qu'elle entrelardoit pieusement de quelques bêtes à froc : car dans tous les tems les Moines ont été les troupes Auxiliaires des femmes dérangées ; elle me confia tous ses secrets , & m'avoua ingénûment qu'il n'y avoit que les réverends Peres qui eussent pû la fixer. Cela ne m'étonna point , elle n'étoit plus jolie , & quand une femme est changée , elle cesse d'être changeante.

JE ne me trouvai point assez voluptueuse pour me faire dévote , je me décidai pour le bel esprit ; je vis bientôt que c'est un état dans le monde ; j'examinai les ouvrages de la plupart de ceux qui avoient examiné mes actions ; je fus recherchée , considérée , citée : on vanta mes jugemens , & jamais mon juge-

jugement; à la fin je m'ennuyai de ne voir que des beaux esprits, qui très-souvent manquoient d'esprit; je crus que je trouverois plutôt le bonheur avec des gens aimables; je voulus les attirer, je voulus les séduire, & sans m'en appercevoir je donnai dans la coquetterie; j'éprouvai que c'est un chemin où l'on trouve des fleurs & point de fruits: on marche toujours, l'on n'arrive jamais, & la réputation y fait naufrage en pure perte; je fus bien convaincue que ce n'étoit qu'un plaisir de dupe.

On ne se corrige que par les extrêmes, je voulus être réservée & je fus prude: je me mis entre les mains d'une petite femme qui avoit un air sec, un teint pâle, & une voix aiguë. Elle m'assura qu'elle avoit trouvé le bonheur; j'en fus surprise, je me défiois un peu du bonheur d'une femme sans rouge. Cependant je lui demandai en quoi il consistoit; dans la vertu, reprit-elle, avec un ton suffisant; venez chez moi, liez-vous avec mes sociétés, vous y trouverez cette Félicité qui vous est inconnue; je la suivis & je m'en repentis, je me trouvai confondue avec un amas de Comeres, qui avoient le maintien droit & l'esprit gauche; vives par tempérament, & bégueulles par décence; elles prononçoient le nom de vertu, même en s'y déroband; elles succomboient plus au danger de l'occasion qu'au charme du penchant; mais leur foiblesse passée, elles reprenoient leur fierté pour en accabler froidement celui qui venoit de la faire disparaître; je renonçai à ce bonheur, je m'étois

en.

ennuyée de la coquetterie qui est une fausseté gaye; je fus révoltée de la pruderie, qui est une fausseté triste & tracassière: car la tracasserie n'habite que chez les prudes, & chez les grands.

Je m'étois si souvent trompée que je ne scus plus à quoi me déterminer; rien n'humilie tant la vanité, que les méprises de l'amour-propre; je tirai cependant un jugement favorable de ce qu'aucune de mes fautes n'avoit pû me plaire: on n'est jamais sans espérance de trouver la vérité lorsqu'on n'a pas rencontré une erreur qui contente. Je voulus essayer de vivre plus en société avec votre père, il s'y prêta avec assez de grâces, il ne vécut avec moi ni comme mari, ni comme ami, mais comme une connoissance aimable, nous ne nous estimions pas assez pour vivre ensemble, il me disoit des choses galantes, qui cependant n'avoient aucun objet; en un mot, il se conduisoit comme un homme qui n'a ni droits ni prétentions; je me souviens qu'un jour il me trouva lisant une brochure intitulée, *le ne fais quoi*; je connois cet Ouvrage, me dit-il, l'Auteur y fait un grand éloge de ce je ne fais quoi, & l'Auteur a tort; le je ne fais quoi est toujours vû en beau, & seroit toujours vû en laid, si on le connoissoit bien. C'est à tort que l'on nomme ainsi le trouble de deux cœurs qui voudroient s'unir. Qu'un Amant adore une femme aimable, ce qu'il sent pour elle, il sait bien quoi; ce qu'il voudroit lui dire, il sait fort bien quoi, & ce qu'il voudroit faire pour lui en donner des preuves, il fait encore

core mieux quoi. Cette femme que je suppose n'avoir jamais aimé, est touchée de l'amour de cet Amant; elle nous tromperoit si elle nous disoit qu'elle ne fait pas ce que c'est que ce sentiment qui se développe en elle; elle y résiste, elle veut l'éviter, elle fait bien pourquoi. Quel est donc ce je ne fais quoi, lui dis-je? C'est, me répondit-il, le ferment qu'une femme fait d'aimer son mari qu'elle ne connoît point: comme il n'est fondé sur rien, c'est déjà un je ne fais quoi; c'est le plaisir que le mari prétend lui procurer qui est encore un je ne fais quoi, parce qu'il n'y a que l'amour seul, qui n'est presqu'jamais entr'eux, qui fait savoir ce que c'est que ce bonheur: c'est la jalousie de ce mari qui est souvent fondée sur je ne fais quoi, & son deshonneur prétendu attaché à la conduite de sa femme, qui est le plus je ne fais quoi de tous. Ainsi puisque vous voulez le savoir, le je ne fais quoi est le génie des maris.

JE ne pus m'empêcher de rire de cette peinture, sur-tout dans la bouche de Themidore; je ne fais rien de plus ridicule qu'un mari petit maître, ses façons legeres semblent défier une femme d'avoir un attachement; je ne conçois pas que ce puisse être une vertu que de ne lui pas manquer, puisque c'est une justice que de lui être infidèle. Enfin, Themidore eut assez peu de ménagemens pour vouloir me raccommo-der avec Almenidore, j'en fus surprise, je l'avoue, & le peu d'obstacles qu'il trouva en moi, me fit sentir son imprudence. On arrangea

rangea un souper ; Almenidore m'y parut plus volage & plus aimable que jamais ; Celenie y étoit aussi ; elle n'aimoit plus Almenidore, & s'amusoit toujours avec lui ; le goût qu'il lui avoit inspiré étoit totalement passé, elle ne s'en cachoit pas. Voilà la différence qui est toujours dans la conduite des hommes & des femmes ; un homme qui a une affaire réglée, ne se fait pas un scrupule de saisir toutes les occasions que le hazard lui donne. Une femme est plus délicate, mais elle aime peut-être moins long-tems ; en général, les femmes sont plus inconstantes, & les hommes plus infidèles.

NOTRE souper fut charmant, Celenie fut aussi gaye qu'une femme qui ne doit ses conquêtes qu'à sa beauté ; je devins son intime amie, & je sentis que cette union entraînoit nécessairement le pardon d'Almenidore ; je ne pus cependant pas m'empêcher de lui faire des reproches très-amers, mais il me répondit que cette aventure n'étoit qu'un badinage : ce mot occasionna une dissertation qui fut appuyée sur plusieurs exemples, & ces exemples me démontrèrent clairement qu'à moins que d'assassiner, tout est badinage dans le monde.

*(La Suite dans le Num. suivant.)*

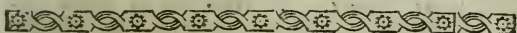
*page 251.*







# P E T I T R E S E R V O I R.



( Suite du Discours précédent. )

110  
**P**ENDANT que des adversaires peu instruits ou mal intentionnés faisoient ouvertement la guerre à la Philosophie, elle se réfugioit, pour ainsi dire, dans les Ouvrages de quelques grands hommes, qui, sans avoir l'ambition dangereuse d'arracher le bandeau des yeux de leurs contemporains, préparoient de loin dans l'ombre & le silence la lumière dont le monde devoit être éclairé peu-à-peu & par degrés insensibles.

A la tête de ces illustres personnages doit être placé l'immortel Chancelier d'Angleterre, FRANÇOIS BACON, dont les Ouvrages si justement estimés, & plus estimés pourtant qu'ils ne sont connus, méritent encore plus notre lecture que nos éloges. À considérer les vûes saines & étendues de ce grand homme, la multitude d'objets sur

Num. XCVI. Q les-



lesquels son esprit s'est porté, la hardiesse  
 de son style qui réunit par-tout les plus su-  
 blimes images avec la précision la plus ri-  
 goureuse, on seroit tenté de le regarder  
 comme le plus grand, le plus universel, &  
 le plus éloquent des Philosophes. Bacon,  
 né dans le sein de la nuit la plus profonde,  
 sentit que la Philosophie n'étoit pas encore,  
 quoique bien des gens sans doute se flata-  
 sent d'y exceller; car plus un siècle est  
 grossier, plus il se croit instruit de tout ce  
 qu'il peut savoir. Il commença donc par  
 envisager d'une vûe générale les divers ob-  
 jets de toutes les Sciences naturelles; il  
 partagea ces Sciences en différentes bran-  
 ches, dont il fit l'énumération la plus exacte  
 qu'il lui fut possible: il examina ce que  
 l'on savoit déjà sur chacun de ces objets, &  
 fit le catalogue immense de ce qui restoit à  
 découvrir: c'est le but de son admirable  
*Ouvrage de la dignité & de l'accroissement des*  
*connoissances humaines.* Dans son *nouvel or-*  
*gane des Sciences*, il perfectionne les vûes  
 qu'il avoit données dans le premier Ouvra-  
 ge; il les porte plus loin, & fait connoître  
 la nécessité de la Physique expérimentale,  
 à laquelle on ne pensoit point encore. En-  
 nemi des systêmes, il n'envisage la Philoso-  
 phie que comme cette partie de nos con-  
 noissances, qui doit contribuer à nous ren-  
 dre meilleurs ou plus heureux: il semble la  
 borner à la Science des choses utiles, &  
 recommande par-tout l'étude de la Nature.  
 Ses autres Ecrits sont formés sur le même  
 plan;

plan; tout, jusqu'à leurs titres, y annonce l'homme de génie, l'esprit qui voit en grand. Il y recueille des faits, il y compare des expériences, il en indique un grand nombre à faire; il invite les Savans à étudier & à perfectionner les Arts, qu'il regarde comme la partie la plus relevée & la plus essentielle de la Science humaine : il expose avec une simplicité noble *ses conjectures & ses pensées* sur les différens objets dignes d'intéresser les hommes; & il eût pû dire, comme ce vieillard de Térence, que rien de ce qui touche l'humanité ne lui étoit étranger. Science de la Nature, Morale, Politique, Oeconomique, tout semble avoir été du ressort de cet esprit lumineux & profond; & l'on ne fait ce qu'on doit le plus admirer, ou des richesses qu'il répand sur tous les sujets qu'il traite, ou de la dignité avec laquelle il en parle. Ses Ecrits ne peuvent être mieux comparés qu'à ceux d'Hippocrate sur la Médecine; & ils ne feroient ni moins admirés, ni moins lûs, si la culture de l'esprit étoit aussi chère au genre humain que la conservation de la santé. Mais il n'y a que les Chefs de secte en tout genre dont les Ouvrages puissent avoir un certain éclat; Bacon n'a pas été du nombre, & la forme de sa Philosophie s'y oppo-  
soit. Elle étoit trop sage pour étonner personne; la Scholastique qui dominoit de son tems, ne pouvoit être renversée que par des opinions hardies & nouvelles; & il n'y a pas d'apparence qu'un Philosophe, qui se

contente de dire aux hommes, *voilà le peu que vous avez appris, voici ce qui vous reste à chercher*, soit destiné à faire beaucoup de bruit parmi ses contemporains. Nous oserions même faire quelque reproche au Chancelier Bacon d'avoir été peut-être trop timide, si nous ne savions avec quelle retenue, & pour ainsi dire, avec quelle superstition, on doit juger un génie si sublime. Quoiqu'il avoue que les Scholastiques ont énervé les Sciences par leurs questions minutieuses, & que l'esprit doit sacrifier l'étude des êtres généraux à celle des objets particuliers, il semble pourtant par l'emploi fréquent qu'il fait des termes de l'Ecole, quelquefois même par celui des principes scholastiques, & par des divisions & subdivisions dont l'usage étoit alors fort à la mode, avoir marqué un peu trop de ménagement ou de déférence pour le goût dominant de son siècle. Ce grand homme, après avoir brisé tant de fers, étoit encore retenu par quelques chaînes qu'il ne pouvoit ou n'osoit rompre.

Nous déclarerons ici que nous devons principalement au Chancelier Bacon l'Arbre encyclopédique dont nous avons déjà parlé au long, & que l'on trouvera à la fin de ce Discours. Nous en avons fait l'aveu en plusieurs endroits du *Prospectus*, nous y revenons encore, & nous ne manquerons aucune occasion de le répéter. Cependant nous n'avons pas crû devoir suivre de point en point le grand homme que nous reconnoissons ici pour notre maître. Si nous n'avons pas placé, comme

me lui, la raison après l'imagination, c'est que nous avons suivi dans le Systême encyclopédique l'ordre métaphysique des opérations de l'Esprit, plutôt que l'ordre historique de ses progrès depuis la renaissance des Lettres; ordre que l'illustre Chancelier d'Angleterre avoit peut-être en vûe jusqu'à un certain point, lorsqu'il faisoit, comme il le dit, le cens & le dénombrement des connoissances humaines. D'ailleurs, le plan de Bacon étant différent du nôtre, & les Sciences ayant fait depuis de grands progrès, on ne doit pas être surpris que nous ayons pris quelquefois une route différente.

AINSI, outre les changemens que nous avons faits dans l'ordre de la distribution générale, & dont nous avons déjà exposé les raisons, nous avons à certains égards poussé les divisions plus loin, sur-tout dans la partie de Mathématique & de Physique particuliere; d'un autre côté, nous nous sommes abstenus d'étendre au même point que lui, la division de certaines Sciences dont il s'agit jusqu'aux derniers rameaux. Ces rameaux qui doivent proprement entrer dans le corps de notre Encyclopédie, n'auroient fait, à ce que nous croyons, que charger assez inutilement le Systême général. On trouvera immédiatement après notre Arbre encyclopédique celui du Philosophe Anglois; c'est le moyen le plus court & le plus facile de faire distinguer ce qui nous appartient d'avec ce que nous avons emprunté de lui.

AU Chancelier Bacon succéda l'illustre DESCARTES. Cet homme rare dont la for-

tune a tant varié en moins d'un siècle, avoit tout ce qu'il falloit pour changer la face de la Philosophie; une imagination forte, un esprit très-conséquent, des connoissances puisées dans lui-même plus que dans les Livres, beaucoup de courage pour combattre les préjugés les plus généralement reçus, & aucune espece de dépendance qui le forçât à les ménager. Aussi éprouva-t-il de son vivant même ce qui arrive pour l'ordinaire à tout homme qui prend un ascendant trop marqué sur les autres. Il fit quelques enthousiastes, & eut beaucoup d'ennemis. Soit qu'il connût sa nation ou qu'il s'en défiât seulement, il s'étoit réfugié dans un pays entierement libre pour y méditer plus à son aise. Quoiqu'il pensât beaucoup moins à faire des disciples qu'à les mériter, la persécution alla le chercher dans sa retraite; & la vie cachée qu'il menoit ne put l'y soustraire. Malgré toute la sagacité qu'il avoit employée pour prouver l'existence de Dieu, il fut accusé de la nier par des Ministres qui peut-être ne la croyoient pas. Tourmenté & calomnié par des étrangers, & assez mal accueilli de ses compatriotes, il alla mourir en Suede, bien éloigné sans doute de s'attendre au succès brillant que ses opinions auroient un jour.

On peut considérer Descartes comme Géometre ou comme Philosophe. Les Mathématiques, dont il semble avoir fait assez peu de cas, sont néanmoins aujourd'hui la partie la plus solide & la moins contestée de sa gloire. L'Algebre créée en quelque ma-  
 nic.



niere par les Italiens, & prodigieusement augmentée par notre illustre VIETE, a reçu entre les mains de Descartes de nouveaux accroissemens. Un des plus considérables est sa méthode des Indéterminées, artifice très-ingénieux & très-subtil, qu'on a su appliquer depuis à un grand nombre de recherches. Mais ce qui a sur-tout immortalisé le nom de ce grand homme, c'est l'application qu'il a su faire de l'Algebre à la Géométrie; idée des plus vastes & des plus heureuses que l'esprit humain ait jamais eues, & qui sera toujours la clé des plus profondes recherches, non seulement dans la Géométrie sublime, mais dans toutes les Sciences physico-mathématiques.

COMME Philosophe, il a peut-être été aussi grand, mais il n'a pas été si heureux. La Géométrie qui par la nature de son objet doit toujours gagner sans perdre, ne pouvoit manquer, étant maniée par un aussi grand génie, de faire des progrès très-sensibles & apparens pour tout le monde. La Philosophie se trouvoit dans un état bien différent, tout y étoit à commencer; & que ne coûtent point les premiers pas en tout genre? Le mérite de les faire dispense de celui d'en faire de grands. Si Descartes qui nous a ouvert la route, n'y a pas été aussi loin que ses Sectateurs le croient, il s'en faut beaucoup que les Sciences lui doivent aussi peu que le prétendent ses adversaires. Sa Méthode seule auroit suffi pour le rendre immortel; sa Dioptrique est la plus grande & la plus bel-



le application qu'on eût faite encore de la Géométrie à la Physique; on voit enfin dans ses ouvrages, même les moins lûs maintenant, briller par tout le génie inventeur. Si on juge sans partialité ces tourbillons devenus aujourd'hui presque ridicules, on conviendra, j'ose le dire, qu'on ne pouvoit alors imaginer mieux: les observations astronomiques qui ont servi à les détruire étoient encore imparfaites, ou peu constatées; rien n'étoit plus naturel que de supposer un fluide qui transportât les planetes; il n'y avoit qu'une longue suite de phénomènes, de raisonnemens & de calculs, & par conséquent une longue suite d'années, qui pût faire renoncer à une théorie si séduisante. Elle avoit d'ailleurs l'avantage singulier de rendre raison de la gravitation des corps par la force centrifuge du Tourbillon même: & je ne crains point d'avancer que cette explication de la pesanteur est une des plus belles & des plus ingénieuses hypothèses que la Philosophie ait jamais imaginées. Aussi a-t-il fallu pour l'abandonner, que les Physiciens ayent été entraînés comme malgré eux par la Théorie des forces centrales, & par des expériences faites long-tems après. Reconnoissons donc que Descartes, forcé de créer une Physique toute nouvelle, n'a pû la créer meilleure; qu'il a fallu, pour ainsi dire, passer par les tourbillons pour arriver au vrai système du monde; & que s'il s'est trompé sur les loix du mouvement, il a du moins deviné le premier qu'il devoit y en avoir.

SA Métaphysique, aussi ingénieuse & aussi nouvelle que sa Physique, a eu le même sort à peu-près; & c'est aussi à peu-près par les mêmes raisons qu'on peut la justifier; car telle est aujourd'hui la fortune de ce grand homme, qu'après avoir eu des sectateurs sans nombre, il est presque réduit à des apologistes. Il se trompa sans doute en admettant les idées innées: mais s'il eût retenu de la secte Péripatéticienne la seule vérité qu'elle enseignoit sur l'origine des idées par les sens, peut-être les erreurs qui deshonoreroient cette vérité par leur alliage, auroient été plus difficiles à déraciner. Descartes a osé du moins montrer aux bons esprits à secouer le joug de la scholastique, de l'opinion, de l'autorité, en un mot des préjugés & de la barbarie; & par cette révolte dont nous recueillons aujourd'hui les fruits, la Philosophie a reçu de lui un service, plus difficile peut-être à rendre que tous ceux qu'elle doit à ses illustres successeurs. On peut le regarder comme un chef de conjurés, qui a eu le courage de s'élever le premier contre une puissance despotique & arbitraire, & qui en préparant une révolution éclatante, a jeté les fondemens d'un gouvernement plus juste & plus heureux qu'il n'a pû voir établi. S'il a fini par croire tout expliquer, il a du moins commencé par douter de tout; & les armes dont nous nous servons pour le combattre ne lui en appartiennent pas moins, parce que nous les tournons contre lui. D'ailleurs, quand les opinions absurdes sont invétérées, on est

250 DISCOURS PRÉLIMINAIRE & C.  
quelquefois forcé, pour desabuser le genre  
humain, de les remplacer par d'autres er-  
reurs, lorsqu'on ne peut mieux faire. L'in-  
certitude & la vanité de l'esprit sont telles,  
qu'il a toujours besoin d'une opinion à la-  
quelle il se fixe: c'est un enfant à qui il faut  
présenter un jouët pour lui enlever une arme  
dangereuse; il quittera de lui-même ce jouët  
quand le tems de la raison sera venu. En  
donnant ainsi le change aux Philosophes ou  
à ceux qui croient l'être, on leur apprend  
du moins à se défier de leurs lumieres, &  
cette disposition est le premier pas vers la vé-  
rité. Aussi Descartes a-t-il été persécuté de  
son vivant, comme s'il fût venu l'apporter  
aux hommes.

( La Suite dans le Num. suivant. )

page 257.



Suite

*Suite de l'Histoire de la Félicité.*

N<sup>O</sup>tre partie fut suivie de plusieurs autres, Themidore plut à Celenie; heureusement pour elle Themidore avoit beaucoup perdu au jeu, il avoit besoin de ressources; par conséquent, il trouva que Celenie avoit encore de la fraîcheur. Il se vanta de nos soupers, il lui paroissoit délicieux de se trouver en partie quarrée avec sa femme; il avoit une maison de campagne, nous y allames passer quelques jours; Almenidore à force de m'amuser recommença à m'occuper; il étoit si gai quand il me voyoit que j'étois triste, quand je ne le voyois pas; je croyois même que ma tristesse faisoit partie de ma reconnoissance; Celenie étoit ordinairement présente à tous nos entretiens; Almenidore me demanda un jour si nous ne pouvions pas nous en passer, je répondis que cela étoit impossible, & cependant depuis cette question je la trouvai toujours de trop: je lui faisois plus de politesses & moins d'amitiés; plus elle m'importunoit, plus je voulois le lui cacher; je croyois lui faire des caresses, & je ne lui faisois que des complimens; apparemment qu'elle s'en apperçut: elle manqua un jour au rendez-vous, je me trouvai seule avec Almenidore: je fus d'abord effrayée: il me donna tant de paroles d'honneur qu'il seroit sage, qu'il me rassura: le tems étoit beau, il me proposa une promenade: je

je crus après tous les sermens la pouvoir hasarder. Il commença adroitement par être fort enjoué; en m'amusant, il étourdit mes craintes insensiblement, il fit tourner la conversation sur le sentiment; il avança des propositions que je voulois refuter, il les soutint; en les prouvant, il se rendit intéressant; je l'écoutai, je devins rêveuse, & je ne répondis qu'en soupirant, je m'aperçus de mon trouble; je voulus retourner sur mes pas, mais nous nous étions égarés dans le parc qui étoit fort grand & que je ne connoissois pas. Voilà qui est affreux, m'écriai-je, que va-t-on penser de moi? en vérité cela n'est pas raisonnable. Ah, me dit-il, vous ne vous êtes tant écartée que par distraction: il est vrai, repris-je, que ce n'étoit que dans la vue de faire de l'exercice; pour moi, poursuivit-il, je ne me suis égaré que parce que je ne pouvois pas faire autrement: je suis attentif à vous regarder, à vous entendre, à vous persuader que je ne m'aperçois ni du lieu où je suis ni des routes qui peuvent m'y avoir conduit: à vous dire le vrai, Madame, continua-t-il, quand j'ai l'honneur d'être avec vous, je songe beaucoup plus à faire mon chemin qu'à retrouver le vôtre.

ALMENIDORE, repliquai-je, voilà un propos qui ne va qu'à une petite maîtresse, je suis fâchée que vous me regardiez comme telle; il s'en faut bien, Madame, reprit-il aussi-tôt, si je ne vous aimois pas, il y a long-tems que je vous aurois convaincue; mais en effet, lui dis-je, pour détourner la  
con-



conversation, je crois que vous avez abusé bien des femmes; celle qui les venge, me répondit-il, me les fait oublier. Je m'aperçus qu'il rougit en disant ces mots, je ne fis pas semblant de le remarquer; au contraire, je lui reprochai d'avoir été toujours trop entreprenant, & de s'être déclaré trop brusquement: lorsque j'en agissois ainsi, répartit-il, je n'aimois pas; j'éprouve que lorsqu'on a une véritable passion, on n'ose pas la faire deviner. Almenidore, dis-je, d'un air un peu troublé, changeons de conversation; vous voyez bien que vous en êtes l'objet, répondit-il, en me baissant la main! Ah Monsieur, lui dis-je en la retirant assez brusquement, mais cependant pas autant que je l'aurois pû, je ne puis pas souffrir ces façons-là. Voilà la première fois, poursuivit-il, que je vois une femme aimable s'offenservivement de la justice qu'on lui rend. Ce mot de vivement est de trop, repliquai-je, je serois très-mécontente de moi si je ne me fâchois pas froidement: c'est-a-dire, reprit-il, que vous me méprisez: mais Monsieur, m'écriai-je, où avez-vous pris qu'on vous méprise? c'est dans votre sang froid, dit-il, qui est insultant à force d'être dédaigneux. Ne diroit-on pas, répondis-je, que l'estime & l'amitié sont quelque chose de bien chaud? je vous estime, Monsieur, je veux bien être votre amie, mais il faut que vous ayez la bonté de vouloir bien en rester là. Je voudrois pouvoir vous obéir, répondit-il, mais cela n'est pas en moi. Ainsi je ferai mieux de  
pren-

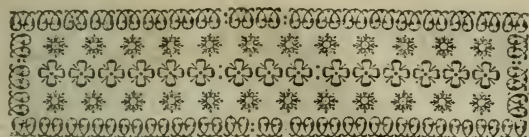
prendre demain la poste & de m'en retourner. Comment, Monsieur, lui dis-je, vous prétendriez me laisser ici entre Celenie & mon Mari? en vérité vous voulez me faire jouïr un joli personnage; Madame, repliqua-t-il, je vous en proposois un autre qui n'étoit pas si indécent; Almenidore, lui dis-je, asseyons-nous & parlons sensément; j'y consens, reprit-il. (Je fis une faute de m'asseoir, & je ne vous le dis, ma fille, que pour vous avertir d'y prendre garde quand vous ferez seule avec un homme.) Eh bien Madame, me dit Almenidore, me voilà prêt à vous entendre: parlez-moi avec vérité, lui dis-je, quel est votre but? mon but, reprit-il, étoit de vous plaire, je vois que je n'y parviendrai pas à présent, mon dessein est de ne vous plus aimer, je sens trop que le second projet ne réussira pas mieux que le premier; mais, m'écriai-je, quelle est cette idée là de m'aimer? car je jurerois que cet amour s'irrite par la contradiction & ne doit rien au sentiment: Ah Madame, me dit-il, ne m'accablez pas par vos doutes, c'est bien assez de vos rigueurs: par exemple, lui dis-je, pour le consoler un peu, je vous crois un fort honnête homme, mais je vous juge bien léger. Est-ce à vous, Madame, reprit-il, à reprocher des défauts dont vous corrigez? il me prit la main, je la lui laissai, il la baïsa, je me troublai, je m'en apperçus: apparemment que je me défendois mal, car Almenidore me pressoit d'avantage, mais cependant avec une vivacité mêlée

lée de crainte: je voulus l'intimider encore en feignant de me fâcher. Ah pour le coup, Monsieur, lui dis-je, c'est pousser le manque de respect trop loin: il se rallentit à ces mots, j'étois rouge, il l'imputa à ma colère, je crois qu'il se trompoit; il me demanda le sujet qui m'irritoit, je le traitai d'impertinent: ce mot le rendit immobile & son immobilité me rendit la raison: j'eus honte d'avoir été si près du danger, je prenois le parti de m'éloigner lorsque j'aperçus très près de nous Themidore assis sur le gazon à côté de Celenie, il ne me dit rien, mais je crus remarquer qu'il me railloit par ses regards; je commençai à craindre qu'il n'eût été à portée d'entendre notre conversation, & je n'en pus pas douter le lendemain, car il nous proposa une promenade & nous conduisit dans le même endroit où nous trouvâmes un poteau nouvellement placé, sur lequel je vis ces mots écrits en très gros caractères; *route de l'occasion perdue*; il y a peu d'allées couvertes, dit-il à Almenidore, qui portent le nom de celle-là; Almenidore fut interdit & je fus confonduë; nous quittâmes la campagne le lendemain, je ne cessai pas de faire des réflexions; je m'accablai moi-même de reproches; la certitude où j'étois que Themidore étoit instruit de ma foiblesse, me le rendit insupportable: je lui déclarai que j'étois entièrement dégoûtée du monde, & que je voulois me retirer dans une de ses terres: nous nous séparâmes amicalement, je le priai de m'oublier, je cherchai un azile dans  
l'Ab-

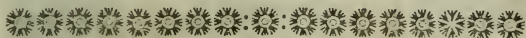
156 HISTOIRE DE LA FÉLICITÉ.  
l'Abbaye de... où sous le nom d'Elmasie,  
je touchai la pension que je m'étois réservée;  
j'appris depuis ce tems toutes les adversités  
de Thémidore, j'en fus attendrie; j'oubliai  
tous ses procédés, je pense que dès que l'on  
est malheureux, on cesse d'avoir tort: nous  
nous sommes retrouvés, nous nous sommes  
réunis, nous sommes convenus de nos foi-  
blesses, les avouer c'est vouloir s'en corri-  
ger: depuis que nous vivons, je sens le cal-  
me renaître dans mon ame, je commence à  
connoître que je suis dans la route du bon-  
heur: deux époux se retrouvent toujours, il  
n'y a qu'un amour pur qui puisse rendre  
constamment heureux: nous jouissons d'une  
félicité parfaite parce que nous jouissons de  
nous-mêmes, & que nous sommes parvenus  
à nous estimer. Après ce récit, Aldine tint  
ce discours à Zélamire: ma mere, je vous suis  
assurément bien obligée de vos instructions,  
j'espere que vos expériences me suffiront,  
mais je ne puis m'empêcher de vous dire que  
vous l'avez échappé belle.

*Fin de l'Histoire de la Félicité.*





# P E T I T R E S E R V O I R.



( Suite du Discours précédent. )

N E W T O N , à qui la route avoit été préparée par H U Y G H E N S , parut enfin , & donna à la Philosophie une forme qu'elle semble devoir conserver. Ce grand génie vit qu'il étoit tems de bannir de la Physique les conjectures & les hypothèses vagues, ou du moins de ne les donner que pour ce qu'elles valaient, & que cette Science devoit être uniquement soumise aux expériences & à la Géométrie. C'est peut-être dans cette vûe qu'il commença par inventer le calcul de l'Infini & la méthode des Suites, dont les usages si étendus dans la Géométrie même, le sont encore davantage pour déterminer les effets compliqués que l'on observe dans la Nature, où tout semble s'exécuter par des especes de progressions infinies. Les expériences de la pesanteur, & les observations de Kepler, firent découvrir au Philosophe Anglois la for-



ce qui retient les planetes dans leurs orbites. Il enseigna tout ensemble & à distinguer les causes de leurs mouvemens, & à les calculer avec une exactitude qu'on n'auroit pû exiger que du travail de plusieurs siecles. Créateur d'une Optique toute nouvelle, il fit connoître la lumiere aux hommes en la décomposant. Ce que nous pourrions ajoûter à l'éloge de ce grand Philosophe, feroit fort au-dessous du témoignage universel qu'on rend aujourd'hui à ses découvertes presque innombrables, & à son génie tout à la fois étendu, juste & profond. En enrichissant la Philosophie par une grande quantité de biens réels, il a mérite sans doute toute sa reconnoissance; mais il a peut-être plus fait pour elle en lui apprenant à être sage, & à contenir dans de justes bornes cette espece d'audace que les circonstances avoient forcé Descartes à lui donner. Sa Théorie du monde (car je ne veux pas dire son Systême) est aujourd'hui si généralement reçue, qu'on commence à disputer à l'auteur l'honneur de l'invention, parce qu'on accuse d'abord les grands hommes de se tromper, & qu'on finit par les traiter de plagiaires. Je laisse à ceux qui trouvent tout dans les ouvrages des anciens, le plaisir de découvrir dans ces ouvrages la gravitation des planetes, quand elle n'y feroit pas; mais en supposant même que les Grecs en aient eu l'idée, ce qui n'étoit chez eux qu'un systême hasardé & romanesque, est devenu une démonstration dans les mains de Newton: cette démonstration qui n'appartient qu'à lui fait le mérite

réel

réel de sa découverte ; & l'attraction sans un tel appui seroit une hypothèse comme tant d'autres. Si quelqu'Ecrivain célèbre s'avisoit de prédire aujourd'hui sans aucune preuve qu'on parviendra un jour à faire de l'or, nos descendans auroient-ils droit sous ce prétexte de vouloir ôter la gloire du grand œuvre à un Chimiste qui en viendrait à bout ? Et l'invention des lunettes en appartiendrait-elle moins à ses auteurs, quand même quelques anciens n'auroient pas cru impossible que nous étendissions un jour la sphere de notre vûe ?

D'AUTRES Savans croient faire à Newton un reproche beaucoup plus fondé, en l'accusant d'avoir ramené dans la Physique les *qualités occultes* des Scholastiques & des anciens Philosophes. Mais les Savans dont nous parlons sont-ils bien sûrs que ces deux mots, vuides de sens chez les Scholastiques, & destinés à marquer un Etre dont ils croyoient avoir l'idée, fussent autre chose chez les anciens Philosophes que l'expression modeste de leur ignorance ? Newton qui avoit étudié la Nature, ne se flattoit pas d'en sçavoir plus qu'eux sur la cause première qui produit les phénomènes ; mais il n'employa pas le même langage, pour ne pas révolter des contemporains qui n'auroient pas manqué d'y attacher une autre idée que lui. Il se contenta de prouver que les tourbillons de Descartes ne pouvoient rendre raison du mouvement des planetes ; que les phénomènes & les loix de la Mechanique s'unissoient pour les renverser ; qu'il y a une force par

laquelle les planetes tendent les unes vers les autres, & dont le principe nous est entierement inconnu. Il ne rejetta point l'impulsion; il se borna à demander qu'on s'en servît plus heureusement qu'on n'avoit fait jusqu'alors pour expliquer les mouvemens des planetes: ses desirs n'ont point encore été remplis, & ne le seront peut-être de long-tems. Après tout, quel mal auroit-il fait à la Philosophie, en nous donnant lieu de penser que la matiere peut avoir des propriétés que nous ne lui soupçonnions pas, & en nous defabusant de la confiance ridicule où nous sommes de les connoître toutes?

A l'égard de la Métaphysique, il paroît que Newton ne l'avoit pas entierement négligée. Il étoit trop grand Philosophe pour ne pas sentir qu'elle est la base de nos connoissances, & qu'il faut chercher dans elle seule des notions nettes & exactes de tout: il paroît même par les ouvrages de ce profond Géometre, qu'il étoit parvenu à se faire de telles notions sur les principaux objets qui l'avoient occupé. Cependant, soit qu'il fût peu content lui-même des progrès qu'il avoit faits à d'autres égards dans la Métaphysique, soit qu'il crût difficile de donner au genre humain des lumieres bien satisfaisantes ou bien étendues sur une science trop souvent incertaine & contentieuse, soit enfin qu'il craignît qu'à l'ombre de son autorité on n'abusât de sa Métaphysique comme on avoit abusé de celle de Descartes pour soutenir des opinions dangereuses ou erronées, il s'abstint presque absolument d'en

par

parler dans ceux de ses écrits qui sont le plus connus ; & on ne peut guere apprendre ce qu'il pensoit sur les différens objets de cette science , que dans les ouvrages de ses disciples. Ainsi comme il n'a causé sur ce point aucune révolution , nous nous abstenons de le considérer de ce côté-là.

CE que Newton n'avoit osé , ou n'auroit peut-être pû faire , LOCKE l'entreprit & l'exécuta avec succès. On peut dire qu'il créa la Métaphysique à peu près comme Newton avoit créé la Physique. Il conçut que les abstractions & les questions ridicules qu'on avoit jusqu'alors agitées , & qui avoient fait comme la substance de la Philosophie , étoient la partie qu'il falloit sur-tout proscrire. Il chercha dans ces abstractions & dans l'abus des signes les causes principales de nos erreurs , & les y trouva. Pour connoître notre ame , ses idées & ses affections , il n'étudia point les livres , parce qu'ils l'auroient mal instruit ; il se contenta de descendre profondément en lui-même ; & après s'être , pour ainsi dire , contemplé longtems , il ne fit dans son Traité de l'entendement humain que présenter aux hommes le miroir dans lequel il s'étoit vû. En un mot il réduisit la Métaphysique à ce qu'elle doit être en effet , la Physique expérimentale de l'ame ; espece de Physique très-différente de celle des corps non-seulement par son objet , mais par la maniere de l'envisager. Dans celle-ci on peut découvrir , & on découvre souvent des phénomènes inconnus ; dans l'autre les faits aussi anciens que

le monde existent également dans tous les hommes: tant pis pour qui croit en voir de nouveaux. La Métaphysique raisonnable ne peut consister, comme la Physique expérimentale, qu'à rassembler avec soin tous ces faits, à les réduire en un corps, à expliquer les uns par les autres, en distinguant ceux qui doivent tenir le premier rang & servir comme de base. En un mot les principes de la Métaphysique, aussi simples que les axiomes, sont les mêmes pour les Philosophes & pour le Peuple. Mais le peu de progrès que cette Science a fait depuis si longtemps, montre combien il est rare d'appliquer heureusement ces principes, soit par la difficulté que renferme un pareil travail, soit peut-être aussi par l'impatience naturelle qui empêche de s'y borner. Cependant le titre de Métaphysicien & même de grand Métaphysicien est encore assez commun dans notre siècle; car nous aimons à tout prodiguer: mais qu'il y a peu de personnes véritablement dignes ce nom! Combien y en a-t-il qui ne le méritent que par le malheureux talent d'obscurcir avec beaucoup de subtilité des idées claires, & de préférer dans les notions qu'ils se forment l'extraordinaire au vrai, qui est toujours simple? Il ne faut pas s'étonner après cela si la plupart de ceux qu'on appelle *Métaphysiciens* sont si peu de cas les uns des autres. Je ne doute point que ce titre ne soit bientôt une injure pour nos bons esprits, comme le nom de Sophiste, qui pourtant signifie *Sage*, avili en Grece



ce par ceux qui le portoient, fut rejeté par les vrais Philosophes.

Concluons de toute cette histoire, que l'Angleterre nous doit la naissance de cette Philosophie que nous avons reçue d'elle. Il y a peut-être plus loin des formes substantielles aux tourbillons, que des tourbillons à la gravitation universelle, comme il y a peut-être un plus grand intervalle entre l'Algebre pure & l'idée de l'appliquer à la Géométrie, qu'entre le petit triangle de BARROW & le calcul différentiel.

Tels sont les principaux génies que l'esprit humain doit regarder comme ses maîtres, & à qui la Grece eût élevé des statues, quand même elle eût été obligée pour leur faire place, d'abattre celles de quelques Conquérans.

LES bornes de ce Discours préliminaire nous empêchent de parler de plusieurs Philosophes illustres, qui sans se proposer des vues aussi grandes que ceux dont nous venons de faire mention, n'ont pas laissé par leurs travaux de contribuer beaucoup à l'avancement des Sciences, & ont pour ainsi dire levé un coin du voile qui nous cachoit la vérité. De ce nombre sont; GALILÉE, à qui la Géographie doit tant pour ses découvertes Astronomiques, & la Méchanique pour sa Théorie de l'accélération; HARVEY, que la découverte de la circulation du sang rendra immortel; HUYGHENS, que nous avons déjà nommé, & qui par des ouvrages pleins de force & de génie a si bien mérité de la Géométrie & de la Physique; PASCAL, au-

teur d'un traité sur la Cycloïde , qu'on doit regarder comme un prodige de sagacité & de pénétration , & d'un traité de l'équilibre des liqueurs & de la pesanteur de l'air , qui nous a ouvert une science nouvelle : génie universel & sublime , dont les talens ne pourroient être trop regrettés par la Philosophie , si la religion n'en avoit pas profité ; MALLEBRANCHE , qui a si bien démelé les erreurs des sens , & qui a connu celles de l'imagination comme s'il n'avoit pas été souvent trompé par la sienne ; BOYLE , le pere de la Physique expérimentale ; plusieurs autres enfin , parmi lesquels doivent être comptés avec distinction les VESALE , les SYDENHAM , les BOERHAAVE , & une infinité d'Anatomistes & de Physiciens célèbres :

ENTRE ces grands hommes il en est un , dont la Philosophie aujourd'hui fort accueillie & fort combattue dans le Nord de l'Europe , nous oblige à ne le point passer sous silence ; c'est illustre LEIBNITZ. Quand il n'auroit pour lui que la gloire , ou même que le soupçon d'avoir partagé avec Newton l'invention du calcul différentiel , il mériteroit à ce titre une mention honorable. Mais c'est principalement par sa Métaphysique que nous voulons l'envisager. Comme Descartes , il semble avoir reconnu l'insuffisance de toutes les solutions qui avoient été données jusqu'à lui des questions les plus élevées , sur l'union du corps & de l'ame , sur la Providence , sur la nature de la matiere ; il paroît même avoir eu l'avantage

tage d'exposer avec plus de force que personne les difficultés qu'on peut proposer sur ces questions; mais moins sage que Locke & Newton, il ne s'est pas contenté de former des doutes, il a cherché à les dissiper, & de ce côté-là il n'a peut-être pas été plus heureux que Descartes. Son principe de *la raison suffisante*, très-beau & très-vrai en lui-même, ne paroît pas devoir être fort utile à des êtres aussi peu éclairés que nous le sommes sur les raisons premières de toutes choses; ses *Monades* prouvent tout au plus qu'il a vu mieux que personne qu'on ne peut se former une idée nette de la matière, mais elles ne paroissent pas faites pour la donner; son *Harmonie préétablie*, semble n'ajouter qu'une difficulté de plus à l'opinion de Descartes sur l'union du corps & de l'ame; enfin son système de l'*Optimisme* est peut-être dangereux par le prétendu avantage qu'il a d'expliquer tout.

Nous finirons par une observation qui ne paroîtra pas surprenante à des Philosophes. Ce n'est guere de leur vivant que les grands hommes dont nous venons de parler ont changé la face des Sciences. Nous avons déjà vu pourquoi Bacon n'a point été chef de secte; deux raisons se joignent à celle que nous en avons apportée. Ce grand Philosophe a écrit plusieurs de ses Ouvrages dans une retraite à laquelle ses ennemis l'avoient forcé, & le mal qu'ils avoient fait à l'homme d'État n'a pû manquer de nuire à l'Auteur. D'ailleurs, uniquement occupé d'être utile, il a peut-être embrassé trop de

matieres, pour que ses contemporains dussent se laisser éclairer à la fois sur un si grand nombre d'objets. On ne permet guere aux grands génies d'en savoir tant; on veut bien apprendre quelque chose d'eux sur un sujet borné: mais on ne veut pas être obligé à réformer toutes ses idées sur les leurs. C'est en partie pour cette raison que les Ouvrages de Descartes ont essuyé en France après sa mort plus de persécution que leur Auteur n'en avoit souffert en Hollande pendant sa vie; ce n'a été qu'avec beaucoup de peine que les écoles ont enfin osé admettre une Physique qu'elles s'imaginoient être contraire à celle de Moïse. Newton, il est vrai, a trouvé dans ses contemporains moins de contradiction, soit que les découvertes géométriques par lesquelles il s'annonça, & dont on ne pouvoit lui disputer ni la propriété, ni la réalité, eussent accoutumé à l'admiration pour lui, & à lui rendre des hommages qui n'étoient ni trop subits, ni trop forcés; soit que par sa supériorité il imposât silence à l'envie; soit enfin, ce qui paroît plus difficile à croire, qu'il eût affaire à une nation moins injuste que les autres. Il a eu l'avantage singulier de voir sa Philosophie généralement reçue en Angleterre de son vivant, & d'avoir tous ses compatriotes pour partisans & pour admirateurs. Cependant il s'en falloit bien que le reste de l'Europe fit alors le même accueil à ses Ouvrages. Non seulement ils étoient inconnus en France, mais la Philosophie Scholastique y dominoit encore, lorsque Newton avoit déjà renversé la

Phy-

Physique Cartésienne, & les tourbillons étoient détruits avant que nous songeassions à les adopter. Nous avons été aussi long-tems à les soutenir qu'à les recevoir. Il ne faut qu'ouvrir nos Livres, pour voir avec surprise qu'il n'y a pas encore vingt ans qu'on a commencé en France à renoncer au Cartésianisme. Le premier qui ait osé parmi nous se déclarer ouvertement Newtonien, est l'auteur du Discours *sur la figure des Astres*, qui joint à des connoissances géométriques très-étendues, cet esprit Philosophique avec lequel elles ne se trouvent pas toujours, & ce talent d'écrire auquel on ne croira plus qu'elles nuisent, quand on aura lû ses Ouvrages. M. de MAUPERTIUS a crû qu'on pouvoit être bon citoyen, sans adopter aveuglément la Physique de son pays; & pour attaquer cette Physique, il a eu besoin d'un courage dont on doit lui savoir gré. En effet notre nation, singulièrement avide de nouveautés dans les matieres de goût, est au contraire en matiere de Science très-attachée aux opinions anciennes. Deux dispositions si contraires en apparence ont leur principe dans plusieurs causes, & sur-tout dans cette ardeur de jouir, qui semble constituer notre caractère. Tout ce qui est du ressort du sentiment n'est pas fait pour être long-tems cherché, & cesse d'être agréable, dès qu'il ne se présente pas tout d'un coup: mais aussi l'ardeur avec laquelle nous nous y livrons s'épuise bientôt, & l'ame dégoûtée aussi-tôt que remplie, vole vers un nouvel objet qu'elle abandonnera de même. Au con-

trai-



traire, ce n'est qu'à force de méditation que l'esprit parvient à ce qu'il cherche : mais par cette raison il veut jouir aussi long-tems qu'il a cherché, sur-tout lorsqu'il ne s'agit que d'une Philosophie hypothétique & conjecturale, beaucoup moins pénible que des calculs & des combinaisons exactes. Les Physiciens attachés à leurs théories, avec le même zele & par les mêmes motifs que les artisans à leurs pratiques, ont sur ce point beaucoup plus de ressemblance avec le peuple qu'ils ne s'imaginent. Respectons toujours Descartes; mais abandonnons sans peine des opinions qu'il eût combattues lui-même un siecle plus tard. Sur-tout ne confondons point sa cause avec celle de ses sectateurs. Le génie qu'il a montré en cherchant dans la nuit la plus sombre une route nouvelle quoique trompeuse, n'étoit qu'à lui : ceux qui l'ont osé suivre les premiers dans les ténèbres, ont au moins marqué du courage; mais il n'y a plus de gloire à s'égarer sur ses traces depuis que la lumiere est venue. Parmi le peu de Savans qui défendent encore sa doctrine, il eût désavoué lui-même ceux qui n'y tiennent que par un attachement servile à ce qu'ils ont appris dans leur enfance, ou par je ne sais quel préjugé national, la honte de la Philosophie. Avec de tels motifs on peut être le dernier de ses partisans; mais on n'auroit pas eu le mérite d'être son premier disciple, ou plutôt on eût été son adversaire, lorsqu'il n'y avoit que de l'injustice à l'être. Pour avoir le droit d'admirer les erreurs d'un grand homme, il faut

faut favoir les reconnoître, quand le tems les a mises au grand jour. Aussi les jeunes gens qu'on regarde d'ordinaire comme d'assez mauvais juges, sont peut-être les meilleurs dans les matieres philosophiques & dans beaucoup d'autres, lorsqu'ils ne sont pas dépourvus de lumiere; parce que tout leur étant également nouveau, ils n'ont d'autre intérêt que celui de bien choisir.

Ce sont en effet les jeunes Géometres, tant de France que des pays étrangers, qui ont réglé le sort des deux Philosophies. L'ancienne est tellement proscrite, que ses plus zélés partisans n'osent plus même nommer ces tourbillons dont ils remplissoient autrefois leurs Ouvrages. Si le Newtonianisme venoit à être détruit de nos jours par quelque cause que ce pût être, injuste ou légitime, les sectateurs nombreux qu'il a maintenant joueroient sans doute alors le même rôle qu'ils ont fait jouer à d'autres. Telle est la nature des esprits: telles sont les suites de l'amour propre qui gouverne les Philosophes du moins autant que les autres hommes, & de la contradiction que doivent éprouver toutes les découvertes, ou même ce qui en a l'apparence.

IL en a été de Locke à peu-près comme de Bacon, de Descartes, & de Newton. Oublié long-tems pour Rohault & pour Regis, & encore assez peu connu de la multitude, il commence enfin à avoir parmi nous des lecteurs & quelques partisans. C'est ainsi que les personnages illustres souvent trop au-dessus de leur siècle, travaillent presque tou-

toûjours en pure perte pour leur siècle même ; c'est aux âges suivans qu'il est réservé de recueillir le fruit de leurs lumieres. Aussi les restaurateurs des Sciences ne jouïssent-ils presque jamais de toute la gloire qu'ils méritent ; des hommes fort inférieurs la leur arrachent, parce que les grands hommes se livrent à leur génie, & les gens médiocres à celui de leur nation. Il est vrai que le témoignage que la supériorité ne peut s'empêcher de se rendre à elle-même, suffit pour la dédommager des suffrages vulgaires : elle se nourrit de sa propre substance ; & cette réputation dont on est si avide, ne sert souvent qu'à consoler la médiocrité des avantages que le talent a sur elle. On peut dire en effet que la Renommée qui publie tout, raconte plus souvent ce qu'elle entend que ce qu'elle voit, & que les Poëtes qui lui ont donné cent bouches, devoient bien aussi lui donner un bandeau.

LA Philosophie, qui forme le goût dominant de notre siècle, semble par les progrès qu'elle fait parmi nous, vouloir réparer le tems qu'elle a perdu, & se venger de l'espece de mépris que lui avoient marqué nos Peres. Ce mépris est aujourd'hui retombé sur l'Erudition, & n'en est pas plus juste pour avoir changé d'objet. On s'imagine que nous avons tiré des Ouvrages des Anciens tout ce qu'il nous importoit de savoir ; & sur ce fondement on dispenseroit volontiers de leur peine ceux qui vont encore les consulter. Il semble qu'on regarde l'antiquité comme un oracle qui a tout dit, & qu'il est inutile d'interroger ; & l'on ne fait guere plus de cas

aujourd'hui de la restitution d'un passage, que de la découverte d'un petit rameau de veine dans le corps humain. Mais comme il feroit ridicule de croire qu'il n'y a plus rien à découvrir dans l'Anatomie, parce que les Anatomistes se livrèrent quelquefois à des recherches, inutiles en apparence, & souvent utiles par leurs suites; il ne feroit pas moins absurde de vouloir interdire l'Erudition, sous prétexte des recherches peu importantes auxquelles nos Savans peuvent s'abandonner. C'est être ignorant ou présomptueux de croire que tout soit vû dans quelque matiere que ce puisse être, & que nous n'ayons plus aucun avantage à tirer de l'étude & de la lecture des Anciens.

L'USAGE de tout écrire aujourd'hui en Langue vulgaire, a contribué sans doute à fortifier ce préjugé, & est peut-être plus pernicieux que le préjugé même. Notre Langue s'étant répandue par toute l'Europe, nous avons crû qu'il étoit tems de la substituer à la Langue Latine, qui depuis la renaissance des Lettres étoit celle de nos Savans. J'avois qu'un Philosophe est beaucoup plus excusable d'écrire en François, qu'un François de faire des vers Latins; je veux bien même convenir que cet usage a contribué à rendre la lumiere plus générale, si néanmoins c'est étendre réellement l'esprit d'un Peuple, que d'en étendre la superficie. Cependant il résulte de-là un inconvénient que nous aurions bien dû prévoir. Les Savans des autres nations à qui nous avons donné l'exemple, ont crû avec raison qu'ils écriroient encore mieux dans leur Langue que  
dans

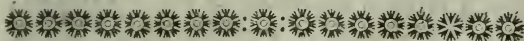
272 DISCOURS PRÉLIMINAIRE  
dans la nôtre. L'Angleterre nous a donc imité; l'Allemagne, où le Latin sembloit s'être réfugié, commence insensiblement à en perdre l'usage: je ne doute pas qu'elle ne soit bien-tôt suivie par les Suédois, les Danois, & les Russiens. Ainsi, avant la fin du dix-huitième siècle, un Philosophe qui voudra s'instruire à fond des découvertes de ses prédécesseurs, sera contraint de charger sa mémoire de sept à huit Langues différentes; & après avoir consumé à les apprendre le tems le plus précieux de sa vie, il mourra avant de commencer à s'instruire. L'usage de la Langue Latine, dont nous avons fait voir le ridicule dans les matieres de goût, ne pourroit être que très-utile dans les Ouvrages de Philosophie, dont la clarté & la précision doivent faire tout le mérite, & qui n'ont besoin que d'une Langue universelle & de convention. Il seroit donc à souhaiter qu'on rétablît cet usage: mais il n'y a pas lieu de l'espérer. L'abus dont nous osons nous plaindre est trop favorable à la vanité & à la paresse, pour qu'on se flate de le déraciner. Les Philosophes, comme les autres Ecrivains, veulent être lûs, & sur-tout de leur nation. S'ils se servoient d'une Langue moins familière, ils auroient moins de bouches pour les célébrer, & on ne pourroit pas se vanter de les entendre. Il est vrai qu'avec moins d'admirateurs, ils auroient de meilleurs juges: mais c'est un avantage qui les touche peu, parce que la réputation tient plus au nombre qu'au mérite de ceux qui la distribuent.

(Suite du Discours précédent.)





# P E T I T R E S E R V O I R.



*( Suite du Discours précédent. )*

**E**N récompense, car il ne faut rien outrer, nos Livres de Science semblent avoir acquis jusqu'à l'espece d'avantage qui sembloit devoir être particulier aux Ouvrages de Belles-Lettres. Un Ecrivain respectable que notre siecle a encore le bonheur de posséder, & dont je louïerois ici les différentes productions, si je ne me bornerois pas à l'envisager comme Philosophe, a appris aux Savans à secouer le joug du pédantisme. Supérieur dans l'art de mettre en leur jour les idées les plus abstraites, il a fû par beaucoup de méthode, de précision, & de clarté les abaisser à la portée des esprits qu'on auroit crû le moins faits pour les saisir. Il a même osé prêter à la Philosophie les ornemens qui sembloient lui être les plus étrangers, & qu'elle paroïsoit devoir s'interdire le plus séverement; &

*Num. XCVIII.*

S

cette

cette hardiesse a été justifiée par le succès le plus général & le plus flatteur. Mais semblable à tous les Ecrivains originaux, il a laissé bien loin derrière lui ceux qui ont crû pouvoir l'imiter.

L'AUTEUR de l'Histoire Naturelle a suivi une route différente. Rival de Platon & de Lucrece, il a répandu dans son Ouvrage, dont la réputation croît de jour en jour, cette noblesse & cette élévation de style qui sont si propres aux matieres philosophiques, & qui dans les écrits du Sage doivent être la peinture de son ame.

CEPENDANT la Philosophie, en songeant à plaire, paroît n'avoir pas oublié qu'elle est principalement faite pour instruire; c'est par cette raison que le goût des systêmes, plus propre à flater l'imagination qu'à éclairer la raison, est aujourd'hui presque absolument banni des bons Ouvrages. Un de nos meilleurs Philosophes semble lui avoir porté les derniers coups (\*). L'esprit d'hypothese & de conjecture pouvoit être autrefois fort utile, & avoit même été nécessaire pour la renaissance de la Philosophie; parce qu'alors il s'agissoit encore moins de bien penser, que d'apprendre à penser par soi-même. Mais les tems sont changés, & un Ecrivain qui feroit parminous l'éloge des Systêmes viendrait trop tard.

(\*) M. l'Abbé de Condillac, de l'Académie royale des Sciences de Prusse, dans son *Traité des Systêmes*.

tard. Les avantages que cet esprit peut procurer maintenant sont en trop petit nombre pour balancer les inconvéniens qui en résultent; & si on prétend prouver l'utilité des Systèmes par un très-petit nombre de découvertes qu'ils ont occasionnées autrefois, on pourroit de même conseiller à nos Géomètres de s'appliquer à la quadrature du cercle, parce que les efforts de plusieurs Mathématiciens pour la trouver, nous ont produit quelques theorèmes. L'esprit de Système est dans la Physique ce que la Métaphysique est dans la Géométrie. S'il est quelquefois nécessaire pour nous mettre dans le chemin de la vérité, il est presque toujours incapable de nous y conduire par lui-même. Eclairé par l'observation de la Nature, il peut entrevoir les causes des phénomènes: mais c'est au calcul à assurer pour ainsi dire l'existence de ces causes, en déterminant exactement les effets qu'elles peuvent produire, & en comparant ces effets avec ceux que l'expérience nous découvre. Toute hypothèse dénuée d'un tel secours acquiert rarement ce degré de certitude, qu'on doit toujours chercher dans les Sciences naturelles, & qui néanmoins se trouve si peu dans ces conjectures frivoles qu'on honore du nom de Systèmes. S'il ne pouvoit y en avoir que de cette espece, le principal mérite du Physicien seroit, à proprement parler, d'avoir l'esprit de Système, & de n'en faire jamais. A l'égard de l'usage des Systèmes dans les autres Sciences, mille expériences prouvent combien il est dangereux.

LA Physique est donc uniquement bornée aux observations & aux calculs; la Médecine à l'histoire du corps humain, de ses maladies, & de leurs remèdes; l'Histoire Naturelle à la description détaillée des végétaux, des animaux, & des minéraux; la Chimie à la composition & à la décomposition expérimentale des corps: en un mot, toutes les Sciences renfermées dans les faits autant qu'il leur est possible, & dans les conséquences qu'on en peut déduire, n'accordent rien à l'opinion, que quand elles y sont forcées. Je ne parle point de la Géométrie, de l'Astronomie, & de la Mécanique, destinées par leur nature à aller toujours en se perfectionnant de plus en plus.

ON abuse des meilleures choses. Cet esprit philosophique, si à la mode aujourd'hui, qui veut tout voir & ne rien supposer, s'est répandu jusques dans les Belles-Lettres; on prétend même qu'il est nuisible à leurs progrès, & il est difficile de se le dissimuler. Notre siècle porté à la combinaison & à l'analyse, semble vouloir introduire les discussions froides & didactiques dans les choses de sentiment. Ce n'est pas que les passions & le goût n'aient une Logique qui leur appartient: mais cette Logique a des principes tout différens de ceux de la Logique ordinaire: ce sont ces principes qu'il faut démêler en nous, & c'est, il faut l'avouer, de quoi une Philosophie commune est peu capable. Livrée toute entière à l'examen des perceptions tranquilles de l'ame, il lui est bien plus facile d'en démêler les nuances  
que

que celles de nos passions, ou en général des sentimens vifs qui nous affectent ; & comment cette espece de sentimens ne seroit-elle pas difficile à analyser avec justesse ? Si d'un côté , il faut se livrer à eux pour les connoître , de l'autre , le tems où l'ame en est affectée est celui où elle peut les étudier le moins. Il faut pourtant convenir que cet esprit de discussion a contribué à affranchir notre littérature de l'admiration aveugle des Anciens ; il nous a appris à n'estimer en eux que les beautés que nous serions contraints d'admirer dans les Modernes. Mais c'est peut-être aussi à la même source que nous devons je ne sai quelle Métaphysique du cœur , qui s'est emparée de nos théâtres ; s'il ne falloit pas l'en bannir entierement , encore moins failloit-il l'y laisser regner. Cette anatomie de l'ame s'est glissée jusque dans nos conversations ; on y disserte , on n'y parle plus ; & nos sociétés ont perdu leurs principaux agrémens, la chaleur & la gaieté.

NE soyons donc pas étonnés que nos Ouvrages d'esprit soient en général inférieurs à ceux du siecle précédent. On peut même en trouver la raison dans les efforts que nous faisons pour surpasser nos prédécesseurs. Le goût & l'art d'écrire font en peu de tems des progrès rapides , dès qu'une fois la véritable route est ouverte ; à peine un grand génie a-t-il entrevû le beau , qu'il l'apperçoit dans toute son étendue ; & l'imitation de la belle Nature semble bornée à de certaines limites qu'une génération , ou deux



tout au plus, ont bien-tôt atteintes: il ne reste à la génération suivante que d'imiter: mais elle ne se contente pas de ce partage; les richesses qu'elle a acquises autorisent le desir de les accroître; elle veut ajoûter à ce qu'elle a reçu, & manque le but en cherchant à le passer. On a donc tout à la fois plus de principes pour bien juger, un plus grand fonds de lumieres, plus de bons juges, & moins de bons Ouvrages; on ne dit point d'un Livre qu'il est bon, mais que c'est le Livre d'un homme d'esprit. C'est ainsi que le siecle de Démétrius de Phalere a succédé immédiatement à celui de Démofthene, le siecle de Lucain & de Sénèque à celui de Cicéron & de Virgile, & le nôtre à celui de Louis XIV.

JE ne parle ici que du siecle en général: car je suis bien éloigné de faire la satire de quelques hommes d'un mérite rare avec qui nous vivons. La constitution physique du monde littéraire entraine, comme celle du monde matériel, des révolutions forcées, dont il seroit aussi injuste de se plaindre que du changement des saisons. D'ailleurs comme nous devons au siecle de Plin les ouvrages admirables de Quintilien & de Tacite, que la génération précédente n'auroit peut-être pas été en état de produire, le nôtre laissera à la postérité des monumens dont il a bien droit de se glorifier. Un Poëte célèbre par ses talens & par ses malheurs a effacé Malherbe dans ses Odes, & Marot dans ses Epigrammes & dans ses Epitres. Nous avons vu naître le seul Poëme épique que  
la

la France puisse opposer à ceux des Grecs, des Romains, des Italiens, des Anglois & des Espagnols. Deux hommes illustres, entre lesquels notre nation semble partagée, & que la postérité saura mettre chacun à sa place, se disputent la gloire du cothurne, & l'on voit encore avec un extrême plaisir leurs Tragédies après celles de Corneille & de Racine. L'un de ces deux hommes, le même à qui nous devons la HENRIADE, sûr d'obtenir parmi le très-petit nombre de grands Poètes une place distinguée & qui n'est qu'à lui, possède en même tems au plus haut degré un talent que n'a eu presque aucun Poëte même dans un degré médiocre, celui d'écrire en prose. Personne n'a mieux connu l'art si rare de rendre sans effort chaque idée par le terme qui lui est propre, d'embellir tout sans se méprendre sur le coloris propre à chaque chose ; enfin, ce qui caractérise plus qu'on ne pense les grands Ecrivains, de n'être jamais ni au-dessus, ni au-dessous de son sujet. Son essai sur le siècle de Louis XIV. est un morceau d'autant plus précieux que l'Auteur n'avoit en ce genre aucun modèle ni parmi les Anciens, ni parmi nous. Son histoire de Charles XII. par la rapidité & la noblesse du style est digne du Héros qu'il avoit à peindre ; ses pieces fugitives supérieures à toutes celles que nous estimons le plus, suffiroient par leur nombre & par leur mérite pour immortaliser plusieurs Ecrivains. Que ne puis-je en parcourant ici ses nombreux & admirables Ouvrages, payer à ce génie rare le tribut d'éloges qu'il mérite,

qu'il a reçu tant de fois de ses compatriotes, des étrangers & de ses ennemis, & auquel la postérité mettra le comble quand il ne pourra plus en jouir!

CE ne sont pas là nos seules richesses. Un Ecrivain judicieux, aussi bon citoyen que grand Philosophe, nous a donné sur les principes des Loix un ouvrage décrié par quelques François, & estimé de toute l'Europe. D'excellens auteurs ont écrit l'histoire; des esprits justes & éclairés l'ont approfondie: la Comédie a acquis un nouveau genre, qu'on auroit tort de rejeter, puisqu'il en résulte un plaisir de plus, & qui n'a pas été aussi inconnu des anciens qu'on voudroit nous le persuader; enfin nous avons plusieurs Romans qui nous empêchent de regretter ceux du dernier siècle.

LES beaux Arts ne sont pas moins en honneur dans notre nation. Si j'en crois les Amateurs éclairés, notre école de Peinture est la première de l'Europe, & plusieurs ouvrages de nos Sculpteurs n'auroient pas été désavoués par les Anciens. La Musique est peut-être de tous ces Arts celui qui a fait depuis quinze ans le plus de progrès parmi nous. Graces aux travaux d'un génie mâle, hardi & fécond, les Etrangers qui ne pouvoient souffrir nos symphonies, commencent à les goûter, & les François paroissent enfin persuadés que Lulli avoit laissé dans ce genre beaucoup à faire. M. RAMEAU, en poussant la pratique de son Art à un si haut degré de perfection, est devenu tout ensemble le modele & l'objet de la jalousie d'un grand

grand nombre d'Artistes, qui le décrivent en s'efforçant de l'imiter. Mais ce qui le distingue plus particulièrement, c'est d'avoir réfléchi avec beaucoup de succès sur la théorie de ce même Art; d'avoir su trouver dans la Basse fondamentale le principe de l'harmonie & de la mélodie; d'avoir réduit par ce moyen à des loix plus certaines & plus simples, une science livrée avant lui à des règles arbitraires, ou dictées par une expérience aveugle. Je saisis avec empressement l'occasion de célébrer cet Artiste philosophe, dans un discours destiné principalement à l'éloge des grands Hommes. Son mérite, dont il a forcé notre siècle à convenir, ne sera bien connu que quand le tems aura fait taire l'envie; & son nom, cher à la partie de notre nation la plus éclairée, ne peut blesser ici personne. Mais dût-il déplaire à quelques prétendus Mécènes, un Philosophe seroit bien à plaindre, si même en matière de sciences & de goût, il ne se permettoit pas de dire la vérité.

VOILÀ les biens que nous possédons. Quelle idée ne se formera-t-on pas de nos trésors littéraires, si l'on joint aux Ouvrages de tant de grands Hommes les travaux de toutes les Compagnies savantes, destinées à maintenir le goût des Sciences & des Lettres, & à qui nous devons tant d'excellens Livres! De pareilles Sociétés ne peuvent manquer de produire dans un Etat de grands avantages; pourvu qu'en les multipliant à l'excès, on n'en facilite point l'entrée à un trop grand nombre de gens médiocres; qu'on en bannisse

toute inégalité propre à éloigner ou à rebu-  
 ter des hommes faits pour éclairer les autres ;  
 qu'on n'y connoisse d'autre supériorité que  
 celle du génie ; que la considération y soit  
 le prix du travail ; enfin que les récompenses  
 y viennent chercher les talens, & ne leur  
 soient point enlevées par l'intrigue. Car il  
 ne faut pas s'y tromper : on nuit plus aux  
 progrès de l'esprit, en plaçant mal les ré-  
 compenses qu'en les supprimant. Avoüons  
 même à l'honneur des lettres, que les Sa-  
 vans n'ont pas besoin d'être récompensés  
 pour se multiplier. Témoin l'Angleterre,  
 à qui les Sciences doivent tant, sans que le  
 Gouvernement fasse rien pour elles. Il est  
 vrai que la Nation les considère, qu'elle les  
 respecte même ; & cette espece de récom-  
 pense, supérieure à toutes les autres, est sans  
 doute le moyen le plus sûr de faire fleurir  
 les Sciences & les Arts ; parce que c'est le  
 Gouvernement qui donne les places, & le  
 Public qui distribue l'estime. L'amour des  
 Lettres, qui est un mérite chez nos voisins,  
 n'est encore à la vérité qu'une mode parmi  
 nous, & ne fera peut-être jamais autre cho-  
 se ; mais quelque dangereuse que soit cette  
 mode, qui pour un Mécene éclairé produit  
 cent Amateurs ignorans & orgueilleux, peut-  
 être lui sommes-nous redevables de n'être  
 pas encore tombés dans la barbarie où une  
 foule de circonstances tendent à nous pré-  
 cipiter.

On peut regarder comme une des princi-  
 pales, cet amour du faux bel esprit, qui  
 protege l'ignorance, qui s'en fait honneur,  
 &



& qui la répandra universellement tôt ou tard. Elle fera le fruit & le terme du mauvais goût; j'ajoute qu'elle en fera le remède. Car tout a des révolutions réglées, & l'obscurité se terminera par un nouveau siècle de lumière. Nous serons plus frappés du grand jour, après avoir été quelque tems dans les ténèbres. Elles feront comme une espèce d'anarchie très-funeste par elle-même, mais quelquefois utile par ses suites. Gardons-nous pourtant de souhaiter une révolution si redoutable; la barbarie dure des siècles, il semble que ce soit notre élément; la raison & le bon goût ne font que passer.

Ce seroit peut-être ici le lieu de repousser les traits qu'un Ecrivain éloquent & philosophe (\*) a lancé depuis peu contre les Sciences & les Arts, en les accusant de corrompre les mœurs. Il nous feroit mal d'être de son sentiment à la tête d'un Ouvrage tel que celui-ci; & l'homme de mérite dont nous parlons semble avoir donné son suffrage à notre travail par le zèle & le succès avec lequel il y a concouru. Nous ne lui re-

(\*) M. Rousseau de Genève, Auteur de la Partie de l'Encyclopédie qui concerne la Musique, & dont nous espérons que le Public sera très-satisfait, a composé un Discours fort éloquent, pour prouver que le rétablissement des Sciences & des Arts a corrompu les mœurs. Ce Discours a été couronné en 1750 par l'Académie de Dijon, avec les plus grands éloges; il a été imprimé à Paris au commencement de cette année 1751, & a fait beaucoup d'honneur à son Auteur.

reprocherons point d'avoir confondu la culture de l'esprit avec l'abus qu'on en peut faire ; il nous répondroit sans doute que cet abus en est inséparable : mais nous le priions d'examiner si la plûpart des maux qu'il attribue aux Sciences & aux Arts, ne sont point dûs à des causes toutes différentes, dont l'énumération seroit ici aussi longue que délicate. Les Lettres contribuent certainement à rendre la société plus aimable ; il seroit difficile de prouver que les hommes en sont meilleurs, & la vertu plus commune : mais c'est un privilège qu'on peut disputer à la Morale même ; & pour dire encore plus, faudra-t-il proscrire les loix, parce que leur nom sert d'abri à quelques crimes, dont les auteurs seroient punis dans une république de Sauvages ? Enfin, quand nous ferions ici au désavantage des connoissances humaines un aveu dont nous sommes bien éloignés, nous le sommes encore plus de croire qu'on gagnât à les détruire : les vices nous resteroient, & nous aurions l'ignorance de plus.

FINISSONS cette histoire des Sciences, en remarquant que les différentes formes de gouvernement qui influent tant sur les esprits & sur la culture des Lettres, déterminent aussi les especes de connoissances qui doivent principalement y fleurir, & dont chacune a son mérite particulier. Il doit y avoir en général dans une République plus d'Orateurs, d'Historiens, & de Philosophes ; & dans une Monarchie, plus de Poètes, de Théologiens, & de Géometres. Cette regle  
n'est

n'est pourtant pas si absolue, qu'elle ne puisse être altérée & modifiée par une infinité de causes.

APRÈS LES RÉFLEXIONS & les vûes générales que nous avons crû devoir placer à la tête de cette Encyclopédie, il est tems enfin d'instruire plus particulièrement le Public sur l'Ouvrage que nous lui présentons. Le *Prospectus* qui a déjà été publié dans cette vûe, & dont M. DIDEROT mon collègue est l'Auteur, ayant été reçu de toute l'Europe avec les plus grands éloges, je vais en son nom le remettre ici de nouveau sous les yeux du Public, avec les changemens & les additions qui nous ont paru convenables à l'un & à l'autre.

ON NE PEUT DISCONVENIR que depuis le renouvellement des Lettres parmi nous, on ne doive en partie aux Dictionnaires les lumieres générales qui se sont répandues dans la société, & ce germe de Science qui dispose insensiblement les esprits à des connoissances plus profondes. L'utilité sensible de ces sortes d'ouvrages les a rendus si communs, que nous sommes plutôt aujourd'hui dans le cas de les justifier que d'en faire l'éloge. On prétend qu'en multipliant les secours & la facilité de s'instruire, ils contribueront à éteindre le goût du travail & de l'étude. Pour nous, nous croyons être bien fondés à soutenir que c'est à la manie du bel Esprit & à l'abus de la Philosophie, plutôt qu'à la multitude des Dictionnaires, qu'il faut attribuer notre paresse & la décadence du bon goût. Ces sortes de collec-  
tions

tions peuvent tout au plus servir à donner quelques lumieres à ceux qui sans ce secours n'auroient pas eu le courage de s'en procurer : mais elles ne tiendront jamais lieu de Livres à ceux qui chercheront à s'instruire ; les Dictionnaires par leur forme même ne sont propres qu'à être consultés, & se refusent à toute lecture suivie. Quand nous apprendrons qu'un homme de Lettres, desirant d'étudier l'Histoire à fond, aura choisi pour cet objet le Dictionnaire de Moreri, nous conviendrons du reproche que l'on veut nous faire. Nous aurions peut-être plus de raison d'attribuer l'abus prétendu dont on se plaint, à la multiplication des méthodes, des éléments, des abrégés, & des bibliothèques, si nous n'étions persuadés qu'on ne sauroit trop faciliter les moyens de s'instruire. On abrégeroit encore davantage ces moyens, en réduisant à quelques volumes tout ce que les hommes ont découvert jusqu'à nos jours dans les Sciences & dans les Arts. Ce projet, en y comprenant même les faits historiques réellement utiles, ne seroit peut-être pas impossible dans l'exécution ; il seroit du moins à souhaiter qu'on le tentât, nous ne prétendons aujourd'hui que l'ébaucher ; & il nous débarrasseroit enfin de tant de Livres, dont les Auteurs n'ont fait que se copier les uns les autres. Ce qui doit nous rassurer contre la satire des Dictionnaires, c'est qu'on pourroit faire le même reproche sur un fondement aussi peu solide aux Journalistes les plus estimables. Leur but n'est-il pas essentiellement d'exposer en raccourci ce que no-

tre

tre siècle ajoûte de lumieres à celles des siècles précédens ; d'apprendre à se passer des originaux , & d'arracher par conséquent ces épines que nos adversaires voudroient qu'on laissât ? Combien de lectures inutiles dont nous serions dispensés par de bons extraits ?

Nous avons donc crû qu'il importoit d'avoir un Dictionnaire qu'on pût consulter sur toutes les matieres & des Arts & des Sciences , & qui servît autant à guider ceux qui se sentent le courage de travailler à l'instruction des autres , qu'à éclairer ceux qui ne s'instruisent que pour eux-mêmes.

JUSQU'ICI personne n'avoit conçu un Ouvrage aussi grand , ou du moins personne ne l'avoit exécuté. Leibnitz , de tous les Savans le plus capable d'en sentir les difficultés , desiroit qu'on les surmontât. Cependant on avoit des Encyclopédies ; & Leibnitz ne l'ignoroit pas , lorsqu'il en demandoit une.

LA plupart de ces Ouvrages parurent avant le siècle dernier , & ne furent pas tout-à-fait méprisés. On trouva que s'ils n'annonçoient pas beaucoup de génie , ils marquoient au moins du travail & des connoissances. Mais que seroit-ce pour nous que ces Encyclopédies ? Quel progrès n'a-t-on pas fait depuis dans les Sciences & dans les Arts ? Combien de vérités découvertes aujourd'hui , qu'on n'entrevoyoit pas alors ? La vraie Philosophie étoit au berceau ; la Géométrie de l'Infini n'étoit pas encore ; la Physique expérimentale se montroit à peine ; il n'y avoit point de Dialectique ; les loix de  
la



la saine Critique étoient entièrement ignorées. Les Auteurs célèbres en tout genre dont nous avons parlé dans ce Discours, & leurs illustres disciples, ou n'existoient pas, ou n'avoient pas écrit. L'esprit de recherche & d'émulation n'animoit pas les Savans; un autre esprit moins fécond peut-être, mais plus rare, celui de justesse & de méthode, ne s'étoit point soumis les différentes parties de la Littérature; & les Académies, dont les travaux ont porté si loin les Sciences & les Arts, n'étoient pas instituées.

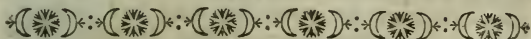
Si les découvertes des grands hommes & des compagnies savantes, dont nous venons de parler, offrirent dans la suite de puissans secours pour former un Dictionnaire encyclopédique; il faut avouer aussi que l'augmentation prodigieuse des matieres rendit à d'autres égards un tel Ouvrage beaucoup plus difficile. Mais ce n'est point à nous à juger si les successeurs des premiers Encyclopédistes ont été hardis ou présomptueux; & nous les laisserions tous jouir de leur réputation, sans en excepter Ephraïm CHAMBERS le plus connu d'entr'eux, si nous n'avions des raisons particulieres de peser le mérite de celui-ci.

( La Suite dans le Num. suivant. )





# P E T I T R E S E R V O I R.



( Suite du Discours précédent. )

L'ENCYCLOPÉDIE de Chambers dont on a publié à Londres un si grand nombre d'Editions rapides; cette Encyclopédie qu'on vient de traduire tout récemment en Italien, & qui de notre aveu mérite en Angleterre & chez l'étranger les honneurs qu'on lui rend, n'eût peut-être jamais été faite, si avant qu'elle parut en Anglois, nous n'avions eu dans notre Langue des Ouvrages où Chambers a puisé sans mesure & sans choix la plus grande partie des choses dont il a composé son Dictionnaire. Qu'en auroient donc pensé nos François sur une traduction pure & simple? Il eût excité l'indignation des Savans & le cri du Public, à qui on n'eût présenté sous un titre fastueux & nouveau, que des richesses qu'il possédoit depuis long-tems.

Num. XCIX.

T

... Nous

NOUS ne refusons point à cet Auteur la justice qui lui est dûe. Il a bien senti le mérite de l'ordre encyclopédique, ou de la chaîne par laquelle on peut descendre sans interruption des premiers principes d'une Science ou d'un Art jusqu'à ses conséquences les plus éloignées, & remonter de ses conséquences les plus éloignées jusqu'à ses premiers principes; passer imperceptiblement de cette Science ou de cet Art à un autre, & s'il est permis de s'exprimer ainsi, faire sans s'égarer le tour du monde littéraire. Nous convenons avec lui que le plan & le dessein de son Dictionnaire sont excellens, & que si l'exécution en étoit portée à un certain degré de perfection, il contribueroit plus lui seul aux progrès de la vraie Science que la moitié des Livres connus. Mais, malgré toutes les obligations que nous avons à cet Auteur, & l'utilité considérable que nous avons retirée de son travail, nous n'avons pû nous empêcher de voir qu'il restoit beaucoup à y ajoûter. En effet, conçoit-on que tout ce qui concerne les Sciences & les Arts puisse être renfermé en deux Volumes *in-folio*? La nomenclature d'une matiere aussi étendue en fourniroit un elle seule, si elle étoit complete. Combien donc ne doit-il pas y avoir dans son Ouvrage d'articles omis ou tronqués?

CE ne sont point ici des conjectures. La Traduction entiere du Chambers nous a passé sous les yeux, & nous avons trouvé une multitude prodigieuse de choses à desirer dans les Sciences; dans les Arts libéraux, un mot  
où

où il falloit des pages ; & tout à suppléer dans les Arts mécaniques. Chambers a lu des Livres, mais il n'a guere vû d'artistes ; cependant il y a beaucoup de choses qu'on n'apprend que dans les ateliers. D'ailleurs il n'en est pas ici des omissions comme dans un autre Ouvrage. Un article omis dans un Dictionnaire commun le rend seulement imparfait. Dans une Encyclopédie, il rompt l'enchaînement, & nuit à la forme & au fond ; il a fallu tout l'art d'Ephraim Chambers pour pallier ce défaut.

MAIS, sans nous étendre davantage sur l'Encyclopédie Angloise, nous annonçons que l'Ouvrage de Chambers n'est point la base unique sur laquelle nous avons élevé ; que l'on a refait un grand nombre de ses articles ; que l'on n'a employé presque aucun des autres sans addition, correction, ou retranchement, & qu'il rentre simplement dans la classe des Auteurs que nous avons particulièrement consultés. Les éloges qui furent donnés il y a six ans au simple projet de la Traduction de l'Encyclopédie Angloise, auroient été pour nous un motif suffisant d'avoir recours à cette Encyclopédie, autant que le bien de notre Ouvrage n'en souffriroit pas.

LA Partie Mathématique est celle qui nous a paru mériter le plus d'être conservée : mais on jugera par les changemens considérables qui y ont été faits, du besoin que cette Partie & les autres avoient d'une exacte révision.

Le premier objet sur lequel nous nous

sommes écartés de l'Auteur Anglois, c'est l'Arbre généalogique qu'il a dressé des Sciences & des Arts, & auquel nous avons crû devoir en substituer un autre. Cette partie de notre travail a été suffisamment développée plus haut. Elle présente à nos lecteurs le canevas d'un Ouvrage qui ne se peut exécuter qu'en plusieurs Volumes *in-folio*, & qui doit contenir un jour toutes les connoissances des hommes.

A l'aspect d'une matiere aussi étendue, il n'est personne qui ne fasse avec nous la réflexion suivante. L'expérience journaliere n'apprend que trop combien il est difficile à un Auteur de traiter profondément de la Science ou de l'Art dont il a fait toute sa vie une étude particuliere. Quel homme peut donc être assez hardi & assez borné pour entreprendre de traiter seul de toutes les Sciences & de tous les Arts?

Nous avons inféré de-là que pour soutenir un poids aussi grand que celui que nous avons à porter, il étoit nécessaire de le partager; & sur le champ nous avons jetté les yeux sur un nombre suffisant de Savans & d'Artistes; d'Artistes habiles & connus par leurs talens; de Savans exercés dans les genres particuliers qu'on avoit à confier à leur travail. Nous avons distribué à chacun la partie qui lui convenoit; quelques-uns même étoient en possession de la leur, avant que nous nous chargeassions de cet Ouvrage. Le Public verra bientôt leurs noms, & nous ne craignons point qu'il nous les reproche. Ainsi, chacun n'ayant été occupé que de ce  
qu'il



qu'il entendoit, a été en état de juger sagement de ce qu'en ont écrit les Anciens & les Modernes, & d'ajouter aux secours qu'il en a tirés, des connoissances puisées dans son propre fonds. Personne ne s'est avancé sur le terrain d'autrui, & ne s'est mêlé de ce qu'il n'a peut-être jamais appris; & nous avons eu plus de méthode, de certitude, d'étendue, & de détails, qu'il ne peut y en avoir dans la plupart des Lexicographes. Il est vrai que ce plan a réduit le mérite d'Editeur à peu de chose; mais il a beaucoup ajouté à la perfection de l'Ouvrage, & nous penserons toujours nous être acquis assez de gloire, si le Public est satisfait. En un mot, chacun de nos Collegues a fait un Dictionnaire de la Partie dont il s'est chargé, & nous avons réuni tous ces Dictionnaires ensemble.

Nous croyons avoir eu de bonnes raisons pour suivre dans cet Ouvrage l'ordre alphabétique. Il nous a paru plus commode & plus facile pour nos lecteurs, qui desirant de s'instruire sur la signification d'un mot, le trouveront plus aisément dans un Dictionnaire alphabétique que dans tout autre. Si nous eussions traité toutes les Sciences séparément, en faisant de chacune un Dictionnaire particulier, non seulement le prétendu desordre de la succession alphabétique auroit eu lieu dans ce nouvel arrangement; mais une telle méthode auroit été sujette à des inconvéniens considérables par le grand nombre de mots communs à différentes Sciences, & qu'il auroit fallu répéter plusieurs

fois, ou placer au hasard. D'un autre côté, si nous eussions traité de chaque Science séparément & dans un discours suivi, conforme à l'ordre des idées, & non à celui des mots, la forme de cet Ouvrage eût été encore moins commode pour le plus grand nombre de nos lecteurs, qui n'y auroient rien trouvé qu'avec peine; l'ordre encyclopédique des Sciences & des Arts y eût peu gagné, & l'ordre encyclopédique des mots, ou plutôt des objets par lesquels les Sciences se communiquent & se touchent, y auroit infiniment perdu. Au contraire, rien de plus facile dans le plan que nous avons suivi que de satisfaire à l'un & à l'autre; c'est ce que nous avons détaillé ci-dessus. D'ailleurs, s'il eût été question de faire de chaque Science & de chaque Art un traité particulier dans la forme ordinaire, & de réunir seulement ces différens traités sous le titre d'Encyclopédie, il eût été bien plus difficile de rassembler pour cet Ouvrage un si grand nombre de personnes, & la plupart de nos Collegues auroient sans doute mieux aimé donner séparément leur Ouvrage, que de le voir confondu avec un grand nombre d'autres. De plus, en suivant ce dernier plan, nous eussions été forcés de renoncer presque entièrement à l'usage que nous voulions faire de l'Encyclopédie Angloise, entraînés tant par la réputation de cet Ouvrage, que par l'ancien *Prospectus*<sup>1</sup>, approuvé du Public, & auquel nous desirions de nous conformer. La Traduction entière de cette Encyclopédie nous a été remise entre les

mains

maines par les Libraires, qui avoient entrepris de la publier; nous l'avons distribuée à nos Collegues qui ont mieux aimé se charger de la revoir, de la corriger, & de l'augmenter, que de s'engager, sans avoir, pour ainsi dire, aucuns matériaux préparatoires. Il est vrai qu'une grande partie de ces matériaux leur a été inutile, mais du moins elle a servi à leur faire entreprendre plus volontiers le travail qu'on espéroit d'eux; travail auquel plusieurs se seroient peut-être refusé, s'ils avoient prévu ce qu'il devoit leur coûter de soins. D'un autre côté, quelques-uns de ces Savans, en possession de leur Partie long-tems avant que nous fussions Editeurs, l'avoient déjà fort avancée en suivant l'ancien projet de l'ordre alphabétique; il nous eût par conséquent été impossible de changer ce projet, quand même nous aurions été moins disposés à l'approuver. Nous savions enfin, ou du moins nous avons lieu de croire qu'on n'avoit fait à l'Auteur Anglois, notre modele, aucunes difficultés sur l'ordre alphabétique auquel il s'étoit assujetti. Tout se réunissoit donc pour nous obliger de rendre cet Ouvrage conforme à un plan que nous aurions suivi par choix, si nous en eussions été les maîtres.

LA seule opération dans notre travail qui suppose quelque intelligence, consiste à remplir les vuides qui séparent deux Sciences ou deux Arts, & à renouer la chaîne dans les occasions où nos Collegues se sont reposés les uns sur les autres de certains articles, qui paroissant appartenir également à

plusieurs d'entre eux, n'ont été faits par aucun. Mais afin que la personne chargée d'une partie ne soit point comptable des fautes qui pourroient se glisser dans des morceaux surajoutés, nous aurons l'attention de distinguer ces morceaux par une étoile. Nous tiendrons exactement la parole que nous avons donnée; le travail d'autrui sera sacré pour nous, & nous ne manquerons pas de consulter l'Auteur, s'il arrive dans le cours de l'Edition que son ouvrage nous paroisse demander quelque changement considérable.

LES différentes mains que nous avons employées ont apposé à chaque article comme le sceau de leur style particulier, ainsi que celui du style propre à la matière & à l'objet d'une partie. Un procédé de Chimie ne sera point du même ton que la description des bains & des théâtres anciens, ni la manœuvre d'un Serrurier, exposée comme les recherches d'un Théologien, sur un point de dogme ou de discipline. Chaque chose a son coloris, & ce seroit confondre les genres que de les réduire à une certaine uniformité. La pureté du style, la clarté, & la précision, sont les seules qualités qui puissent être communes à tous les articles, & nous espérons qu'on les y remarquera. S'en permettre davantage, ce seroit s'exposer à la monotonie & au dégoût qui sont presque inséparables des Ouvrages étendus, & que l'extrême variété des matières doit écarter de celui-ci.

Nous en avons dit assez pour instruire le  
Pu-

Public de la nature d'une entreprise à laquelle il a paru s'intéresser; des avantages généraux qui en résulteront, si elle est bien exécutée; du bon ou du mauvais succès de ceux qui l'ont tentée avant nous; de l'étendue de son objet; de l'ordre auquel nous nous sommes assujettis; de la distribution qu'on a faite de chaque partie, & de nos fonctions d'Éditeurs. Nous allons maintenant passer aux principaux détails de l'exécution.

TOUTE la matière de l'Encyclopédie peut se réduire à trois chefs; les Sciences, les Arts libéraux, & les Arts mécaniques. Nous commencerons par ce qui concerne les Sciences & les Arts libéraux; & nous finirons par les Arts mécaniques.

ON a beaucoup écrit sur les Sciences. Les traités sur les Arts libéraux se sont multipliés sans nombre; la république des Lettres en est inondée. Mais combien peu donnent les vrais principes? Combien d'autres les noient dans une affluence de paroles, ou les perdent dans des ténèbres affectées? Combien dont l'autorité en impose, & chez qui une erreur placée à côté d'une vérité, ou décrédite celle-ci, ou s'accrédite elle-même à la faveur de ce voisinage? On eût mieux fait sans doute d'écrire moins & d'écrire mieux.

ENTRE tous les Ecrivains, on a donné la préférence à ceux qui sont généralement reconnus pour les meilleurs. C'est de-là que les principes ont été tirés. A leur exposition claire & précise, on a joint des exemples ou des autorités constamment reçus. La coutume vulgaire est de renvoyer aux



sources, ou de citer d'une manière vague, souvent infidelle, & presque toujours confuse; en sorte que dans les différentes parties dont un article est composé, on ne fait exactement quel Auteur on doit consulter sur tel ou tel point, ou s'il faut les consulter tous, ce qui rend la vérification longue & pénible. On s'est attaché, autant qu'il a été possible, à éviter cet inconvénient, en citant dans le corps même des articles les Auteurs sur le témoignage desquels on s'est appuyé; rapportant leur propre texte quand il est nécessaire; comparant par-tout les opinions; balançant les raisons; proposant des moyens de douter ou de sortir de doute; décidant même quelquefois; détruisant autant qu'il est en nous les erreurs & les préjugés; & tâchant sur-tout de ne les pas multiplier, & de ne les point perpétuer, en protégeant sans examen des sentimens rejetés, ou en proscrivant sans raison des opinions reçues. Nous n'avons pas craint de nous étendre quand l'intérêt de la vérité & l'importance de la matière le demandoient, sacrifiant l'agrément toutes les fois qu'il n'a pu s'accorder avec l'instruction.

Nous ferons ici sur les définitions une remarque importante. Nous nous sommes conformés dans les articles généraux des Sciences à l'usage constamment reçu dans les Dictionnaires & dans les autres Ouvrages, qui veut qu'on commence en traitant d'une Science par en donner la définition. Nous l'avons donnée aussi, la plus simple même & la plus courte qu'il nous a été possible.

Mais

Mais il ne faut pas croire que la définition d'une Science, sur-tout d'une Science abstraite, en puisse donner l'idée à ceux qui n'y sont pas du moins initiés. En effet, qu'est-ce qu'une Science? sinon un système de regles ou de faits relatifs à un certain objet; & comment peut-on donner l'idée de ce système à quelqu'un qui seroit absolument ignorant de ce que le système renferme? Quand on dit de l'Arithmétique, que c'est la Science des propriétés des nombres, la fait-on mieux connoître à celui qui ne la fait pas, qu'on ne feroit connoître la pierre philosophale, en disant que c'est le secret de faire de l'or? La définition d'une Science ne consiste proprement que dans l'exposition détaillée des choses dont cette Science s'occupe, comme la définition d'un corps est la description détaillée de ce corps même; & il nous semble d'après ce principe, que ce qu'on appelle définition de chaque Science seroit mieux placé à la fin qu'au commencement du livre qui en traite: ce seroit alors le résultat extrêmement réduit de toutes les notions qu'on auroit acquises. D'ailleurs, que contiennent ces définitions pour la plûpart, sinon des expressions vagues & abstraites, dont la notion est souvent plus difficile à fixer que celles de la Science même? Tels sont les mots, *science*, *nombre*, & *propriété*, dans la définition déjà citée de l'Arithmétique. Les termes généraux sans doute sont nécessaires, & nous avons vû dans ce Discours quelle en est l'utilité: mais on pourroit les définir un abus  
forcé

forcé des signes, & la plûpart des définitions, un abus tantôt volontaire, tantôt forcé des termes généraux. Au reste nous le répétons : nous nous sommes conformés sur ce point à l'usage, parce que ce n'est pas à nous à le changer, & que la forme même de ce Dictionnaire nous en empêchoit. Mais en ménageant les préjugés, nous n'avons point dû appréhender d'exposer ici des idées que nous croyons saines. Continuons à rendre compte de notre Ouvrage.

L'EMPIRE des Sciences & des Arts est un monde éloigné du vulgaire où l'on fait tous les jours des découvertes, mais dont on a bien des relations fabuleuses. Il étoit important d'assurer les vraies, de prévenir sur les fausses, de fixer des points d'où l'on partît, & de faciliter ainsi la recherche de ce qui reste à trouver. On ne cite des faits, on ne compare des expériences, on n'imagine des méthodes, que pour exciter le génie à s'ouvrir des routes ignorées, & à s'avancer à des découvertes nouvelles, en regardant comme le premier pas celui où les grands hommes ont terminé leur course. C'est aussi le but que nous nous sommes proposé, en alliant aux principes des Sciences & des Arts libéraux l'histoire de leur origine & de leurs progrès successifs; & si nous l'avons atteint, de bons esprits ne s'occuperont plus à chercher ce qu'on savoit avant eux. Il sera facile dans les productions à venir sur les Sciences & sur les Arts libéraux de démêler ce que les inventeurs ont tiré de leur fonds d'avec ce qu'ils ont emprunté de leurs prédécesseurs :

cesseurs : on apprétiera les travaux ; & ces hommes avides de réputation & dépourvus de génie , qui publient hardiment de vieux systèmes comme des idées nouvelles , seront bientôt démasqués. Mais , pour parvenir à ces avantages , il a fallu donner à chaque matière une étendue convenable , insister sur l'essentiel , négliger les minuties , & éviter un défaut assez commun , celui de s'appesantir sur ce qui ne demande qu'un mot , de prouver ce qu'on ne conteste point , & de commenter ce qui est clair. Nous n'avons ni épargné , ni prodigué les éclaircissemens. On jugera qu'ils étoient nécessaires par-tout où nous en avons mis , & qu'ils auroient été superflus où l'on n'en trouvera pas. Nous nous sommes encore bien gardés d'accumuler les preuves où nous avons crû qu'un seul raisonnement solide suffisoit , ne les multipliant que dans les occasions où leur force dépendoit de leur nombre & de leur concert.

Les articles qui concernent les élémens des Sciences ont été travaillés avec tout le soin possible ; ils sont en effet la base & le fondement des autres. C'est par cette raison que les élémens d'une Science ne peuvent être bien faits que par ceux qui ont été fort loin au-delà ; car ils renferment le système des principes généraux qui s'étendent aux différentes parties de la Science ; & pour connoître la manière la plus favorable de présenter ces principes , il faut en avoir fait une application très-étendue & très-variée.

CE sont-là toutes les précautions que nous avions à prendre. Voilà les richesses sur lesquelles nous pouvions compter : mais il nous en est survenu d'autres que notre entreprise doit, pour ainsi dire, à sa bonne fortune. Ce sont des manuscrits qui nous ont été communiqués par des Amateurs, ou fournis par des Savans, entre lesquels nous nommerons ici M. FORMEY, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse. Cet illustre Académicien avoit médité un Dictionnaire tel à peu-près que le nôtre, & il nous a généreusement sacrifié la partie considérable qu'il en avoit exécutée, & dont nous ne manquerons pas de lui faire honneur. Ce sont encore des recherches, des observations, que chaque Artiste ou Savant, chargé d'une partie de notre Dictionnaire, renfermoit dans son cabinet, & qu'il a bien voulu publier par cette voie. De ce nombre seront presque tous les articles de Grammaire générale & particulière. Nous croyons pouvoir assurer qu'aucun Ouvrage connu ne sera ni aussi riche, ni aussi instructif que le nôtre sur les regles & les usages de la Langue Française, & même sur la nature, l'origine & le philosophique des Langues en général. Nous ferons donc part au Public, tant sur les Sciences que sur les Arts libéraux, de plusieurs fonds littéraires dont il n'auroit peut-être jamais eu connoissance.

MAIS ce qui ne contribuera guere moins à la perfection de ces deux branches importantes,



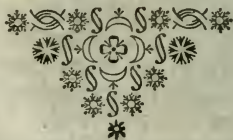
tantes, ce sont les secours obligeans que nous avons reçûs de tous côtés; protection de la part des Grands, accueil & communication de la part de plusieurs Savans; bibliothèques publiques, cabinets particuliers, recueils, portefeuilles, &c. tout nous a été ouvert, & par ceux qui cultivent les Lettres, & par ceux qui les aiment. Un peu d'adresse & beaucoup de dépense ont procuré ce qu'on n'a pû obtenir de la pure bienveillance; & les récompenses ont presque toujours calmé, ou les inquiétudes réelles, ou les allarmes simulées de ceux que nous avions à consulter.


Nous sommes principalement sensibles aux obligations que nous avons à M. l'Abbé SAL-LIER, Garde de la Bibliothèque du Roi: il nous a permis, avec cette politesse qui lui est naturelle, & qu'animoit encore le plaisir de favoriser une grande entreprise, de choisir dans le riche fonds dont il est dépositaire, tout ce qui pouvoit répandre de la lumière ou des agrémens sur notre Encyclopédie. On justifie, nous pourrions même dire qu'on honore le choix du Prince, quand on fait se prêter ainsi à ses vûes. Les Sciences & les Beaux-Arts ne peuvent donc trop concourir à illustrer par leurs productions le regne d'un Souverain qui les favorise. Pour nous, spectateurs de leurs progrès & leurs historiens, nous nous occuperons seulement à les transmettre à la postérité. Qu'elle dise à l'ouverture de notre Dictionnaire, tel étoit alors l'état des Sciences & des Beaux-Arts.

Qu'elle


Qu'elle ajoûte ses découvertes à celles que nous aurons enregistrées, & que l'histoire de l'esprit humain & de ses productions aille d'âge en âge jusqu'aux siècles les plus reculés. Que l'Encyclopédie devienne un sanctuaire où les connoissances des hommes soient à l'abri des tems & des révolutions. Ne ferons-nous pas trop flatés d'en avoir posé les fondemens? Quel avantage n'auroit-ce pas été pour nos Peres & pour nous, si les travaux des Peuples anciens, des Egyptiens, des Chaldéens, des Grecs, des Romains, &c. avoient été transmis dans un Ouvrage encyclopédique, qui eût exposé en même tems les vrais principes de leurs Langues! Faisons donc pour les siècles à venir ce que nous regrettons que les siècles passés n'aient pas fait pour le nôtre. Nous osons dire que si les Anciens eussent exécuté une Encyclopédie, comme ils ont exécuté tant de grandes choses, & que ce manuscrit se fût échappé seul de la fameuse bibliotheque d'Alexandrie, il eût été capable de nous consoler de la perte des autres.

( La Suite dans le Num. suivant. )





# P E T I T R E S E R V O I R.



( Suite du Discours précédent. )

VOILÀ ce que nous avons à exposer au Public sur les Sciences & les Beaux-Arts. La partie des Arts mécaniques ne demandoit ni moins de détails, ni moins de soins. Jamais peut-être il ne s'est trouvé tant de difficultés rassemblées, & si peu de secours dans les Livres pour les vaincre. On a trop écrit sur les Sciences: on n'a pas assez bien écrit sur la plûpart des Arts libéraux; on n'a presque rien écrit sur les Arts mécaniques; car, qu'est-ce que le peu qu'on en rencontre dans les Auteurs, en comparaison de l'étendue & de la fécondité du sujet? Entre ceux qui en ont traité, l'un n'étoit pas assez instruit de ce qu'il avoit à dire, & a moins rempli son sujet que montré la nécessité d'un meilleur Ouvrage. Un autre n'a qu'effleuré la matiere, en la traitant plutôt en Grammairien & en homme de Lettres, qu'en Artiste.

Num. C. V

tiste. Un troisieme est à la vérité plus riche & plus ouvrier : mais il est en même tems si court, que les opérations des Artistes & la description de leurs machines, cette matiere capable de fournir seule des Ouvrages considérables, n'occupe que la très-petite partie du sien. Chambers n'a presque rien ajouté à ce qu'il a traduit de nos Auteurs. Tout nous déterminoit donc à recourir aux ouvriers.

ON s'est adressé aux plus habiles de Paris & du Royaume ; on s'est donné la peine d'aller dans leurs ateliers, de les interroger, d'écrire sous leur dictée, de développer leurs pensées, d'en tirer les termes propres à leurs professions, d'en dresser des tables, de les définir, de converser avec ceux de qui on avoit obtenu des mémoires, & (précaution presque indispensable) de rectifier dans de longs & fréquens entretiens avec les uns, ce que d'autres avoient imparfaitement, obscurément, & quelquefois infidèlement expliqué. Il est des Artistes qui sont en même tems gens de Lettres, & nous en pourrions citer ici : mais le nombre en seroit fort petit. La plûpart de ceux qui exercent les Arts mécaniques, ne les ont embrassés que par nécessité, & n'operent que par instinct. A peine entre mille en trouve-t-on une douzaine en état de s'exprimer avec quelque clarté sur les instrumens qu'ils employent & sur les ouvrages qu'ils fabriquent. Nous avons vû des ouvriers qui travaillent depuis quarante années, sans rien connoître à leurs machines. Il a fallu exercer avec eux la fonction

tion dont se glorifioit Socrate, la fonction pénible & délicate de faire accoucher les esprits, *obstetrix animorum*.

MAIS il est des métiers si singuliers & des manœuvres si déliées, qu'à moins de travailler soi-même, de mouvoir une machine de ses propres mains, & de voir l'ouvrage se former sous ses propres yeux, il est difficile d'en parler avec précision. Il a donc fallu plusieurs fois se procurer les machines, les construire, mettre la main à l'œuvre, se rendre, pour ainsi dire, apprentif, & faire soi-même de mauvais ouvrages pour apprendre aux autres comment on en fait de bons.

C'EST ainsi que nous nous sommes convaincus de l'ignorance dans laquelle on est sur la plûpart des objets de la vie, & de la difficulté de sortir de cette ignorance. C'est ainsi que nous nous sommes mis en état de démontrer que l'homme de Lettres qui fait le plus sa Langue, ne connoît pas la vingtième partie des mots; que quoique chaque Art ait la sienne, cette langue est encore bien imparfaite; que c'est par l'extrême habitude de converser les uns avec les autres, que les ouvriers s'entendent, & beaucoup plus par le retour des conjonctures que par l'usage des termes. Dans un atelier c'est le moment qui parle, & non l'artiste.

VOICI la méthode qu'on a suivie pour chaque Art. On a traité, 1°. de la matière, des lieux où elle se trouve, de la manière dont on la prépare, de ses bonnes & mauvaises qualités, de ses différentes espèces, des opérations par lesquelles on la fait



passer, soit avant que de l'employer, soit en la mettant en œuvre.

2°. DES principaux ouvrages qu'on en fait, & de la manière de les faire.

3°. ON a donné le nom, la description, & la figure des outils & des machines, par pièces détachées & par pièces assemblées; la coupe des moules & d'autres instrumens, dont il est à propos de connoître l'intérieur, leurs profils, &c.

4°. ON a expliqué & représenté la main-d'œuvre & les principales opérations dans une ou plusieurs Planches, où l'on voit tantôt les mains seules de l'artiste, tantôt l'artiste entier en action, & travaillant à l'ouvrage le plus important de son art.

5°. ON a recueilli & défini le plus exactement qu'il a été possible les termes propres de l'art.

MAIS le peu d'habitude qu'on a & d'écrire, & de lire des écrits sur les Arts, rend les choses difficiles à expliquer d'une manière intelligible. De-là naît le besoin de Figures. On pourroit démontrer par mille exemples, qu'un Dictionnaire pur & simple de définitions, quelque bien qu'il soit fait, ne peut se passer de figures, sans tomber dans des descriptions obscures ou vagues; combien donc à plus forte raison ce secours ne nous étoit-il pas nécessaire? Un coup d'œil sur l'objet ou sur sa représentation en dit plus qu'une page de discours.

ON a envoyé des Dessinateurs dans les ateliers. On a pris l'esquisse des machines & des outils. On n'a rien omis de ce qui pou-  
voit

voit les montrer distinctement aux yeux. Dans le cas où une machine mérite des détails par l'importance de son usage & par la multitude de ses parties, on a passé du simple au composé. On a commencé par assembler dans une première figure autant d'éléments qu'on en pouvoit appercevoir sans confusion. Dans une seconde figure, on voit les mêmes éléments avec quelques autres. C'est ainsi qu'on a formé successivement la machine la plus compliquée, sans aucun embarras ni pour l'esprit ni pour les yeux. Il faut quelquefois remonter de la connoissance de l'ouvrage à celle de la machine, & d'autres fois descendre de la connoissance de la machine à celle de l'ouvrage. On trouvera à l'article ART quelques réflexions sur les avantages de ces méthodes, & sur les occasions où il est à propos de préférer l'une à l'autre.

IL y a des notions qui sont communes à presque tous les hommes, & qu'ils ont dans l'esprit avec plus de clarté qu'elles n'en peuvent recevoir du discours. Il y a aussi des objets si familiers, qu'il seroit ridicule d'en faire des figures. Les Arts en offrent d'autres si composés, qu'on les représenteroit inutilement. Dans les deux premiers cas, nous avons supposé que le lecteur n'étoit pas entièrement dénué de bon sens & d'expérience; & dans le dernier, nous renvoyons à l'objet même. Il est en tout un juste milieu, & nous avons tâché de ne le point manquer ici. Un seul art dont on voudroit tout représenter & tout dire, fourniroit des volumes de discours & de planches. On ne

finiroit jamais si l'on se propofoit de rendre en figures tous les états par lesquels paffe un morceau de fer avant que d'être transformé en aiguille. Que le discours fuive le procédé de l'artiste dans le dernier détail, à la bonne heure. Quant aux figures, nous les avons reſtraintes aux mouvemens importans de l'ouvrier & aux ſeuls momens de l'opération, qu'il eſt très-facile de peindre & très-difficile d'expliquer. Nous nous en ſommes tenus aux circonſtances eſſentielles, à celles dont la représentation, quand elle eſt bien faite, entraîne néceſſairement la connoiſſance de celles qu'on ne voit pas. Nous n'avons pas voulu reſſembler à un homme qui feroit planter des guides à chaque pas dans une route, de crainte que les voyageurs ne s'en écartaſſent. Il ſuffit qu'il y en ait partout où ils feroient expoſés à s'égarer.

Au reſte, c'eſt la main-d'œuvre qui fait l'artiste, & ce n'eſt point dans les Livres qu'on peut apprendre à manœuvrer. L'artiste rencontrera ſeulement dans notre Ouvrage des vûes qu'il n'eût peut-être jamais eues, & des obſervations qu'il n'eût faites qu'après pluſieurs années de travail. Nous offrirons au lecteur ſtudieux ce qu'il eût appris d'un artiſte en le voyant opérer, pour ſatisfaire ſa curioſité; & à l'artiste, ce qu'il feroit à ſouhaiter qu'il apprît du Philoſophe pour s'avancer à la perfection.

Nous avons diſtribué dans les Sciences & dans les Arts libéraux les figures & les Planches, ſelon le même eſprit & la même économie que dans les Arts mécaniques;

cependant nous n'avons pû réduire le nombre des unes & des autres, à moins de six cens. Les deux volumes qu'elles formeront ne seront pas la partie la moins intéressante de l'Ouvrage, par l'attention que nous aurons de placer au *verso* d'une Planche l'explication de celle qui sera vis-à-vis, avec des renvois aux endroits du Dictionnaire auxquels chaque figure sera relative. Un lecteur ouvre un volume de Planches, il apperçoit une machine qui pique sa curiosité: c'est, si l'on veut, un moulin à poudre, à papier, à soie, à sucre, &c. il lira vis-à-vis, figure 50. 51. ou 60. &c. moulin à poudre, moulin à sucre, moulin à papier, moulin à soie, &c. il trouvera ensuite une explication succincte de ces machines avec les renvois aux articles POUDRE, PAPIER, SUCRE, SOIE, &c.

LA Gravure répondra à la perfection des desseins, & nous espérons que les Planches de notre Encyclopédie surpasseront autant en beauté celles du Dictionnaire Anglois, qu'elles les surpassent en nombre. Chambers a trente Planches; l'ancien projet en promettoit cent vingt, & nous en donnerons six cens au moins. Il n'est pas étonnant que la carrière se soit étendue sous nos pas; elle est immense, & nous ne nous flatons pas de l'avoir parcourue.

Malgré les secours & les travaux dont nous venons de rendre compte, nous déclarons sans peine, au nom de nos Collegues & au nôtre, qu'on nous trouvera toujours disposés à convenir de notre insuffisance, & à pro-

figer des lumieres qui nous feront communiquées. Nous les recevrons avec reconnoissance, & nous nous y conformerons avec docilité, tant nous sommes persuadés que la perfection dernière d'une Encyclopédie est l'ouvrage des siècles. Il a fallu des siècles pour commencer; il en faudra pour finir: mais nous serons satisfaits d'avoir contribué à jetter les fondemens d'un Ouvrage utile.

Nous aurons toujours la satisfaction intérieure de n'avoir rien épargné pour réussir: une des preuves que nous en apporterons, c'est qu'il y a des parties dans les Sciences & dans les Arts qu'on a refaites jusqu'à trois fois. Nous ne pouvons nous dispenser de dire à l'honneur des Libraires associés, qu'ils n'ont jamais refusé de se prêter à ce qui pouvoit contribuer à les perfectionner toutes. Il faut espérer que le concours d'un aussi grand nombre de circonstances, telles que les lumieres de ceux qui ont travaillé à l'Ouvrage, les secours des personnes qui s'y sont intéressées, & l'émulation des Editeurs & des Libraires, produira quelque bon effet.

DE tout ce qui précède, il s'ensuit que dans l'Ouvrage que nous annonçons, on a traité des Sciences & des Arts, de maniere qu'on n'en suppose aucune connoissance préliminaire; qu'on y expose ce qu'il importe de savoir sur chaque matiere; que les articles s'expliquent les uns par les autres, & que par conséquent la difficulté de la nomenclature n'embarrasse nulle part. D'où nous inférerons que cet Ouvrage pourra, du  
moins



moins un jour , tenir lieu de bibliotheque dans tous les genres à un homme du monde ; & dans tous les genres , excepté le sien , à un Savant de profession ; qu'il développera les vrais principes des choses ; qu'il en marquera les rapports ; qu'il contribuera à la certitude & au progrès des connoissances humaines ; & qu'en multipliant le nombre des vrais Savans , des Artistes distingués , & des Amateurs éclairés , il répandra dans la société de nouveaux avantages.

IL ne nous reste plus qu'à nommer les Savans à qui le Public doit cet Ouvrage autant qu'à nous. Nous suivrons autant qu'il est possible , en les nommant , l'ordre encyclopédique des matieres dont ils se sont chargés. Nous avons pris ce parti , pour qu'il ne paroisse point que nous cherchions à assigner entr'eux aucune distinction de rang & de mérite. Les articles de chacun seront désignés dans le corps de l'Ouvrage par des lettres particulieres , dont on trouvera la liste immédiatement après ce Discours.

Nous devons l'*Histoire Naturelle* à M. DAUBENTON , Docteur en Medecine , de l'Académie Royale des Sciences , Garde & Démonstrateur du Cabinet d'Histoire naturelle , recueil immense , rassemblé avec beaucoup d'intelligence & de soin , & qui dans des mains aussi habiles ne peut manquer d'être porté au plus haut degré de perfection. M. Daubenton est le digne collegue de M. de Buffon dans le grand Ouvrage sur l'Histoire Naturelle , dont les trois premiers volumes déjà publiés , ont eu successivement

trois éditions rapides, & dont le Public attend la suite avec impatience. On a donné dans le *Mercure de Mars* 1751 l'article *Abeille*, que M. Daubenton a fait pour l'Encyclopédie; & le succès général de cet article nous a engagé à insérer dans le second volume du *Mercure de Juin* 1751 l'article *Agate*. On a vû par ce dernier que M. Daubenton fait enrichir l'Encyclopédie par des remarques & des nouvelles vûes & importantes sur la partie dont il s'est chargé, comme on a vû dans l'article *Abeille* la précision & la netteté avec lesquelles il fait présenter ce qui est connu.

LA *Théologie* est de M. l'Abbé MALLET, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, de la Maison & Société de Navarre, & Professeur royal en Théologie à Paris. Son savoir & son mérite seul, sans aucune sollicitation de sa part, l'ont fait nommer à la chaire qu'il occupe, ce qui n'est pas un petit éloge dans le siècle où nous vivons. M. l'Abbé Mallet est aussi l'Auteur de tous les articles d'*Histoire ancienne & moderne*; matière dans laquelle il est très-versé, comme on le verra bien-tôt par l'Ouvrage important & curieux qu'il prépare en ce genre. Au reste, on observera que les articles d'*Histoire* de notre Encyclopédie ne s'étendent pas aux noms de Rois, de Savans, & de Peuples, qui sont l'objet particulier du Dictionnaire de Moreri, & qui auroient presque doublé le nôtre. Enfin, nous devons encore à M. l'Abbé Mallet tous les articles qui concernent la *Poësie*, l'*Eloquence*, & en gé-  
né.

néral la *Littérature*. Il a déjà publié en ce genre deux Ouvrages utiles & remplis de réflexions judicieuses. L'un est son *Essai sur l'étude des Belles-Lettres*, & l'autre ses *Principes pour la lecture des Poètes*. On voit par le détail où nous venons d'entrer, combien M. l'Abbé Mallet par la variété de ses connoissances & de ses talens, à été utile à ce grand Ouvrage, & combien l'Encyclopédie lui a d'obligation. Elle ne pouvoit lui en trop avoir.

LA *Grammaire* est de M. du MARSAIS, qu'il suffit de nommer.

LA *Métaphysique*, la *Logique*, & la *Morale*, de M. l'Abbé YVON, Métaphysicien profond, & ce qui est encore plus rare, d'une extrême clarté. On peut en juger par les articles qui sont de lui dans ce premier volume, entr'autres par l'article *Agir* auquel nous renvoyons, non par préférence; mais parce qu'étant court, il peut faire juger en un moment combien la Philosophie de M. l'Abbé Yvon est saine, & sa Méthaphysique nette & précise. M. l'Abbé PESTRÉ, digne par son savoir & par son mérite de seconder M. l'Abbé Yvon, l'a aidé dans plusieurs articles de *Morale*. Nous saisissons cette occasion d'avertir que M. l'Abbé Yvon prépare conjointement avec M. l'Abbé DE PRADES, un Ouvrage sur la Religion, d'autant plus intéressant, qu'il sera fait par deux hommes d'esprit & par deux Philosophes.

LA *Jurisprudence* est de M. TOUSSAINT, Avocat en Parlement & membre de l'Académie royale des Sciences & des Belles-Lettres

tres de Prusse; titre qu'il doit à l'étendue de ses connoissances, & à son talent pour écrire, qui lui ont fait un nom dans la Littérature.

LE *Blason* est de M. EIDOUS ci-devant Ingénieur des Armées de Sa Majesté Catholique, & à qui la république des Lettres est redevable de la traduction de plusieurs bons Ouvrages de différens genres.

L'*Arithmétique* & la *Géométrie élémentaire* ont été revûes par M. l'Abbé DE LA CHAPPELLE, Censeur royal & membre de la Société royale de Londres. Ses *Institutions de Géométrie*, & son *Traité des Sections coniques*, ont justifié par leur succès l'approbation que l'Académie des Sciences a donnée à ces deux Ouvrages.

LES articles de *Fortification*, de *Tactique*, & en général d'*Art militaire*, sont de M. LE BLOND, Professeur de Mathématiques des Pages de la grande Ecurie du Roi, très-connu du Public par plusieurs Ouvrages justement estimés, entr'autres par ses *Elemens de Fortification* réimprimés plusieurs fois; par son *Essai sur la Castramétation*; par ses *Elemens de la Guerre des Sièges*, & par son *Arithmétique de l'Officier*, que l'Académie des Sciences a approuvée avec éloge.

LA *Coupe des Pierres* est de M. GOUSSIER, très-versé & très-intelligent dans toutes les parties des Mathématiques & de la Physique, & à qui cet Ouvrage a beaucoup d'autres obligations, comme on le verra plus bas.

LE *Jardinage* & l'*Hydraulique* sont de M.  
D'AR-

D'ARGENVILLE, Conseiller du Roi en ses Conseils, Maître ordinaire en sa Chambre des Comptes de Paris, des Sociétés royales des Sciences de Londres & de Montpellier, & de l'Académie des Arcades de Rome. Il est Auteur d'un Ouvrage intitulé, *Théorie & Pratique du Jardinage, avec un Traité d'Hydraulique*, dont quatre éditions faites à Paris, & deux traductions, l'une en Anglois, l'autre en Allemand, prouvent le mérite & l'utilité reconnue. Comme cet Ouvrage ne regarde que les jardins de propreté, & que l'Auteur n'y a considéré l'Hydraulique que par rapport aux jardins, il a généralisé ces deux matieres dans l'Encyclopédie, en parlant de tous les jardins fruitiers, potagers, légumiers; on y trouvera encore une nouvelle méthode de tailler les arbres, & de nouvelles figures de son invention. Il a aussi étendu la partie de l'Hydraulique, en parlant des plus belles machines de l'Europe pour élever les eaux, ainsi que des écluses, & autres bâtimens que l'on construit dans l'eau. M. d'Argenville est encore avantageusement connu du Public par plusieurs Ouvrages dans différens genres, entr'autres par son *Histoire Naturelle éclaircie dans deux de ses principales parties, la Lithologie & la Conchyliologie*. Le succès de la premiere partie de cette Histoire a engagé l'Auteur à donner dans peu la seconde, qui traitera des minéraux.

LA *Marine* est de M. BELLIN, Censeur royal & Ingénieur ordinaire de la Marine, aux travaux duquel sont dûes plusieurs Car-  
tes



### 318 DISCOURS PRÉLIMINAIRE

tes que les Savans & les Navigateurs ont reçues avec empressement. On verra par nos Planches de *Marine* que cette partie lui est bien connue.

L'*Horlogerie* & la *description des instrumens astronomiques* sont de M. J. B. LE ROY, qui est l'un des fils du célèbre M. Julien le Roy, & qui joint aux instructions qu'il a reçues en ce genre d'un pere si estimé dans toute l'Europe, beaucoup de connoissances des Mathématiques & de la Physique, & un esprit cultivé par l'étude des Belles-Lettres.

L'*Anatomie* & la *Physiologie* sont de M. TARIN, Docteur en Médecine, dont les Ouvrages sur cette matiere sont connus & approuvés des Savans.

LA *Medecine*, la *Matiere medicale*, & la *Pharmacie*, de M. DE VANDENESSE, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, très-versé dans la théorie & la pratique de son art.

LA *Chirurgie* de M. LOUIS, Chirurgien gradué, Démonstrateur royal au Collège de Saint Côme, & Conseiller Commissaire pour les extraits de l'Académie royale de Chirurgie. M. Louis déjà très-estimé, quoique fort jeune, par les plus habiles de ses confreres, avoit été chargé de la partie chirurgicale de ce Dictionnaire par le choix de M. de la Peyronie, à qui la Chirurgie doit tant, & qui a bien mérité d'elle & de l'Encyclopédie, en procurant M. Louis à l'une & à l'autre.

LA *Chimie* est de M. MALOUIN, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Pa-

Paris, Censeur royal, & membre de l'Académie royale des Sciences; Auteur d'un *Traité de Chimie* dont il y a eu deux éditions, & d'une *Chimie medicinale* que les François & les étrangers ont fort goûtée.

LA *Peinture*, la *Sculpture*, la *Gravûre*, font de M. LANDOIS, qui joint beaucoup d'esprit & de talent pour écrire à la connoissance de ces beaux Arts.

L'*Architecture* de M. BLONDEL, Architecte célèbre, non seulement par plusieurs Ouvrages qu'il a fait exécuter à Paris, & par d'autres dont il a donné les desseins, & qui ont été exécutés chez différens Souverains, mais encore par son *Traité de la Décoration des Edifices*, dont il a gravé lui-même les Planches qui sont très-estimées. On lui doit aussi la dernière édition de *Davile*, & trois volumes de l'*Architecture Françoisè* en six cens Planches: ces trois volumes seront suivis de cinq autres. L'amour du bien public & le desir de contribuer à l'accroissement des Arts en France, lui a fait établir en 1744 une école d'Architecture, qui est devenue en peu de tems très-fréquentée. M. Blondel, outre l'Architecture qu'il y enseigne à ses élèves, fait professer dans cette école par des hommes habiles les parties des Mathématiques, de la Fortification, de la Perspective, de la Coupe des Pierres, de la Peinture, de la Sculpture, &c. relatives à l'art de bâtir. On ne pouvoit donc à toutes sortes d'égards faire un meilleur choix pour l'Encyclopédie.

M. ROUSSEAU de Geneve, dont nous avons

vons déjà parlé, & qui possède en Philosophie & en homme d'esprit la théorie & la pratique de la *Musique*, nous a donné les articles qui concernent cette Science. Il a publié il y a quelques années un Ouvrage intitulé, *Dissertation sur la Musique moderne*. On y trouve une nouvelle maniere de noter la Musique, à laquelle il n'a peut-être manqué pour être reçue, que de n'avoir point trouvé de prévention pour une plus ancienne.

OUTRE les Savans que nous venons de nommer, il en est d'autres qui nous ont fourni pour l'Encyclopédie des articles entiers & très-importans, dont nous ne manquerons pas de leur faire honneur.

M. LE MONNIER des Académies royales des Sciences de Paris & de Berlin, & de la Société royale de Londres, & Medecin ordinaire de S. M. à Saint-Germain-en-Laye, nous a donné les articles qui concernent l'*Aimant* & l'*Électricité*, deux matieres importantes qu'il a étudiées avec beaucoup de succès, & sur lesquelles il a donné d'excellens mémoires à l'Académie des Sciences dont il est membre. Nous avons averti dans ce volume que les articles AIMANT & AIGUILLE AIMANTÉE sont entierement de lui, & nous ferons de même pour ceux qui lui appartiendront dans les autres volumes.

( La Suite dans le Num. suivant. )





# P E T I T R E S E R V O I R.



( Suite du Discours précédent. )

**M.** DE CAHUSAC de l'Académie des Belles-Lettres de Montauban, Auteur de *Zeneïde* que le Public revoit & applaudit si souvent sur la Scene Françoisse, des *Fêtes de l'Amour & de l'Hymen*, & de plusieurs autres Ouvrages qui ont eu beaucoup de succès sur le Théâtre lyrique, nous a donné les articles **BALLET**, **DANSE**, **OPERA**, **DECORATION**, & plusieurs autres moins considérables qui se rapportent à ces quatre principaux; nous aurons soin d'avertir de chacun de ceux que nous lui devons. On trouvera dans le second volume l'article **BALLET** qu'il a rempli de recherches curieuses & d'observations importantes; nous espérons qu'on verra dans tous l'étude approfondie & raisonnée qu'il a faite du Théâtre lyrique.

J'AI fait ou revû tous les articles de *Mathématique & de Physique*, qui ne dépendent  
Num. CI. X point

point des parties dont il a été parlé ci-dessus; j'ai aussi suppléé quelques articles, mais en tres-petit nombre, dans les autres parties. Je me suis attaché dans les articles de *Mathématique transcendante* à donner l'esprit général des méthodes, à indiquer les meilleurs Ouvrages où l'on peut trouver sur chaque objet les détails les plus importants, & qui n'étoient point de nature à entrer dans cette Encyclopédie; à éclaircir ce qui m'a paru n'avoir pas été éclairci suffisamment, ou ne l'avoir point été du tout; enfin à donner, autant qu'il m'a été possible, dans chaque matière, des principes métaphysiques exacts, c'est-à-dire, simples. On peut en voir un essai dans ce volume aux articles *Action*, *Application*, *Arithmétique universelle*, &c.

MAIS ce travail, tout considérable qu'il est, l'est beaucoup moins que celui de M. DIDEROT mon collègue. Il est Auteur de la partie de cette Encyclopédie la plus étendue, la plus importante, la plus désirée du Public, & j'ose le dire, la plus difficile à remplir; c'est la description des Arts. M. Diderot l'a faite sur des mémoires qui lui ont été fournis par des ouvriers ou par des amateurs, dont on lira bien-tôt les noms, ou sur les connoissances qu'il a été puiser lui-même chez les ouvriers, ou enfin sur des métiers qu'il s'est donné la peine de voir, & dont quelquefois il a fait construire des modèles pour les étudier plus à son aise. A ce détail qui est immense, & dont il s'est acquitté avec beaucoup de soin, il en a joint un autre qui ne l'est pas moins, en suppléant dans  
les



les différentes parties de l'Encyclopédie un nombre prodigieux d'articles qui manquoient. Il s'est livré à ce travail avec un désintéressement qui honore les Lettres, & avec un zèle digne de la reconnoissance de tous ceux qui les aiment ou qui les cultivent, & en particulier des personnes qui ont concouru au travail de l'Encyclopédie. On verra par ce volume combien le nombre d'articles que lui doit cet Ouvrage est considérable. Parmi ces articles, il y en a de très-étendus, comme ACIER, AIGUILLE, ARDOISE, ANATOMIE, ANIMAL, AGRICULTURE, &c. Le grand succès de l'article ART qu'il a publié séparément il y a quelques mois, l'a encouragé à donner aux autres tous ses soins; & je crois pouvoir assurer qu'ils sont dignes d'être comparés à celui-là, quoique dans des genres différens. Il est inutile de répondre ici à la critique injuste de quelques gens du monde, qui peu accoutumés sans doute à tout ce qui demande la plus légère attention, ont trouvé cet article ART trop raisonné & trop métaphysique, comme s'il étoit possible que cela fût autrement. Tout article qui a pour objet un terme abstrait & général ne peut être bien traité sans remonter à des principes philosophiques, toujours un peu difficiles pour ceux qui ne sont pas dans l'usage de réfléchir. Au reste, nous devons avouer ici que nous avons vû avec plaisir un très-grand nombre de gens du monde entendre parfaitement cet article. A l'égard de ceux qui l'ont critiqué, nous souhaitons que sur les articles qui auront un

objet semblable, ils ayent le même reproche à nous faire.

PLUSIEURS autres personnes, sans nous avoir fourni des articles entiers, ont procuré à l'Encyclopédie des secours importans. Nous avons déjà parlé dans le *Prospectus* & dans ce Discours de M. l'Abbé SALLIER & de M. FORMEY.

M. LE Comte D'HEROUVILLE DE CLAYE, Lieutenant Général des Armées du Roi, & Inspecteur Général d'Infanterie, que ses connoissances profondes dans l'Art militaire n'empêchent point de cultiver les Lettres & les Sciences avec succès, a communiqué des mémoires très-curieux sur la *Minéralogie*, dont il a fait exécuter en relief plusieurs travaux, comme le *cuivre*, l'*alun*, le *vitriol*, la *couperose*, &c. en quatorze usines. On lui doit aussi des mémoires sur le *Colzat*, la *Garence*, &c.

M. FALCONET, Medecin Consultant du Roi & membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, possesseur d'une Bibliothèque aussi nombreuse & aussi étendue que ses connoissances, mais dont il fait un usage encore plus estimable, celui d'obliger les Savans en la leur communiquant sans réserve, nous a donné à cet égard tous les secours que nous pouvions souhaiter. Cet homme de Lettres citoyen, qui joint à l'érudition la plus variée les qualités d'homme d'esprit & de Philosophe, a bien voulu aussi jeter les yeux sur quelques-uns de nos articles, & nous donner des conseils & des éclaircissements utiles.

M.

M. DUPIN Fermier Général, connu par son amour pour les Lettres & pour le bien public, a procuré sur les *Salines* tous les éclaircissemens nécessaires.

M. MORAND, qui fait tant d'honneur à la Chirurgie de Paris, & aux différentes Académies dont il est membre, a communiqué quelques observations importantes; on en trouvera une dans ce volume à l'article ARTÉRIOTOMIE.

MM. DE PRADES & YVON dont nous avons déjà parlé avec l'éloge qu'ils méritent, ont fourni plusieurs mémoires relatifs à l'*Histoire de la Philosophie* & quelques-uns sur la *Religion*. M. l'Abbé PESTRÉ nous a aussi donné quelques mémoires sur la *Philosophie*, que nous aurons soin de désigner dans les volumes suivans.

M. DESLANDES, ci-devant Commissaire de la *Marine*, a fourni sur cette matiere des remarques importantes dont on a fait usage. La réputation qu'il s'est acquise par ses différens Ouvrages, doit faire rechercher tout ce qui vient de lui.

M. LE ROMAIN, Ingénieur en chef de l'Isle de la Grenade, a donné toutes les lumières nécessaires sur les *Sucres*, & sur plusieurs autres machines qu'il a eu occasion de voir & d'examiner dans ses voyages en Philosophie & en Observateur attentif.

M. VENELLE, très-versé dans la Physique & dans la Chimie, sur laquelle il a présenté à l'Académie des Sciences d'excellens mémoires, a fourni des éclaircissemens utiles & importans sur la *Minéralogie*.

M. GOUSSIER, déjà nommé au sujet de la *Coupe des pierres*, & qui joint la pratique du Dessin à beaucoup de connoissances de la Mécanique, a donné à M. Diderot la figure de plusieurs *Instrumens* & leur explication. Mais il s'est particulièrement occupé des figures de l'Encyclopédie qu'il a toutes revûes & presque toutes dessinées; de la *Lutherie* en général, & de la *facture de l'Orgue*, machine immense qu'il a détaillée sur les mémoires de M. THOMAS son associé dans ce travail.

M. ROGEAU, habile Professeur de Mathématiques, a fourni des matériaux sur le *Monnoyage*, & plusieurs figures qu'il a dessinées lui-même ou auxquelles il a veillé.

ON juge bien que sur ce qui concerne l'Imprimerie & la Librairie, les Libraires associés nous ont donné par eux-mêmes tous les secours qu'il nous étoit possible de desirer.

M. PREVOST, Inspecteur des *Verreries*, a donné des lumières sur cet Art important.

LA *Brasserie* a été faite sur un mémoire de M. LONGCHAMP, qu'une fortune considérable & beaucoup d'aptitude pour les Lettres n'ont point détaché de l'état de ses peres.

M. BUISSON, Fabriquant de Lyon, & ci-devant Inspecteur de Manufactures, a donné des mémoires sur la *Teinture*, sur la *Draperie*, sur la *Fabrication des étoffes riches*, sur le travail de la *Soie*, son *tirage*, *moulinage*, *ovalage*, &c. & des observations sur les Arts relatifs aux précédens, comme ceux de  
dorer

*drer les lingots, de battre l'or & l'argent, de les tirer, de les filer, &c.*

M. LA BASSE'E a fourni les articles de *Passenterie*, dont le détail n'est bien connu que de ceux qui s'en sont particulièrement occupés.

M. DOUET s'est prêté à tout ce qui pouvoit instruire sur l'Art du *Gazier* qu'il exerce.

M. BARRAT, ouvrier excellent dans son genre, a monté & démonté plusieurs fois en présence de M. Diderot le *métier à bas*, machine admirable.

M. PICHARD, Marchand Fabriquant Bonnetier, a donné des lumières sur la *Bonneterie*.

MM. BONNET & LAURENT ouvriers en *Soie*, ont monté & fait travailler sous les yeux de M. Diderot, un métier à *velours*, &c. & un autre en *étouffe brochée*: on en verra le détail à l'article *VELOURS*.

M. PAPILLON, célèbre *Graveur en bois*, a fourni un mémoire sur l'histoire & la pratique de son Art.

M. FOURNIER, très-habile *Fondeur des Caractères d'Imprimerie*, en a fait autant pour la *Fonderie des caractères*.

M. FAVRE a donné des mémoires sur la *Serrurerie*, *Taillanderie*, *Fonte des canons*, &c. dont il est bien instruit.

M. MALLET, Potier d'*étain* à Melun, n'a rien laissé à désirer sur la connoissance de son Art.

M. HILL, Anglois de nation, a communiqué une *Verrerie Angloise* exécutée en relief,



328 DISCOURS PRÉLIMINAIRE  
lief, & tous ses instrumens avec les explications nécessaires.

MM. DE PUISIEUX, CHARPENTIER, MABILE, & DE VIENNE, ont aidé M. Diderot dans la description de plusieurs Arts. M. EIDOUS a fait en entier les articles de *Maréballerie* & de *Manège*, & M. ARNAULD de *Sentlis*, ceux qui concernent la *Pêche* & la *Chasse*.

ENFIN un grand nombre d'autres personnes bien intentionnées ont instruit M. Diderot sur la fabrication des *Ardoises*, les *Forges*, la *Fonderie*, *Refendrie*, *Trifilerie*, &c. La plûpart de ces personnes étant absentes, on n'a pû disposer de leur nom sans leur consentement; on les nommera pour peu qu'elles le desirent. Il en est de même de plusieurs autres dont les noms ont échappé. A l'égard de celles dont les secours n'ont été d'aucun usage, on se croit dispensé de les nommer.

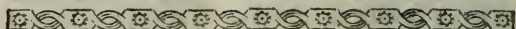
Nous publions ce premier volume dans le tems précis pour lequel nous l'avions promis. Le second volume est déjà sous presse; nous espérons que le Public n'attendra point les autres, ni les volumes des *Figures*; notre exactitude à lui tenir parole ne dépendra que de notre vie, de notre santé, & de notre repos. Nous avertissons aussi au nom des Libraires associés qu'en cas d'une seconde édition, les additions & corrections seront données dans un volume séparé à ceux qui auront acheté la première. Les personnes qui nous fourniront quelques secours  
pour

pour la suite de cet Ouvrage, seront nommées à la tête de chaque volume.

VOILA ce que nous avons à dire sur cette collection immense. Elle se présente avec tout ce qui peut intéresser pour elle; l'impatience que l'on a témoignée de la voir paroître; les obstacles qui en ont retardé la publication; les circonstances qui nous ont forcés à nous en charger; le zèle avec lequel nous nous sommes livrés à ce travail comme s'il eût été de notre choix; les éloges que les bons citoyens ont donnés à l'entreprise; les secours innombrables & de toute espèce que nous avons reçûs; la protection du Gouvernement; des ennemis tant foibles que puissans, qui ont cherché, quoiqu'en vain, à étouffer l'Ouvrage avant sa naissance; enfin des Auteurs sans cabale & sans intrigue, qui n'attendent d'autre récompense de leurs soins & de leurs efforts, que la satisfaction d'avoir bien mérité de leur patrie. Nous ne chercherons point à comparer ce Dictionnaire aux autres; nous reconnoissons avec plaisir qu'ils nous ont été utiles, & notre travail ne consiste point à décrier celui de personne. C'est au Public qui lit à nous juger: nous croyons devoir le distinguer de celui qui parle.

*Fin du Discours Préliminaire.*

[IL ne manqueroit plus à présent que de nommer aussi les personnes qui veulent bien travailler en Hollande à perfectionner cette entreprise.]



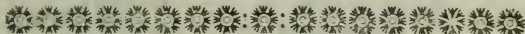
## ÉPITRE FAMILIÈRE

A M. LE COMTE DE \*\*\*, EN LUI EN-  
VOYANT DU PAPIER.

**J**E ne possède que les fleurs,  
Dont vos mains ont paré ma tête,  
Et dont les Graces pour ma fête,  
Nuèrent les vives couleurs.  
Je n'ai pour tout bien qu'une lyre,  
Ouvrage & présent de l'Amour,  
Que le caprice ou le délire  
Démontent cent fois en un jour.  
Content d'une noble indigence,  
Je n'encense que les vertus,  
Et je perds avec nonchalance  
La vaine faveur de Plutus;  
Mon trésor est l'indépendance.  
Je vois autour de mes foyers  
Les plaisirs, las de l'abondance,  
Se reposer sur mes papiers.  
Or ces papiers, très peu gothiques,  
Ne sont pas les Chartres antiques,  
Où le sot orgueil des ayeux  
Repaît de grandeurs chimériques  
L'orgueil plus sot de leurs neveux.  
Que sont des titres de noblesse,

Près

Près de ces recueils de tendresse,  
 Où le Dieu des vers m'a permis  
 De n'avoir d'art que la paresse,  
 De penser avec mes amis,  
 De sentir avec ma maîtresse!  
 Daignez recevoir la moitié  
 Des papiers à qui je confie,  
 Et les secrets de l'amitié,  
 Et ceux de ma philosophie.  
 Vous, qui sçavez associer  
 L'esprit, la justesse & la grace,  
 Qui sçavez si bien marier  
 Les roses avec le laurier,  
 Ecrivez, charmez le Parnasse;  
 Vous avez la plume d'Horace,  
 Il ne vous faut que du papier.



## TRADUCTION LIBRE

D'une ODE D'HORACE, qui commence  
 ainsi: *Æquam memento rebus in arduis.*

### O D E

**D**Ans tes malheurs, par la tristesse,  
 Damon, ne fois point abbatu:  
 Si la fortune te caresse,  
 Aux douceurs d'une folle yvresse  
 N'abandonne point ta vertu.



Tandis

Tandis que la sœur filandiere  
 N'a point devuidé ses fuseaux,  
 Et que l'aurore printaniere  
 D'une aimable & vive lumiere  
 Eclaire tes jours les plus beaux.



D'une solitaire prairie,  
 Vas fouler l'émail gracieux,  
 Et couché sur l'herbe fleurie,  
 De Pomar ou de Malvoisie  
 Bois le nectar délicieux.



Là, jouissant de la Nature,  
 A l'ombre sous de verds rameaux,  
 Tu verras couler l'onde pure  
 D'un petit ruisseau qui murmure,  
 Et fuit à travers les roseaux.



De fleurs nouvellement écloses,  
 Crois-moi, seme tous tes instans;  
 La mort qui détruit toutes choses,  
 Aura bientôt flétri les roses,  
 Dont tu couronnes ton printems.





Ce vaste Palais qu'à la Ville  
A grands frais tu viens d'acheter;  
Ces jardins, ce champêtre azile,  
Que baigne la Seine tranquille,  
Il faudra dans peu les quitter.



D'héritiers une troupe avide  
S'apprête à fondre sur ton bien;  
Vieime du sort homicide,  
L'or de Crésus, le nom d'Alcide,  
Ne te serviront plus de rien.



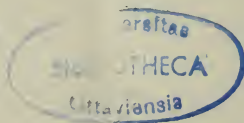
Riche, pauvre, berger, Monarque,  
Nous allons tous aux mêmes lieux,  
Obéir aux loix de la Parque;  
Tôt ou tard, Caron dans sa barque  
Nous conduira chez nos ayeux.





## AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

**L'**Expérience m'a fait connoître combien une Feuille Periodique demande de soins, & combien il est difficile de la remplir dignement, & à point nommé; sans alleguer ici, que souvent ceux qui vous promettent quelque chose manquent de Parole, il suffira de dire que les bonnes choses ne tombent pas toujours à tems sous la main & qu'elles sont plus rares que l'on ne pense. Cependant je n'ai formé ce Projet de Recueil de Pièces que dans le dessein de ne donner que du bon à mesure qu'il en paroîtroit ou qu'il m'en seroit procuré, en vieilles ou nouvelles Pièces: & c'est ce que je me réserve encore de faire, en publiant de tems en tems un Volume tout entier à la fois. Ainsi je finis à donner ce Recueil par feuilles detachées & par semaine. Il compose déjà 5 Volumes in 8<sup>o</sup> dans lesquels j'ose cependant assurer qu'il y a d'excellentes choses & dignes d'être conservées dans les Bibliothèques.



TA-

# T A B L E

## D E S

# A R T I C L E S

Contenus dans ce Cinquième Volume.

<b>M</b> ÉMOIRES & Lettres pour servir à l'Histoire de la Vie de Mademoiselle DE L'ENCLOS.	pag. 3
<i>Imitation libre de la Prose, Dies iræ.</i>	104
<i>Reflexions sur la Grandeur de Dieu &amp; la folie des Hommes.</i>	106
<i>La Défaite de la Raison. Cantatille.</i>	108
<i>L'Amant aveugle.</i>	110
<i>Discours Préliminaire des Editeurs de L'EN- CYCLOPÉDIE ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts, &amp; des Métiers.</i>	113
<i>Histoire de la Félicité, par Mr. l'Abbé de Voisenon.</i>	155
<i>Suite du Discours des Editeurs de l'Encyclo- pédie.</i>	162
<i>Suite de l'Histoire de la Félicité.</i>	171
<i>Suite du Discours des Editeurs de l'Encyclo- pédie.</i>	177
<i>Suite de l'Histoire de la Félicité.</i>	187
	Suite

## TABLE DES ARTICLES.

<i>Suite du Discours des Editeurs de l'Encyclo-</i>	
<i>pédie.</i>	pag. 193
<i>Suite de l'Histoire de la Félicité.</i>	202
<i>Suite du Discours des Editeurs de l'Encyclo-</i>	
<i>pédie.</i>	209
<i>Suite de l'Histoire de la Félicité.</i>	218
<i>Suite du Discours des Editeurs de l'Encyclo-</i>	
<i>pédie.</i>	225
<i>Suite de l'Histoire de la Félicité.</i>	235
<i>Suite du Discours des Editeurs de l'Encyclo-</i>	
<i>pédie.</i>	241
<i>Suite de l'Histoire de la Félicité.</i>	251
<i>Suite du Discours des Editeurs de l'Encyclo-</i>	
<i>pédie.</i>	257
<i>Epitre Familier à Mr. le Comte de *** , en</i>	
<i>lui envoyant du papier.</i>	330
<i>Traduction Libre d'une Ode d'Horace.</i>	331
<i>Avertissement touchant ce Petit Reservoir.</i>	334

Fin du Cinquième Volume.

---

*Faute à Corriger.*

A la page 155 de MOISENON, lisez de  
VOISENON.









**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--









